



# LUND UNIVERSITY

## Lecture ou confiture : parcours panoramique de l'éducation des femmes dans la littérature française

Wijk, Margareth

2010

*Document Version:*  
Förlagets slutgiltiga version

[Link to publication](#)

*Citation for published version (APA):*

Wijk, M. (2010). *Lecture ou confiture : parcours panoramique de l'éducation des femmes dans la littérature française*. (Études Romanes de Lund; Vol. 88). Franska, Språk- och litteraturcentrum, Lunds universitet.

*Total number of authors:*

1

### General rights

Unless other specific re-use rights are stated the following general rights apply:

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal

Read more about Creative commons licenses: <https://creativecommons.org/licenses/>

### Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

LUND UNIVERSITY

PO Box 117  
221 00 Lund  
+46 46-222 00 00

Margareth Wijk

**LECTURE OU CONFITURE**

PARCOURS PANORAMIQUE  
DE L'ÉDUCATION DES FEMMES  
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ÉTUDES ROMANES DE LUND 88



**LUNDS**  
UNIVERSITET

Språk- och litteraturcentrum  
Franska

ÉTUDES ROMANES DE LUND 88

Margareth Wijk

LECTURE OU CONFITURE

PARCOURS PANORAMIQUE  
DE L'ÉDUCATION DES FEMMES  
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE



Språk- och litteraturcentrum  
Franska

**LUNDS**  
UNIVERSITET

ISSN 0347-0822

ISBN 978-91-978017-3-7

Språk- och litteraturcentrum

Lunds universitet

Centre de langues et de littérature

Français

Box 201, SE-223 62 LUND, Sweden

À Alexandra,

ma petite - fille de deux ans et demi, dans l'espoir qu'un jour elle  
puisse se dire: n'en parlons plus, c'est du passé...

Vifs remerciements

à quatre hommes et une femme .

À Willem Peppler, pour m'avoir aimablement logée à Paris durant mes  
recherches, à Göran Bornäs, Björn Larsson, Alain Voldoire et Vesta  
Sandberg pour leurs conseils patients et pertinents.



On vantait chez Louise Labé « non seulement la flamme ardente de ses écrits, mais la qualité de ses confitures...»

Barbey d'Aurevilly: « C'est nous les hommes, qui ferons désormais les confitures et les cornichons ».

Henry de Montherlant dans *Les Jeunes Filles*, 1936: « 'Faire des confitures, quand pendant ce temps-là je pourrais me cultiver, découvrir un grand écrivain que je n'ai pas lu, apprendre quoi que ce soit, fût-ce en lisant le Larousse!' »

Louise Weiss « Allons, Zizi, lape un peu de ce thé que la dame nous offre avec de si bonnes confitures. Ah! le temps des confitures »!

D'après Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe*, tome II, les femmes écrivains « évoquent les raffinements d'une civilisation dite de la 'qualité', [...]; elles orchestrent la mystification destinée à persuader les femmes de rester femmes: vieilles maisons, parcs et potagers, aïeules pittoresques, enfants mutins, lessive, confitures. »





# Sommaire

La situation des femmes: examen du sujet.....	11
Inégalités sociales persistantes .....	12
La France: un exemple à étudier.....	14
Démarche historique et sociologique.....	14
Méthodes historiques et littéraires .....	15
La littérature, reflet de l'éducation de la femme. ....	17
Le but du parcours.....	18
Panorama des idées du Moyen-Âge au XXI <sup>e</sup> siècle .....	19
Le Moyen Âge.....	19
Christine de Pisan: « la première féministe ».....	21
Jeanne d'Arc: la volonté d'une femme .....	24
La Renaissance.....	27
Marguerite de Navarre: la première romancière .....	27
Louise Labé: littérature et confiture.....	29
Le Grand Siècle.....	35
Molière et les aspirations des femmes de son temps.....	35
François Poullain de la Barre: le premier homme « féministe » .....	38
Des écrivaines sensibles et érudites. ....	39
Madame de Maintenon: une école pour jeunes filles.....	42
Fénelon: de l'importance de l'éducation des filles.....	44
Le Siècle des Lumières.....	53
Marivaux: les jeux de l'amour et du pouvoir.....	54
D'Alembert et l'éducation des filles. ....	56
Voltaire et la marquise du Châtelet.....	58
La faute à Rousseau?.....	62
Diderot: lutte contre toutes les intolérances.....	68
Madame Roland: l'éducation des femmes pour rendre meilleurs les hommes	71
Beaumarchais, Choderlos de Laclos: femmes éduquées, femmes libres.....	73
La Révolution.....	79
Condorcet - des droits pour les femmes.....	79
Olympe de Gouges: une déclaration des droits de la femme .....	81

Le XIX <sup>e</sup> siècle.....	83
Napoléon I: le Code Civil fixe la femme comme mineure.....	84
Mme de Staël: indépendance et romantisme.....	86
Stendhal: pour un nouveau type de femme.....	88
Balzac: oui à l'éducation de la femme, mais non aux femmes écrivains.....	91
Odor di femina.....	97
George Sand: Femme sur tous les fronts.....	98
Pauline Roland: l'institutrice socialiste.....	105
Flaubert: Madame Bovary, c'est qui?.....	106
Messieurs les misogynes, vous avez la parole.....	109
Les poètes et la « femme maudite ».....	113
Zola: critique sociale et immobilisme.....	115
Victor Hugo: « cette esclave [...], c'est la femme ».....	117
Jules Ferry: école laïque, publique et obligatoire pour tous et toutes.....	118
Le XX <sup>e</sup> siècle.....	121
Au tournant du siècle, avant 1914.....	121
Marie Curie, une savante exceptionnelle et un outrage à la morale française.....	123
La situation éducationnelle et l'école française.....	126
1914-1918: les bouleversements.....	127
Une remise en cause des rôles sociaux.....	127
Les mouvements modernistes: futuristes et surréalistes.....	128
Colette, femme libérée.....	131
François Mauriac -Thérèse Desqueyroux, monstre ou victime?.....	132
André Gide: le parti des femmes.....	135
Éveline.....	135
Robert.....	138
Geneviève.....	142
<i>Les jeunes filles</i> d'Henry de Montherlant.....	145
1936-1945: Le débat s'intensifie.....	149
Louise Weiss: l'égalité des droits civils entre Français et Françaises.....	150
La deuxième guerre mondiale et la condition de la femme.....	152
Après la deuxième guerre mondiale.....	155
Simone de Beauvoir: la lutte continue par <i>Le deuxième sexe</i> .....	155
On ne naît pas femme, on le devient.....	156
La vision communiste.....	157
Simone de Beauvoir: comment être une femme authentique?.....	159
Les Belles Images.....	159

La femme rompue .....	161
L'Âge de discrétion.....	161
Monologue .....	163
La femme rompue .....	165
Savoir se forger une <i>Place</i> dans la société.....	167
La Place.....	168
La femme gelée.....	171
Mai 68: une vague de révoltes.....	174
La formation scolaire.....	177
Les années Giscard .....	181
L'image et ses supports .....	181
Simone Veil-Ministre de la santé .....	182
Françoise Giroud, secrétaire d'État à la condition féminine. ....	184
L'image et l'éducation.....	185
La violence et les femmes .....	187
La langue et la femme. ....	190
Question éternelle: naît-on ou devient-on femme? .....	191
Leçons de l'histoire.....	194
Les vecteurs conservateurs .....	194
Les vecteurs du changement.....	195
Les préjugés séculaires .....	197
Leçons d'espoir.....	201
Bibliographie.....	203
Ouvrages .....	203
Périodiques.....	206
Autres documents.....	206
ÉTUDES ROMANES DE LUND.....	206



# La situation des femmes: examen du sujet

La liberté est sans aucun doute pour tout être humain, homme ou femme, la plus grande valeur qui soit. Pour avoir accès à une liberté réelle et effective, il faut avoir des connaissances étendues. Seul le savoir garantit l'aptitude à se forger une opinion personnelle et à penser librement. Pourtant, du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle seule une moitié des Français jouit pleinement du droit de s'instruire: les hommes. Il est vrai que tous les jeunes hommes n'avaient pas les moyens financiers pour s'instruire, mais la grande majorité des femmes n'avaient même pas le choix de le faire. C'est certainement pour cela que, pendant longtemps, les femmes qui lisaient et qui souhaitaient avoir accès au savoir étaient considérées comme dangereuses.

Pour être désirable et acceptable pour un homme, une femme ne devait donc pas être savante. La « tâche » des femmes était d'être gentilles, compréhensives et surtout belles. Le monde féminin n'était donc pas censé s'occuper des soucis du monde extérieur qui était ainsi réservé aux hommes. La sphère des femmes était dès lors confinée aux soins de la maison, du ménage et des enfants. Posséder des connaissances approfondies dans d'autres domaines était considéré, non seulement comme superflu, mais comme complètement inutile, et même comme subversif. Mais, ces conceptions étroites ont naturellement fini par évoluer.

L'éducation scolaire et universitaire des filles est, depuis plus d'un siècle, un fait acquis. Il est incontestable que les jeunes filles ont obtenu, dans ces domaines, les mêmes possibilités que les garçons. D'un point de vue légal, la femme a conquis tous les droits de l'égalité des chances. Ainsi, il est avéré que les femmes sont désormais de plus en plus nombreuses dans la vie active. Comme l'a constaté l'Insee, dans son édition 2004 du *Regard sur la parité*, « sur 27,1 millions d'actifs que compte la France, 46% sont des femmes.<sup>1</sup> » Selon la même source, le taux d'activité des femmes s'accroîtrait, tandis que celui des hommes diminuerait légèrement. Mais tout ceci n'a pas pour autant établi une égalité réelle entre les deux sexes, sinon un mouvement comme *Ni putes ni soumises*, créé en 2003, n'existerait pas.

On peut donc se demander pourquoi les femmes souffrent de discriminations, même dans la société du XXI<sup>e</sup> siècle. Cette inégalité est, on le

---

<sup>1</sup> Insee, *Regard sur la parité*, 2004

sait, le plus souvent sensible dans le monde du travail: ce n'est pas parce que les femmes sont plus nombreuses sur le marché du travail que ceci leur donne accès aux postes les plus importants. En effet, elles représentent dans la société française moins du dixième des hauts fonctionnaires, moins du cinquième des membres des grands corps de l'État ou encore des chefs d'entreprises privées de plus de dix salariés. Dans l'enseignement, où elles sont très largement majoritaires, leur poids diminue au fur et à mesure qu'on s'élève dans l'échelle de la hiérarchie.<sup>1</sup> La question qu'on est donc en droit de se poser c'est de se demander pourquoi après tant de temps écoulé, tant de lois passées en faveur des femmes, la question de l'inégalité entre hommes et femmes est encore aujourd'hui à l'ordre du jour.

## Inégalités sociales persistantes

Quels sont les paramètres qui permettent d'élucider ce problème? Un domaine susceptible de fournir une explication est sans doute celui de l'enseignement. Il est, par exemple, incontestable que le décalage entre la situation des jeunes filles et des jeunes garçons se montre actuellement dès les études supérieures. Dans une enquête intitulée *Des meilleures scolarités féminines aux meilleures carrières masculines*<sup>2</sup>, publiée dans l'*Observatoire de la vie étudiante*, Marielle Court identifie clairement le problème dans le titre de son article. Elle se demande « *Pourquoi les filles sont-elles meilleures à l'école et les garçons en tête dans la vie professionnelle?*<sup>3</sup> »

Une des raisons de ces disparités se trouve, d'après elle, dans le fait que les femmes assument souvent un double rôle d'activité, professionnel et familial, ce qui leur permet difficilement de faire une carrière à la hauteur de leurs capacités intellectuelles. Marielle Court précise que « c'est aux âges où elles assument les charges familiales les plus lourdes que le taux d'activité des femmes a le plus augmenté.<sup>4</sup> » Pour cette raison, les femmes choisissent plutôt la sécurité des emplois publics que la rémunération plus élevée qu'offrent les sociétés privées.

Un autre phénomène social vient aggraver la situation: la totale responsabilité de la famille qu'assument beaucoup de femmes. Il y a actuellement

---

<sup>1</sup> *Le Figaro*, lundi 8 mars 2004, p. 10

<sup>2</sup> *Ibidem*

<sup>3</sup> *Ibidem*

<sup>4</sup> *Ibidem*

en France plus de deux millions de familles monoparentales, essentiellement composées de mères de familles qui vivent seules avec leurs enfants. *Le Conseil de l'emploi, des revenus et de la cohésion sociale* est à même de constater que les femmes veuves, divorcées ou séparées, constituent une part croissante des effectifs des smicards, des chômeurs, des foyers endettés ainsi que des SDF. À ne pas s'en étonner le nouveau paupérisme atteint surtout les groupes déjà faibles et beaucoup de femmes font incontestablement partie de cette catégorie.

*Le Monde Télévision* du samedi 6 mars 2004 soulève, sous un autre angle, le même phénomène de disparité: « Malgré les avancées sociales et les acquis juridiques, le combat des femmes, aujourd'hui en proie au sexisme et à la mercantilisation de la sexualité, reste d'actualité. » On ne peut mieux souligner la persistance des traitements différents qui subsistent entre les hommes et les femmes. Comme les inégalités des deux sexes ne sont aucunement effacées, le deuxième sexe reste indubitablement le sexe faible et, qui pis est, il semble qu'il soit même devenu sur de nombreux points le sexe affaibli.

Historiquement on a souvent pu constater que le manque d'instruction engendre une confiance excessive dans l'autorité, ce qui facilite sans aucun doute la domination de ceux qui sont au pouvoir. Aussi la liberté de pouvoir agir et de protester contre les injustices éventuelles de la société où l'on vit, réside-t-elle, comme on vient de le dire, dans le niveau d'éducation qu'on a pu acquérir et dans la place sociale qu'on s'est forgée grâce à celui-ci. Il existe, on le sait, un lien étroit entre les conditions sociales et économiques dans lesquelles un enfant a vécu et l'éducation qu'il a reçue.

L'écart qu'on peut constater entre les droits acquis par les femmes, les succès scolaires qu'elles ont pu obtenir d'un côté, et la situation sociale qu'elles occupent n'est certainement pas non plus étranger à une certaine vision de la place des femmes en France. Ce pays semble maintenir entre les deux sexes des rapports dominants-dominées qui sont vécus comme naturels par les uns et les autres. Il serait erroné de croire que l'éducation sociale et scolaire ne jouent pas, aujourd'hui comme hier, un rôle déterminant dans ce phénomène.

## La France: un exemple à étudier

Constatons-le, les penseurs français ont très souvent contribué à éclairer la « condition humaine » et à ouvrir les « chemins de la liberté » à l'humanité. L'histoire de France montre tant de combats pour la justice et la liberté que sa devise est, on le sait, Égalité, Fraternité et Liberté. Et, la France se présente elle-même, depuis longtemps, comme le pays où l'on croit fort en l'idée d'un progrès libérateur. La France n'est-elle pas aussi depuis de longs siècles un des pays en Europe où la production littéraire et philosophique est considérée comme une des plus riches? Il est difficile de nier que les romanciers, poètes, moralistes, polémistes et autres beaux esprits y ont fait preuve d'une activité intellectuelle exceptionnellement intense. Concentrer son attention sur ce pays peut donc être la source de nombreuses observations et découvertes qui pourraient probablement s'appliquer à d'autres sociétés, même au-delà de l'Europe.

## Démarche historique et sociologique

Paradoxalement la société et l'éducation, qui en est le produit, maintiennent les rôles inégaux traditionnellement attribués aux deux sexes au lieu d'essayer de créer une meilleure égalité entre filles et garçons. Il y a donc une double perspective sous laquelle il faudrait traiter la question de l'éducation de la femme en France: celle de la condition sociale et celle des idées stéréotypées véhiculées dans la société, notamment par l'école. La question qu'on se posera dans cette étude est la suivante: pourquoi l'enseignement scolaire et universitaire, les droits juridiques, voire civiques, n'ont-ils pu créer une société plus égalitaire entre hommes et femmes.

Les opinions vieilles de plusieurs siècles nous marquent sans aucun doute encore aujourd'hui, et souvent de manière inconsciente. Les locutions toutes faites et la langue, en tant que telle, répètent ainsi clichés et stéréotypes. On sait également que si les lois changent, les mœurs ne changent pas forcément avec elles. Les stéréotypes même contestés, semblent ainsi se reproduire de siècle en siècle. Ils sont véhiculés par des textes; c'est donc à travers l'étude du discours qu'ont utilisé penseurs et littérateurs qu'il importe de mettre en lumière ces préjugés, clichés et idées reçues.

Prenons un simple exemple de la vie de tous les jours: La présence d'une femme séduisante ne confère-t-elle pas, même aujourd'hui, une valeur, une plus-



value, une prééminence à l'homme qui la tient à ses côtés? Conquérir une belle jeune femme ne serait-il pas, encore de nos jours, comme remporter un trophée? Une fois qu'il l'a séduite par son pouvoir et par « sa bourse bien remplie », l'homme, ne se permettrait-il pas de se comporter avec elle, comme autrefois, en dominateur? Refuserait-elle de lui obéir, ne se sentirait-il pas, à l'occasion, le droit de la harceler psychologiquement ou ce qui pis est, physiquement?

Pour mieux pouvoir comprendre la situation actuelle, il serait donc intéressant d'observer de plus près les constructions mentales et sociales, les positions idéologiques et morales qui ont été élaborées autour de la femme, de son image et de ses capacités intellectuelles. Le chemin difficile vers l'éducation des filles semble ainsi se présenter comme un bon révélateur de la problématique de l'écart subsistant entre hommes et femmes. Comme l'a dit Virginia Woolf: « L'histoire de l'opposition des hommes à l'émancipation des femmes est plus intéressante peut-être que l'histoire de cette émancipation elle-même.<sup>1</sup> » Les pages qui suivent se proposent donc de répertorier les freins et les pesanteurs séculaires qui ont handicapé les filles et les femmes par rapport à l'homme et qui les handicapent encore souvent.

## Méthodes historiques et littéraires

En partant du XV<sup>e</sup> siècle où l'imprimerie voit le jour et à partir duquel la littérature se répand dans la société et en allant jusqu'à nos jours, on pourra trouver de nombreux témoignages qui permettent de cerner l'opinion que l'on s'est faite de la condition féminine pendant ces siècles. L'essentiel sera d'essayer de trouver les raisons pour lesquelles la femme a été, et est encore, pour une partie au moins, exclue de la sphère publique.

Notre étude prendra ainsi en compte des documents historiques, des réflexions de penseurs, des lettres ainsi que quelques documents journalistiques ou statistiques. Elle sera faite prioritairement à partir d'un choix de textes d'auteurs qui se sont engagés pour ou contre l'éducation de la femme. Pour cerner le problème du manque d'égalité, et du lent accès des femmes au savoir, notre hypothèse est qu'il faudra commencer par repérer les arguments qui ont été longtemps véhiculés contre l'éducation de la femme. Comme le dit Charlotte Brontë dans *Jane Eyre*, un des romans qui se préoccupent de l'éducation des filles: « Prejudices, it is well known, are most difficult to eradicate from the heart

---

<sup>1</sup> Cf Christine Bard, *Un siècle d'antiféminisme*, p.8 in préface par Michelle Parrot.

whose soil has never been loosened or fertilized by education; they grow there, firm as weeds among rocks. »

Il faut savoir sur quoi se fondent les valeurs qui ont servi, pendant des siècles entiers, à s'opposer à l'éducation de la femme et à mettre en évidence les systèmes qui les soutiennent, afin de repérer les valeurs qui ont permis, et permettent encore, des comportements inégalitaires. Pour consolider notre étude nous avons choisi de regarder parallèlement quelques phénomènes historiques et sociologiques. La méthode appliquée sera donc principalement historique, voire chronologique. L'étude ne prétend aucunement à être exhaustive, pour cela le sujet est beaucoup trop vaste. Mais les tendances peuvent sans aucun doute se révéler grâce aux documents repérés et analysés.

L'histoire nous offre également une remarquable galerie de portraits de femmes exceptionnellement savantes. La vie de ces femmes et leur éducation jouent évidemment un rôle essentiel pour démentir les préjugés soutenus par ceux qui prétendent que les capacités intellectuelles des femmes sont inférieures à celles des hommes. L'étude ne porte pourtant pas sur le féminisme français et ne se focalise pas non plus sur l'émancipation de la femme française. Ces sujets ont été traités par de nombreux chercheurs parmi lesquels on peut mentionner Christine Bard avec ses livres *Un siècle d'antiféminisme* et *Les Filles de Marianne* ou bien Georges Duby et Michelle Parrot dans leur grand ouvrage *Histoire des femmes*. D'un autre côté, les références au progrès du féminisme sont incontournables et pour cette raison, on y aura recours le long de notre recherche.

Dans sa démarche structurale l'ouvrage *l'Histoire du féminisme français du moyen âge à nos jours*, écrit par Maïté Albistur et Daniel Armogathe, nous a offert une source de guidance précieuse, étant donné que leurs recherches ont retracé le chemin libérateur des femmes en utilisant des documents d'ordre sociologique ou historique ainsi que des sources littéraires. L'éducation de la femme n'est pas, en soi, leur objet d'étude. Pour mieux cerner ce problème nous nous sommes intéressées à des textes comme *L'éducation des filles* de Fénelon, *L'éducation des femmes, par les femmes*, publié en 1886 par Octave Gréard, *La pédagogie féminine* de Paul Rousselot, paru en 1881 et *l'Histoire de la scolarisation des filles* par Françoise et Claude Lelièvre, publié en 1991. Ces textes ont donc été d'une grande importance pour nos recherches qui se focalisent sur l'école et le savoir, les attitudes et les représentations qui concernent la capacité intellectuelle de la femme.

*Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, publié en 1949, reste pour nous une référence importante, non seulement en tant que phénomène social, mais

aussi parce que ce texte, pour parler de la condition de la femme, trouve ses exemples dans le champ historique, sociologique et littéraire. Ce texte, comme celui d'Albistur et Armogathe, nous a persuadée que la littérature peut fournir de précieuses informations sur la vision qu'on peut avoir sur le monde, notamment celui des femmes.

## La littérature, reflet de l'éducation de la femme

La littérature peut certainement nous servir à mieux comprendre la société dans laquelle nous vivons, à mieux saisir ce qui est essentiel dans la complexité qui nous entoure. On ne peut pas non plus nier que la littérature reflète la plupart du temps les idées, les points de vue, les prises de position politiques et sociales, les us et coutumes de l'époque où elle a été conçue. Stendhal n'avait-il pas vu le roman comme un miroir qu'il promenait sur le monde qui l'entourait? Et Balzac, n'avait-il pas fait remarquer qu'il est donné aux grands poètes de résumer la pensée des peuples au milieu desquels ils ont vécu? Une telle conception est, nous le savons, devenue par la suite l'idée de départ d'une théorie de la sociologie du roman, comme celle de Lucien Goldmann ou d'autres sociologues qui ont étudié la littérature comme phénomène social. En considérant la littérature comme un reflet de son époque, nous nous arrêterons au passage sur certaines œuvres littéraires qui traitent plus particulièrement de l'éducation de la femme.

Il est vrai que l'œuvre fictionnelle, par ses idées et ses prétentions, conserve et consolide souvent les mœurs, mais parfois elle est aussi porteuse de points de vue précurseurs qui ne sont pas encore acceptés par la société. C'est en cela que la littérature peut également jouer un rôle d'avant-garde. C'est le cas de Molière lorsque, dans la plupart de ses pièces, il revendique pour les filles le droit de choisir elles-mêmes leur mari. Sa comédie *L'école des femmes* de 1662 est une bonne illustration de la mission d'avant-garde que peut assumer la littérature. Certains textes méritent donc une étude plus approfondie. La méthode appliquée sera dans ce cas – là, celle d'une analyse littéraire et textuelle. Le choix du corpus littéraire a, il va de soi, premièrement été fait à partir des textes qui parlent de l'éducation des filles et des femmes. Parmi ceux-ci on trouvera *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac, publié en 1927, *L'école des femmes*, publié en 1929 par André Gide et *Les Jeunes Filles* d'Henry de Montherlant, paru en 1936. D'autres sources pertinentes sont des œuvres fictionnelles de Simone de Beauvoir: *Les Belles Images*, roman de 1966, ainsi que les nouvelles réunies sous le titre de *La femme rompue*, publiées en 1968. *La femme gelée*, paru en 1981, et

*La Place*, éditée en 1983, contiennent les réflexions d'Annie Érnaux sur la situation de la femme et le rôle de l'éducation dans le destin des filles. Ces ouvrages témoignent également des différences dans la vision du monde que, dans les années cinquante ou soixante, les classes sociales pouvaient avoir sur ces questions. Le parcours d'analyses littéraires proprement dites prendra fin, quelque peu arbitrairement il est vrai, avec les témoignages d'Annie Érnaux. Néanmoins, des exemples trouvés dans d'autres textes littéraires de date plus récente ont été utilisés pour voir si l'ancienne image de la femme reste d'actualité au XXI<sup>e</sup> siècle.

## Le but du parcours

Notre hypothèse est, on l'a souligné dès le début de cette étude, que la liberté, voire l'égalité de la femme avec l'homme ne pourra se faire sans qu'elle soit affranchie des préjugés séculaires qui se sont attachés à son statut dans la société.

L'étude se propose donc, nous le répétons, d'observer quels ont été, au cours des siècles, les arguments sociologiques, politiques, religieux ou autres qui ont combattu ou défendu l'idée d'une formation scolaire et universitaire pour les femmes. Le but de l'étude est en premier lieu de permettre une meilleure compréhension du lent accès des femmes au savoir et à l'enseignement supérieur. Elle se propose en deuxième lieu de donner une explication au fait que l'éducation, accessible à la femme depuis bien longtemps, ne lui confère toujours pas une situation sociale à part entière.

# Panorama des idées du Moyen-Âge au XXI<sup>e</sup> siècle

## Le Moyen Âge

Dans un passé déjà lointain, l'inégalité hommes-femmes semble née de causes plutôt matérielles. Le droit romain avait étendu à tout l'empire le principe de « l'imbecillus sexus ». Cette conception trouve également son origine dans la *Genèse* de la Bible, où il est dit que Dieu a créé l'homme avant la femme. Celle-ci a, en plus, été issue d'une des côtes du premier homme. Le tout vaut plus qu'une partie, cela va de soi, d'où l'idée de l'appartenance de la femme à l'homme. Saint Paul le dit clairement dans son *Épître aux Corinthiens XI*, écrit vers 55 après J.-C. « L'homme est l'image et la gloire de Dieu; quant à la femme, elle est la gloire de l'homme. Ce n'est pas l'homme en effet qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme; et ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. »

Ainsi, même si le christianisme avait au début préconisé l'égalité entre les sexes, l'église dès Saint Paul avait prévenu le risque et prêché la soumission de la femme à l'homme. La première épître envoyée à Timothée conclut qu'il est nécessaire: « Que la femme écoute l'instruction en silence avec une entière soumission.<sup>1</sup> » Et, dit Saint Paul « je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de prendre de l'autorité sur l'homme. Car Adam a été formé le premier et Ève ensuite, et ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression.<sup>2</sup> »

On voit bien qu'un grand nombre des idées, à propos du sexe féminin, se trouvent déjà dans ces textes « sacrés »: La femme y est présentée comme vouée à la dépendance et à la docilité. Son incapacité de maîtriser les domaines intellectuels y est statuée. La faiblesse de la femme est d'autant plus manifeste qu'elle est sujette à la séduction et à se laisser entraîner sur la voie du péché. Mais

---

1 Saint Paul, 1ère Epître à Timothée 2:11-14

2 Ibidem

l'impératif essentiel se trouve dans l'interdiction faite aux femmes de « prendre de l'autorité sur l'homme », c'est-à-dire sa soumission.

La Bible n'est cependant pas la seule source des règles qui gouvernaient la vie d'une femme. Dans son étude *Histoire des mères et de la maternité en occident*, Yvonne Knibiehler constate que la philosophie et la science élaborées par les Grecs, et diffusées ensuite par les pères de l'Église, ont également contribué à la création d'une soumission « naturelle » de la femme à l'homme:

Aristote, fils de médecin, savant universel, décrit le mâle et la femelle comme des êtres complémentaires fournissant des prestations de nature différente. Pour autant, ils ne sont pas égaux, car la sécrétion de la femelle pendant le coït n'est pas une semence. Le mâle seul fournit la forme et le principe de la vie, la femelle est passive; fécondée, elle reçoit, conserve et nourrit l'embryon [...]. Ces observations confirment l'infériorité de la femme dans l'œuvre de vie.<sup>1</sup>

On voit que l'idée de la bipolarisation et de la complémentarité est clairement établie. Qui pis est, c'est qu'on en déduit que la femme est intellectuellement inférieure puisque physiologiquement plus faible, phénomène justifié par les lois de la Nature. Et la femme n'a pas de rôle actif dans la création de la vie. Elle ne semble être qu'un réceptif.

Que la Bible et sa conception misogyne, la philosophie aristotélicienne et ses lois de la Nature aient, pendant longtemps, influencé le raisonnement des hommes ne se conteste pas. Par la suite ces attitudes ont été consolidées par l'Église, non seulement pour imiter la Sainte Famille, mais aussi en vue de maintenir l'ordre social, voire pour des raisons hégémoniques de l'État.

Le pouvoir féodal a repris intégralement ce système. Le Moyen Âge n'avait pas de raison de changer la condition de la femme. Celle-ci restait sous le contrôle des prêtres. Son rôle essentiel était de perpétuer et accroître la famille. Cependant, il ne faut pas l'oublier, durant toute cette période et même après, les femmes ont été fort utiles pour leur travail: on les voyait souvent aux métiers du textile, dans les commerces et surtout dans les travaux des champs. On remarquera pourtant que le Moyen Âge a produit une nouvelle image de la femme à travers la littérature chevaleresque et courtoise: elle y apparaît comme mise sur un piédestal, inaccessible et entourée d'un grand mystère. D'une beauté éblouissante, elle se trouve placée au centre du monde masculin, où elle est adorée et désirée. Cette

---

<sup>1</sup> Yvonne Knibiehler, *Histoire des mères et de la maternité en occident*, PUF 2000. p. 14

vision irréaliste de la femme a connu, on le sait, un grand regain de succès dans la littérature romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais, dans le monde réel, l'accès aux échelons supérieurs n'était pas si fréquent, puisque l'érudition et la scolarité restaient le privilège des hommes appartenant aux classes sociales privilégiées. Mais, comme à toute règle il y a des exceptions, quelques femmes, la plupart du temps appartenant aux classes supérieures, ont réussi à avoir une éducation intellectuelle hors du commun. Le Moyen Âge littéraire connaît donc un nombre restreint de femmes érudites.

Marie de France (1140-1200) constitue une de ces rares exceptions. Ayant vécu en Angleterre dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, elle connaissait l'anglais. En dehors de cette langue, elle parlait le français. Elle possédait une culture, vaste et étendue, qui comprenait le latin. Marie de France est ainsi considérée comme la première femme poète de langue française et ses *Lais* ont eu un grand succès. Le fait qu'ils se lisent et s'étudient encore de nos jours à l'université témoignent bien de ses dons intellectuels et imaginatifs. Une autre femme érudite, qui fait également exception, est Marguerite de Provence (1221-1295). Elle était, elle aussi, femme de lettres, mais son nom est resté moins célèbre que celui de Marie de France.

Si les universités créées au XIII<sup>e</sup> siècle n'acceptaient que des jeunes hommes, on avait pourtant parallèlement établi des écoles dénommées *Écoles françaises*, qui recevaient quelques filles. Il semble cependant qu'il n'ait pas été considéré comme judicieux de leur faire étudier le latin, car cette matière n'y était pas enseignée. Cette discipline était jugée comme incompatible avec les intellects considérés comme « faibles ». Ces établissements scolaires, ainsi ouverts à certains groupes de femmes, n'ont cependant pas duré longtemps, car toute la société a été affectée par la peste et les ravages de la Guerre de Cent ans: « Unfortunately these modest gains in the education of women were set back by the plague of 1348 and the devastating Hundred Years War, critical events in French history that had profound effects on all of society.<sup>1</sup> »

## Christine de Pisan: « la première féministe »

Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, on trouve en France une femme exceptionnellement remarquable. C'est Christine de Pisan (1364-1430). Si elle est très cultivée, c'est grâce aux soins de son père Thomas. Conseiller du roi Charles V, médecin,

---

<sup>1</sup> Weitz Margaret Collins, *Femmes: Recent Writings on French Women*, Boston, 1985. p.15

astrologue, philosophe et grammairien, il pensait que les femmes étaient aussi bien placées que les hommes pour s'adonner aux matières scientifiques. Sa mère était, par contre, de l'avis qu'il fallait que sa fille s'occupe de ses enfants et de son foyer. Pour cette raison, elle « l'empêcha d'aller plus avant dans l'instruction scientifique<sup>1</sup> ». On observe donc ici qu'au sein d'une même famille des opinions pouvaient complètement diverger au sujet de l'éducation et de l'érudition des filles. Mais, ce qui est à noter, c'est que c'est la mère qui est réfractaire à l'éducation de sa fille, tandis que le père l'encourage à s'instruire.

Ainsi, grâce à l'attitude positive de son père, mais aussi grâce à sa propre expérience, Christine de Pisan pensait que les filles avaient les mêmes aptitudes que les garçons pour apprendre. Comme le souligne Margaret Collins Weitz, il est clair qu'elle « argued for education for women from personal conviction and experience.<sup>2</sup> ». Veuve à partir d'un très jeune âge, Christine de Pisan écrit des poèmes d'amour à son mari défunt et, grâce à cette production poétique, elle devient la première femme de lettres à vivre de sa plume. Comme Marie de France, elle parle plusieurs langues. À l'âge de 30 ans elle ressent le besoin de s'instruire davantage: « Sa formation intellectuelle se fait au hasard des livres qu'elle peut se procurer. Histoire, philosophie, poésie, sciences, tout la passionne, mais elle déplore le manque de direction dans ses études.<sup>3</sup> »

Aussi son éducation scientifique et sa force créatrice ont-elles fait d'elle la première femme de lettres économiquement indépendante. Elle est également la première femme à avoir été chroniqueur de la Cour, car Philippe de Bourgogne lui a demandé de rédiger une chronique du règne de Charles V. Dans le *Livre des trois vertus*, texte pédagogique destiné aux femmes, Christine de Pisan démontre que celles-ci sont bien capables de s'intéresser aux matières politiques. S'appuyant sur des exemples de charges importantes exercées par les princesses, les dames de la cour et les femmes de la noblesse terrienne, elle plaide pour une formation adaptée aux jeunes filles de la noblesse.<sup>4</sup> Mais elle réclame également une éducation proprement féminine. Celle-ci serait étendue aux femmes du peuple pour qu'elles soient des associées bien averties de leur mari. Il faut le dire, une telle attitude est bien audacieuse pour son époque.

---

<sup>1</sup> Albistur Maité et Armogathe Daniel, *Histoire du féminisme français du Moyen-âge à nos jours*, p. 54

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 55

<sup>4</sup> Cf. Claudia Opitz, *Souveraineté et subordination des femmes chez Luther, Calvin et Bodin* in Encyclopédie politique, p. 33



D'après Maïté Albistur et Daniel Armogathe, on pourrait considérer Christine de Pisan comme « la première féministe au sens moderne du terme<sup>1</sup> ». Ceci s'explique par le fait que son œuvre allégorique, *La Cité des Dames* (1405), est la première expression claire et logique des aspirations des femmes: « first clear, logical expression of feminist concerns<sup>2</sup> », comme le dit Margaret Collins Weitz. Il est à noter que le livre de Christine de Pisan n'est aucunement passé inaperçu: on le retrouvait dans les bibliothèques des Maisons de France, d'Orléans, de Bourgogne, de Berry et de Bourbon. « Les libraires de Paris en vendaient également un grand nombre.<sup>3</sup> »

Christine de Pisan fait donc une figure d'exemple positif pour les autres femmes, non seulement par son érudition, mais surtout par son courage public. La première femme, elle plaide « la cause des femmes » dans un débat qu'on appelle communément la *Querelle des dames*. Ce débat concerne la deuxième partie du *Roman de la Rose* (vers 1270), œuvre de Jean de Meung, qui s'avère être l'antithèse de la première, écrite par Guillaume de Lorris. Jean de Meung a en effet déclaré que « si les hommes laissent perdre leur pouvoir, les femmes s'en empareront, et rien ira plus.<sup>4</sup> »

Indignée, Christine de Pisan se livre à un réquisitoire pour dénoncer la misogynie de Jean de Meung qui, d'après elle « accuse, blâme et diffame les femmes de plusieurs très grands vices et prétend que leurs mœurs sont pleines de toute perversité.<sup>5</sup> » Pour Christine de Pisan, il s'agissait au contraire de prendre en compte la capacité des femmes à exprimer des opinions bien à elles pour que tout aille mieux.

Christine de Pisan est en effet la première femme dans l'histoire française à plaider pour que les filles aient les mêmes chances en éducation que les garçons. Elle conteste ainsi l'infériorité « naturelle » des filles. Elle affirme que si on les mettait à l'école, les petites filles de la même façon que les garçons « apprendraient aussi parfaitement et entendraient les subtilités de tous les arts et sciences.<sup>6</sup> » Comme le disent Albistur et Armogathe, elle ose ainsi prétendre que

---

<sup>1</sup> Albistur et Armogathe, op. cit.p. 53

<sup>2</sup> Weitz Margaret Collins, *Femmes: Recent Writings on French Women*, Boston, 1985 p. 14.

<sup>3</sup> Albistur et Armogathe, op. cit.p. 55

<sup>4</sup> Cité par Albistur et Armogathe p.147

<sup>5</sup> Cité par Micheline Carrier, Sysiphe.org 30-07-2003

<sup>6</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 61

« la ségrégation entre les deux sexes est d'origine sociale<sup>1</sup> ». Elle avait donc compris l'importance de rendre les hommes conscients de l'inégalité qui existe entre les deux sexes dans le domaine de l'éducation. Pour Christine de Pisan éduquer les garçons pour qu'ils respectent les femmes est une espèce d'antidote à la misogynie existante. À cet effet, elle rédige un livre d'enseignement moral à l'usage de son fils.

Si Christine de Pisan n'a pas réussi à faire reconnaître aux femmes les mêmes capacités intellectuelles que les hommes, on peut cependant observer la grande influence qu'a eue sa critique des positions très antiféministes de Jean de Meung. En effet, après avoir joui, tout au long du XIV<sup>e</sup> siècle d'un succès considérable, *Le Roman de la Rose* subit une sorte de désaffection. Le nombre restreint de copies dont l'œuvre fait l'objet, à partir de 1400, semble être dû aux critiques lancées par Christine de Pisan et le chancelier Jean Gerson contre cet ouvrage.<sup>2</sup>

On le comprend, le discours d'une seule femme, même exceptionnellement érudite et supérieurement capable de raisonner, ne suffit pas pour transformer les préjugés sociaux. Une fois ses propositions oubliées, les autorités ont considéré le problème comme inexistant. Le retour à l'ordre est de règle: « Les traités d'éducation de l'époque, écrits par des hommes, réclament la soumission de la femme en mariage et ils la justifient par son infériorité naturelle.<sup>3</sup> » Transformer un système ne se fait pas facilement, et si le système convient fort bien à l'ordre et au pouvoir établis, les raisons de changer se retrouvent, on le comprend, en très faible nombre.

## Jeanne d'Arc: la volonté d'une femme

« Jeanne d'Arc », dit Pierre-Louis Rey dans *La femme*: « victorieuse de l'envahisseur anglais, [...], demeurera pour la France le symbole du patriotisme et de l'unité nationale.<sup>4</sup> » Si une femme a su gagner un tel respect et une telle admiration du peuple français, on a pourtant refusé d'admettre que celles qui représentent le sexe faible peuvent être aussi fortes et brillantes que les personnes

---

<sup>1</sup> Mathilde Laigle, *Le livre des Trois Vertus de Christine de Pisan*, 1912 p.120 cité par Albistur et Armogathe. op. cit. p. 67

<sup>2</sup> Cf. Le catalogue de l'exposition au Louvre: *les Arts Paris. 1400 sous Charles VI*, Fayard, 2004, p. 230

<sup>3</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 61

<sup>4</sup> Pierre Louis Rey, *La femme*, p. 14

appartenant au sexe opposé. Jeanne d'Arc est sans aucun doute une exception à la « règle » de l'infériorité naturelle des femmes. Née vers 1412 à Domrémy, et brûlée vive par les Anglais le 30 mai 1431 à Rouen, à l'âge de 19 ans, elle a incontestablement montré autant de compétence militaire, de talent politique et de courage physique qu'un homme. On raconte par exemple qu'elle avait l'habitude de chevaucher toute la journée, toute armée, sans descendre pour boire ni manger. Mais, vrai ou faux, elle l'a fait costumée en homme, ce qui est important à noter.

Si ses accusateurs l'ont condamnée au bûcher, c'est sans doute parce qu'ils considéraient qu'une telle femme ne pouvait être qu'une scandaleuse exception, une anomalie effroyable à l'ordre établi, envoyée par le Diable qu'il fallait réduire en fumée. Car, comment s'expliquer autrement, qu'elle ait pu prendre la place « naturelle » d'un homme au commandement des armées? Comment admettre qu'on a été vaincu par une femme aux champs de bataille?

Pour ne pas avoir à remettre en question les idées établies sur les femmes, il a donc fallu nier sa féminité, son appartenance au deuxième sexe. C'est par ailleurs ce qu'on fera au XIX<sup>e</sup> siècle, où l'on l'appellera tout simplement « Archange ».

La féminité d'Agnès Sorel, une autre Française remarquable ne se discute par contre pas. Si elle est connue, c'est surtout pour avoir eu une liaison amoureuse avec Charles VII, qu'elle accompagnait, disait on, « au lit, à table et au conseil ». Ceci s'explique par le fait que malgré une origine plutôt modeste, elle a reçu un niveau d'éducation excellent. Ainsi formée à la cour de la Maison d'Anjou, Agnès Sorel a été familiarisée avec les idées culturelles, philosophiques et politiques de son temps, ce qui lui a donné une certaine forme de liberté. Enviée par beaucoup de courtisans et de courtisanes, elle décède le 11 février 1450, à l'âge de 25 ans, intoxiquée au mercure.

Les exemples de femmes érudites ou extraordinaires sont fort peu nombreux, il est donc difficile d'en tirer des conclusions valables, mais on peut toutefois constater les difficultés qu'ont eues leurs contemporains pour apprécier les qualités de ces femmes. Dans certains cas, elles ont été de véritables victimes. Il est ainsi aisé de conclure que le problème de l'éducation des femmes ne connaît pas, à cette époque, d'évolution significative.



# La Renaissance

Si Érasme de Rotterdam a été l'un des premiers hommes à protester « publiquement contre l'insuffisance et la mauvaise direction de l'éducation des femmes<sup>1</sup> », son traité pédagogique, publié en 1526 et intitulé *L'institution du mariage chrétien*, dédié à la reine Catherine d'Angleterre, n'a pourtant pas eu de suites positives pour l'éducation des femmes en général. Cela s'explique encore une fois par le fait que, jusqu'ici, seules des femmes d'exception ont été en mesure de réclamer une instruction pour les filles. La tendance générale était de ne se préoccuper que de l'instruction dont avaient besoin les jeunes hommes.

## Marguerite de Navarre: la première romancière

Comme aux périodes précédentes, les femmes érudites du temps de la Renaissance se sont retrouvées, presque sans exception, dans les classes supérieures. Comme la plupart des femmes déjà mentionnées, la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême (1492-1549), parle plusieurs langues: l'italien, l'espagnol, le latin et l'hébreu. Elle est l'auteur de poèmes religieux et de chansons spirituelles, mais elle s'intéresse également à la politique et à la diplomatie. C'est cependant en vrai Balzac de son temps, inspirée par le *Décameron* de Boccace, qu'elle a écrit *l'Heptaméron*, publié seulement en 1559, dix ans après sa mort. Son œuvre contient 72 nouvelles où les personnages appartenant à l'aristocratie et à la haute bourgeoisie font, par leurs récits, « une enquête collective sur les problèmes moraux<sup>2</sup> ».

Contre l'ordre établi, selon lequel la femme serait, on l'a vu, un être inférieur, la reine s'efforce de plaider pour l'égalité des sexes en ce qui concerne l'amour et la morale. Elle argumente pour l'égalité des droits du mari et de son épouse. Si elle réclame ainsi courageusement des droits égaux entre époux, Marguerite de Navarre admet, selon les idées de son temps, que « la femme est plus faible que l'homme, aussi bien sur le plan physique que sur le plan

---

<sup>1</sup> Rousselot, *La Pédagogie Féminine*, p. 5

<sup>2</sup> Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la Révolution*, A. Colin, 1967, t. I, p. 124. cité par Albistur et Armogathe, p. 107

intellectuel.<sup>1</sup> » Bien que désireuse de faire évoluer les choses, on le voit, Marguerite de Navarre, reste en principe fidèle aux idées de son époque. Mais, le fait d'avoir plaidé pour des droits égaux entre époux, peut sans doute être considéré comme un pas en avant dans la question du statut de la femme.

Le poète Clément Marot, parlant de Marguerite de Navarre, estimait qu'elle avait le corps d'une femme, le cœur d'un homme et la tête d'un ange. On pourrait se demander ce que cela veut dire au juste d'avoir « la tête d'un ange »? Marot parle-t-il exclusivement de sa beauté? C'est vrai qu'on a l'habitude de dire « beau comme un ange ». Ou parle-t-il bien de son côté spirituel? En ce cas, Marot, a senti le besoin d'expliquer l'intelligence féminine comme un phénomène d'ordre surnaturel.

Par son exemple Marguerite de Navarre prouve encore une fois qu'une femme, ayant reçu une éducation étendue, peut très bien posséder une grande force intellectuelle. Si elle ne tire pas de conclusions de son propre cas, c'est probablement parce qu'elle se considère comme une femme fort privilégiée, vu son rang exceptionnel. S'il est vrai que Marguerite de Navarre s'est rangée du côté de la tradition en ce qui concerne l'infériorité intellectuelle de la femme par rapport à celle de l'homme, il faut pourtant noter qu'elle a osé déclarer que les hommes étaient responsables « de la perversion des femmes ». Sa pensée rejoint, à ce propos, celle de Christine de Pisan qui s'était exprimée ainsi, cent ans plus tôt environ:

Or, sont ainsi les femmes diffamées  
Par moultes gens et à grand tort blâmées  
Tant par bouche que par plusieurs écrits;  
Oui, qu'il soit vrai ou non, tel est le cri!<sup>2</sup>

Il était courant de reprocher aux femmes de ne pas avoir une conversation érudite, mais on se demande ce qu'elles auraient dû faire pour avoir le même esprit intellectuel que les hommes, puisqu'elles n'avaient pas accès à une éducation égale à la leur: on privait les femmes d'études, pour ensuite les ridiculiser de leur manque de culture et de connaissances!

---

<sup>1</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 107

<sup>2</sup> Christine de Pisan citée par Albistur et Armogathe. p. 476

## Louise Labé: littérature et confiture

Dans le contexte qui nous intéresse, la figure la plus éminente de cette période est celle de Louise Labé, une femme qui a osé émettre d'autres idées que celles qui régnaient alors sur la différence entre les deux sexes et leurs capacités respectives à apprendre. Bien qu'au début, elle ait craint de « mettre en lumière » des textes qu'elle avait écrits par « honnête passe-temps », elle a fini par le faire. Elle fournit l'explication de son hésitation: « les femmes ne se montrent volontiers en public seules<sup>1</sup> ».

Née à Lyon vers 1524 et morte en 1566, Louise Labé a été surnommée la Belle Cordière car elle était fille et femme de cordiers. Issue de la classe bourgeoise, ayant exceptionnellement reçu une éducation libérale, maîtrisant le latin, l'espagnol et l'italien. Elle voulait par son exemple « inciter les femmes à passer ou à égaler les hommes, non en beauté seulement, mais en science et en vertu<sup>2</sup> ». Les « vertueuses Dames » devraient élever « un peu leurs esprits pardessus de leurs quenouilles et fuseaux, et s'employer à faire entendre au monde que, « si ne nous sommes faites pour commander, si ne devons-nous être dédaignées pour compagnes, tant ès affaires domestiques que publiques, de ceux qui gouvernent et se font obéir.<sup>3</sup> »

L'œuvre poétique de Louise Labé comprend des élégies et des sonnets où est central le thème de l'amour: « Un grand amour est gage de liberté pour la femme. » Pour elle les « femmes laissent leurs occupations mulièbres. Au lieu de filer, coudre, besogner au point [...] elles prennent la plume et le luth en main: écrivent et chantent leurs passions [...].<sup>4</sup> »

Louise Labé envisage cependant les études comme un enrichissement personnel, un don inaltérable dont les femmes peuvent s'attribuer totalement la valeur: « l'honneur que la science nous procurera sera entièrement nôtre, et ne nous pourra être ôté, ne par finesse de larron, ne force d'ennemi, ne longueur du temps<sup>5</sup> ». Elle ne veut pourtant pas que le bénéfice de l'instruction reste le profit

---

<sup>1</sup> Louise Labé, *Œuvres poétiques*, Gallimard, 1983, Préface p. 95

<sup>2</sup> Edmonde Charles-Roux et al., *Les femmes et le travail du Moyen-âge à nos jours*, p. 55 cf. Louise Labé pp.93 - 94

<sup>3</sup> Louise Labé, op. cit. p. 94

<sup>4</sup> Cité par Albistur et Armogathe, op. cit. p. 111

<sup>5</sup> Louise Labé, op. cit. p. 93

égoïste des femmes. Bien au contraire, elle imagine que si les femmes se mettaient à l'étude, les hommes s'y porteraient encore plus, afin de ne pas être « dépassés » par des femmes érudites. Les femmes éduquées aideraient ainsi à élever le niveau du pays entier. Ici Louise Labé fait preuve d'une grande lucidité en laissant clairement entendre que les hommes souhaiteraient, quoi qu'il arrive, préserver jalousement leur suprématie, quitte à entrer dans une compétition qu'ils ont toujours préféré éviter en refusant aux femmes l'accès à d'autres activités que celles de la maison. Car pour eux, il n'y a pas de doute, la place de la femme est et doit rester à la maison.

Louise Labé n'avait certainement pas de difficultés à montrer qu'elle pouvait prendre en charge les deux rôles: celui de s'occuper de sa maison et celui de consacrer son temps aux activités de l'esprit. Elle se sentait, disait-elle, « aussi bien à l'aise sur un cheval, dans sa maison ou devant sa table de travail ». On vantait chez elle « non seulement la flamme ardente de ses écrits, mais la qualité de ses confitures...<sup>1</sup> » Ainsi, l'écriture et la confiture vont être deux thèmes antithétiques dans les débats sur la « libération de la femme », même, beaucoup plus tard, alors que de nombreux progrès sociaux, scientifiques et technologiques auront été accomplis.

L'opinion généralement admise - on n'a que se rappeler les paroles de Jean de Meung - était que si l'on donnait de l'instruction aux filles, elles allaient par la suite négliger leurs tâches domestiques. La femme ne devait surtout pas se manifester exclusivement comme une femme d'esprit. Elle devait toujours garder sa féminité domestique et « cosmétique », sinon elle ne serait que le singe de l'homme. Cette idée souvent exprimée au XVI<sup>e</sup> siècle et répétée ensuite au cours des siècles suivants, même au XX<sup>e</sup> siècle, a été soulevée maintes fois pour empêcher les femmes d'avoir accès à l'instruction scolaire et universitaire.

Rien d'étonnant donc qu'un auteur comme Agrippa d'Aubigné (1562-1630) ait consigné dans une courte note que la culture est presque toujours inutile aux demoiselles de moyenne condition, étant donné qu'elles risquent de mépriser les soins du ménage (et de ne pas faire de confiture?). Naturellement, les femmes des classes supérieures n'étaient pas concernées, puisque les soins du ménage étaient assumés par de nombreux valets, femmes de chambre et autres domestiques. Les femmes exceptionnelles, se trouvaient, nous le savons, pour la plupart du temps dans ces classes. Et les exceptions ne font pas école, on l'a bien compris. On peut le constater lorsque Charles IX crée, en 1570, l'Académie du Palais. Il ne formule

---

<sup>1</sup> Monique Piettre, *La condition féminine à travers les âges*, p. 200, cité par Albistur et Armogath p. 110



pas de directive pour en exclure les femmes<sup>1</sup>, il est vrai, mais il ne prévoit pas d'aide pour en favoriser l'accès non plus.

Sans argent et sans un plan véritable pour mettre sur pied un enseignement pour jeunes filles, leur situation éducationnelle ne risquait donc pas d'évoluer. Aussi ne faut-il pas s'étonner du fait que, même si Rabelais ( 1494-1553 ) aussi bien que Montaigne (1533- 1592), se sont bien intéressés aux questions de l'éducation, ils n'accordaient pas dans leurs œuvres à l'enseignement des jeunes filles, une place aussi positive qu'on aurait pu l'imaginer. Dans son utopie de *l'Abbaye de Thélème*, où l'on a le droit de faire ce qu'on veut, Rabelais définit l'activité des femmes ainsi « Jamais ne furent venues dames tant propres, tant mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes à la main, à l'aguille, à tout acte mulièbre honneste et libre, que là estoient.<sup>2</sup>»

Pour ce qui est de Montaigne Jules-Gabriel Compayré, théoricien de la pédagogie et homme politique, précise que

Montaigne a souvent parlé des femmes et de leur éducation: mais il tient en médiocre estime l'esprit féminin, et sur ce point il n'est qu'un pédagogue à courtes vues. [...] Il se plaint que ses contemporaines prétendent au bel esprit et constate que leur savoir reste superficielle! 'Elles allèguent Platon et saint Thomas, dit-il, aux choses auxquelles le premier rencontré servirait aussi bien de tesmoing: la doctrine, qui ne leur est pas arrivée en l'âme, leur est demeurée en la langue. ' [...] La rhétorique, la logique, les sciences en général sont droguerries vaines et inutiles à leurs besoins.<sup>3</sup>

Si la femme étudie, elle doit se cantonner à « ce qu'il est nécessaire qu'elle sache pour être patiente, résignée, obéissante. De culture générale, de développement personnel, il n'en est pas question. On est d'autant plus étonné de voir Montaigne ne pas comprendre la nécessité, pour les femmes, d'une instruction sérieuse et forte, qu'il reconnaissait lui-même tous les défauts, tous les inconvénients de l'éducation frivole à la mode.<sup>4</sup> »

Les humanistes rêvaient bien du fait que la fréquentation des lettres et des sciences engendrerait un monde plus libre, mais pour les garçons d'abord, même

---

<sup>1</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 68

<sup>2</sup> François Rabelais, *L'Abbaye de Thélème*, avec une introduction par Raoul Morçay, Droz, Genève, 1947, p.30

<sup>3</sup> *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, publié en 1911, sous la direction de Ferdinand Buisson, l'article *Montaigne*, [www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3215](http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3215)

<sup>4</sup> Ibidem

si les congrégations religieuses avaient commencé à donner aux filles une certaine instruction en leur apprenant à lire. Ceci s'explique principalement par le fait que, dans le sillage de la Réforme, il apparaissait nécessaire de savoir lire pour l'apprentissage du catéchisme.

Si l'on parcourt ce que le XVI<sup>e</sup> siècle a opéré dans le domaine qui nous préoccupe, on voit que la situation de la majorité des jeunes filles n'a pas beaucoup évolué. C'est toujours dans les classes favorisées et dans les salons qu'on trouvait des femmes instruites. Et les sujets de leurs conversations n'ont pas beaucoup changé. Ce qui intéressait surtout les femmes des classes supérieures, c'était les langues et la littérature.<sup>1</sup> Les langues, on l'a vu, ont été considérées comme une matière plutôt « féminine », pratiquées avec maîtrise par la plupart des femmes dont nous avons examiné la formation. La raison de cela réside probablement dans l'idée que l'apprentissage d'une langue se faisant par imitation et répétition, il n'exigerait donc pas les efforts intellectuels que demanderait une déduction analytique dont les femmes étaient tenues pour incapables.

La culture humaniste a aussi consolidé les valeurs religieuses et aristocratiques. S'il y avait eu des décrets royaux pour étendre l'éducation aux filles, les projets sont restés sans suite,<sup>2</sup> car aucun moyen financier n'avait été attribué pour mettre en place concrètement ces projets d'enseignement. Il n'y a pas de doute, l'argent est certainement une des raisons pour lesquelles on n'a pas étendu l'enseignement des filles aux classes inférieures. Car, on attribue toujours les moyens budgétaires aux projets qu'on trouve les plus importants et l'enseignement destiné aux filles n'en était apparemment pas un. Ceci constitue, il est vrai, une excuse « présentable », même si ce n'est sûrement pas la raison véritable. Le but en était plus vraisemblablement, de maintenir l'ordre établi dans une société qui favorisait les hommes.

Ainsi les couvents et les religieuses étaient en charge de s'occuper de l'éducation des filles de classes moyennes et le but de leur enseignement était toujours d'en faire de bonnes mères et de bonnes épouses. Le foyer et les enfants sont, nous le savons, le domaine des femmes, tandis que tout ce qui est à l'extérieur de la maison relève du pouvoir des hommes. L'enseignement donné aux filles par les religieuses conserve donc la société telle quelle, en même temps qu'il consolide les rôles, souvent diamétralement opposés, des hommes et des femmes dans la famille.

---

<sup>1</sup> Cf. Weitz, *Femmes: Recent Writings on French Women*, 1985, p. 15

<sup>2</sup> Ibidem

Ce n'est que pendant le siècle suivant, c'est-à-dire Le Grand Siècle des classiques, qu'on s'occupera réellement de l'éducation de la femme: Molière s'y intéressera à sa façon, Poullain de la Barre en fera l'analyse, les femmes elles-mêmes en parleront dans leurs salons littéraires, Madame de Maintenon leur créera une école à Saint-Cyr et Fénelon écrira un traité intitulé *De l'Éducation des filles*.



# Le Grand Siècle

## Molière et les aspirations des femmes de son temps

Si Molière (1622-1673), ce dramaturge comique, porte un regard particulièrement critique sur les phénomènes sociaux qui lui semblent extravagants, il ridiculise volontiers la fausseté et l'hypocrisie. Dans *Les Précieuses ridicules*, pièce écrite en 1659, il prend part à la polémique sur les femmes érudites. Dans cette comédie Molière se moque de deux femmes qui voudraient être savantes, mais qui ne parviennent pas à l'être, car elles manquent de connaissances solides. Elles essayaient tout simplement d'imiter les manières des femmes des salons.<sup>1</sup>

Il est indéniable que Molière porte un véritable intérêt à la situation des jeunes filles. Il plaide ainsi toujours pour leur droit à choisir un mari, thème qu'il expose tout particulièrement dans *L'École des femmes*, paru en 1662. Son point de vue est qu'on ne peut pas, comme le fait Arnolphe dans la pièce, tenir une jeune fille séquestrée du monde par pur égoïsme. Toute l'éducation que cet homme a donnée à la jeune Agnès n'a eu pour but que de la tenir dans l'ignorance et la docilité: « Dans un petit couvent, loin de toute pratique, Je la fis élever selon ma politique. » Son désir est, tel un Pygmalion moderne, de modeler la jeune femme « comme un morceau de cire<sup>2</sup> » et « la rendre stupide à souhait ». Ainsi il aura par la suite du pouvoir sur elle, et ne risquera pas de se retrouver « cocu », ce qu'il craint le plus au monde. Même si Molière ridiculise les raisonnements d'Arnolphe en les exagérant, on peut certainement voir dans ses affirmations, le reflet des idées de son temps sur la condition de la femme. Selon Arnolphe, les femmes sont fort habiles à abuser de leur mari:

Je sais les tours rusés, et les subtiles trames  
Dont pour nous en planter savent user les femmes,<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Cf. Roger Lathuillière, *La préciosité*, Droz 1969, p. 141. Cf. aussi Paul Bénichou *Morales du grand siècle*, Idées, 1948

<sup>2</sup> Molière, *L'école des femmes*, III: 2, v. 810

<sup>3</sup> Op. cit. I:1, vers, 75-76

Après avoir évoqué les femmes d'esprit qui tiennent salon, Arnolphe constate qu'une femme « habile est un mauvais présage » et il proteste vivement contre ce genre de femme:

Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut;  
Et femme qui compose, en sait plus qu'il ne faut.  
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,  
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime;<sup>1</sup>

Il souhaite pour sa femme:

En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;  
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,  
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.<sup>2</sup>

Son ami Chrysalde, porte-parole de Molière, plaide cependant contre ses idées et prévient qu'une femme stupide est, à coup sûr, une source d'ennui pour le mari. Molière se met donc du côté des jeunes et surtout du côté des jeunes filles qui ont eu une certaine instruction. Mais, les paroles de Chrysalde tombent évidemment à l'eau.

Malgré tous les efforts que déploie Arnolphe pour séquestrer Agnès, la séparer du monde extérieur et en faire sa femme idéale, agréable, docile et soumise, elle va rencontrer Horace, un jeune homme de son âge. Arnolphe ne lâche cependant pas sa proie. Il décide de l'épouser sur le champ. Dans la longue tirade du troisième acte, les prétentions d'Arnolphe se font connaître au grand jour et sans fard. Il cherche à persuader Agnès du fait que la femme est, en toute matière, un être inférieur et dépendant de l'homme:

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage.  
À d'austères devoirs le rang de femme engage;  
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,  
Pour être libertine et prendre du bon temps.  
Votre sexe n'est là que pour la dépendance:  
Du côté de la barbe est la toute - puissance.  
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,  
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité:  
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne;  
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne;

---

<sup>1</sup> Molière, op. cit. I: 1, vers 93-96

<sup>2</sup> Op. cit. I: 1, vers 100-102

Et ce que le soldat dans son devoir instruit,  
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,  
Le valet à son maître, un enfant à son père,  
À son supérieur le moindre petit Frère,  
N'approche point encor de la docilité,  
Et de l'obéissance, et de l'humilité,  
Et du profond respect, où la femme doit être  
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.<sup>1</sup>

Le regard qu'on porte sur les femmes n'a donc pas changé: les expressions de dépendance et d'obéissance totales, d'infériorité et de respect profond qu'utilise Arnolphe, en disent long. Il est intéressant à noter que les exemples qu'on trouve dans la tirade se retrouvent dans les domaines où s'exerce le pouvoir réel: l'armée et l'église. La famille et surtout la femme, doit respecter et obéir aux mêmes règles sévères qu'on y trouve. Que la religion joue un grand rôle pour l'éducation des femmes ne fait pas de doute. La damnation divine menace celles qui ne respectent pas la domination masculine. Arnolphe vient prévenir cette issue cataclysmique:

Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,  
Le grand chemin d'enfer et de perdition.<sup>2</sup>

Dans *Les Femmes Savantes*, Molière raille, en 1672, les femmes qui veulent être aussi érudites que les hommes, de la même façon qu'il s'était moqué des précieuses ridicules une dizaine d'années plus tôt. Selon Albistur et Armogathe « Molière pense qu'Armande, Bélise et Philaminte sont beaucoup plus dangereuses que Magdelon et Cathos pour l'équilibre de la famille; n'ont-elles pas subverti l'autorité d'un brave homme?<sup>3</sup> » Pour eux Molière « met tout son crédit dans la balance pour avertir son public des dangers de l'instruction féminine<sup>4</sup> ». Nous pensons au contraire que Molière critique les femmes savantes comme il critique toutes les faussetés et toutes les exagérations qu'il observe dans la société. N'avait-t-il pas critiqué les « hommes savants » dans *Le Médecin malgré lui*, et plus tard les Diaforius dans *Le Malade imaginaire*. S'il est vrai, comme le pensent Albistur et Armogathe, que Molière semble dire: « Instruisez-

---

<sup>1</sup> Molière, *L'école des femmes*, III:2, vers 695-712

<sup>2</sup> Molière, op. cit. III: 1, vers 649-650

<sup>3</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 147

<sup>4</sup> Ibidem

vous pour vous-mêmes, ‘gratuitement’, ne tirez pas de l’étude matière à revendication<sup>1</sup> », une telle attitude ne peut pas être interprétée comme l’expression d’une misogynie de la part de Molière. On pourrait même voir cette idée comme un petit progrès pour vanter l’utilité de l’instruction des filles. Les filles peuvent s’instruire, mais elles ne doivent pas utiliser leur instruction pour réclamer des droits, de peur de déranger l’ordre social. La conclusion qu’on pourrait tirer d’un raisonnement pareil, c’est que la société française ne semble toujours pas prête à accepter les « témérités » que représenteraient, en son sein, les femmes bien instruites.

### François Poullain de la Barre: le premier homme « féministe »

En 1673, un an après la publication des *Femmes Savantes*, François Poullain de la Barre publie anonymement *De l’égalité des deux sexes, discours physique et moral où l’on voit l’importance de se défaire des préjugés*. Il est intéressant à noter que ce philosophe cartésien s’en prend aux « préjugés » répétés de siècle en siècle et que le titre lui-même en fait état. Dans son texte Poullain de la Barre démontre en effet que la différence du traitement entre femmes et hommes repose sur des faits culturels et non naturels. Un an après, en 1674, il fait paraître, toujours sous l’anonymat, *De l’éducation des dames pour la conduite de l’esprit dans les sciences et dans les mœurs, entretiens*. Dans son monde des idées, l’esprit n’a point de sexe. C’est la raison pour laquelle il faut donner tout simplement la même éducation aux femmes qu’aux hommes. Toutes carrières doivent être identiques, c’est-à-dire sans différenciation aucune, même lorsqu’il s’agit de carrières scientifiques. La perspicacité de Poullain de la Barre anticipe de plus de deux siècles les découvertes physiologiques, qui ont prouvé que les motivations se montrent identiques chez les garçons et les filles, lorsqu’ils sont placés dans les mêmes conditions d’épanouissement et de liberté.<sup>2</sup>

Poullain de la Barre est également le premier homme à souligner que la grossesse et l’accouchement sont les causes de la fragilité de la femme. De plus, une grande famille retient la femme presque tout le temps à l’intérieur de la maison et lui donne peu de chances à s’instruire. Chose plus progressiste encore, c’est que « Dans son traité *De l’éducation des dames*, il propose qu’on crée « un professorat féminin » pour mieux subvenir aux besoins scolaires des jeunes

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Cf. Albistur et Armogathe, op. cit. p. 163



femmes. Ceci constitue indéniablement une pensée fort audacieuse. Il s'écoulera des siècles entiers, avant que cette idée devienne une réalité en France.

Dans ce contexte, il est légitime de signaler que l'ouverture d'esprit des Italiens a été remarquable. Le samedi 25 juin 1678, Elena Lucrezia Cornaro Piscopia a reçu dans la chapelle de la Vierge de la Cathédrale de Padoue, le grade de docteur en philosophie de l'université de la République de Venise. La candidate a en plus été admise à l'unanimité. Mais, il ne faut cependant pas se leurrer sur l'institutionnalisation de la chose, puisqu'une telle reconnaissance est restée, pendant longtemps, exceptionnelle et unique, même en Italie.<sup>1</sup>

Il est cependant fort déconcertant d'apprendre que Poullain de la Barre, un an après avoir défendu des idées aussi progressistes et libératrices pour la femme, est revenu sur ses pas en publiant un *Discours de l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes*. Il y réfute en effet tout ce qu'il avait dit dans les deux textes précédents. Le progrès, prometteur pendant un laps de temps, s'est vite transformé en conformisme. Faut-il croire que le philosophe s'est senti menacé par l'Église? C'est fort possible, d'autant plus qu'il s'est converti au protestantisme. On se souvient qu'il a publié ses textes sous couvert d'anonymat. C'est certainement pour la même raison. Il a bien dû sentir que le sujet était, pour ainsi dire, brûlant.

## Des écrivaines sensibles et érudites.

Bien que caricaturées par Molière sous leur visage le plus ridicule, les Précieuses ont joué un rôle essentiel pour l'accession des femmes à un statut plus élevé dans le monde culturel de l'époque. On en veut comme preuve la multiplication des « ruelles » où les belles aristocrates ou riches bourgeoises recevaient, dans leur chambre, grammairiens, savants, philosophes et poètes. Ceux-ci composaient des odes galantes à leurs « belles matineuses » qui décrétaient sur la qualité des strophes et sur la profondeur de leur amour. Mme de Rambouillet en est la figure la plus célèbre. C'est à l'imitation de la « chambre bleue » de l'hôtel de Rambouillet que se développent les principaux salons du siècle, animés par des femmes éprises de culture et de littérature: ceux de Mme de Sablé, de la Grande Mademoiselle, de Mmes de La Fayette, du Plessis-Guénégaud, du Plessis-Bellière, Fouquet, de La Suze. Certaines ruelles sont de vrais lieux où l'on pratique la liberté de mœurs et de pensée, telles, à Paris, le salon de Ninon de

---

<sup>1</sup>Cf. Bruno Neveu in *Femmes savantes, savoirs des femmes*, p. 27

Lenclos. Si l'on y respecte un cérémonial plutôt libéral et si l'on peut y entendre des vers doucereux, les ruelles du XVII<sup>e</sup> siècle ont néanmoins favorisé l'émancipation de la femme, étant donné qu'elles ont contribué à polir les mœurs malgré une certaine frivolité libertine, à affiner la langue, et à enrichir la production littéraire.

Il est intéressant à noter que ces phénomènes où les femmes jouent un grand rôle se sont développés lorsque les hommes étaient retenus sur les champs de bataille, ceux des croisades aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles pour la période de la courtoisie, ceux des guerres de religion à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle pour celle de la préciosité. En ce sens on peut affirmer que le mouvement précieux, comme le courant courtois au Moyen Âge ont été, brièvement, des moments d'émancipation des femmes, puisque pendant ses temps-là elles avaient l'accession à plus de pouvoir intellectuel et par là, parfois même politique.

Dans un contexte de ce genre, on voit apparaître des femmes érudites telles que Mlle de Scudéry (1607-1702), Mme de Sévigné (1626 -1696) et Mme de La Fayette (1634-1693) qui ont toutes reçu, dans leur château, des leçons faites par des précepteurs. Madeleine de Scudéry reçoit une éducation solide en apprenant le latin, l'espagnol et l'italien. En 1639, elle gagne Paris et fait son entrée dans le monde des lettres parisiennes en fréquentant l'hôtel de Rambouillet. Elle y brille par sa culture et son esprit, et sa réputation devient telle qu'elle lui permet de créer par la suite, en 1657, son propre salon littéraire, rue de Beauce. Celui-ci sera très vite à la mode, puisqu'elle y reçoit des écrivains de renom et des amateurs de belles lettres très distingués comme Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, Mme Scarron (future Mme de Maintenon) et M. de La Rochefoucauld.

Mlle de Scudéry, auteur du roman *Clélie*, une histoire romaine publiée en 1654, est surtout connue pour sa célèbre « *Carte du Tendre* ». Dans la plupart de ses longs romans galants publiés sous le nom de son frère Georges, elle défend les droits de son sexe. Il est à noter que Mlle de Scudéry elle-même est restée célibataire par choix personnel. Christiane P. Makaward et Madeleine Cottenet-Hage, qui ont écrit le *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française*, soutiennent qu'on peut:

compter Madeleine de Scudéry au rang des féministes, en regard même des critères d'aujourd'hui. Ses idées sur l'éducation des femmes sont jugées fort audacieuses par ses contemporains. Aussi la description de l'école des filles par 'Sapho' est-elle unique en son temps. La romancière pense qu'une femme doit être savante, sans pédanterie. Elle soutient également qu'un esprit raffiné et une vive intelligence ne tombent pas nécessairement dans l'affectation. Le portrait de Sapho dans *Le Grand Cyrus* comme ses idées sur l'éducation figurent d'ailleurs généralement dans les anthologies. On peut dire que l'histoire de Clélie [...] constitue un commentaire transposé de la condition féminine au XVII<sup>ème</sup> siècle.<sup>1</sup>

Mme de La Fayette (1634-1693) est née dans une famille de la petite noblesse. Elle a été la demoiselle d'honneur de la Reine. En 1655 elle a épousé le comte François de Lafayette. Elle a écrit *Mémoires de la cour de France pour les années 1688 et 1689*, mais elle est surtout connue pour être l'auteur de la nouvelle *La comtesse de Tende* ainsi que de trois romans: *La princesse de Montpensier* (1662), *Zaïde* (1668-1671) et surtout *La princesse de Clèves*.

Si Mme de La Fayette a développé ses goûts littéraires, c'est probablement grâce aux soins de son initiateur, le grammairien Ménage. *La Princesse de Clèves* a été publiée en 1678 sous l'anonymat. Ceci était sûrement une stratégie de femme aristocrate car les femmes de son rang n'avaient pas l'habitude d'être auteurs d'œuvres romanesques. La stratégie a réussi puisque ce roman est célébré par de nombreux critiques, comme le chef-d'œuvre de la période classique. Cet ouvrage évoque en effet, la tragédie classique car il traite du conflit entre l'honneur et l'amour, thème qu'exploite par exemple Corneille dans *Le Cid*. C'est seulement en 1780 - plus de cent ans après sa première publication - que le roman a été édité sous le nom de Madame de Lafayette.

Une des amies de Mme de La Fayette est considérée comme la plus brillante épistolière de la littérature française. Elle s'appelle Mme de Sévigné. Il ne faut donc pas s'étonner du fait que Mme de La Fayette ait été destinataire de nombreuses lettres écrites de sa main. La plus grande partie de la correspondance de Mme de Sévigné a cependant été adressée à sa propre fille, qui une fois mariée avec le comte de Grignan, a été amenée à s'installer dans le Sud de la France. Dans ses *Lettres*, éditées seulement 30 ans après sa mort et que Mme de Sévigné n'avait jamais elle-même destinées à la publication, on apprend tout ce qui se

---

<sup>1</sup> Christiane P. Makaward et Madeleine Cottenet-Hage, *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française* 1996; p. 552

déroule à la cour et dans la capitale. C'est une chronique de son époque en même temps que l'histoire d'une âme féminine. Madame de Sévigné n'a cependant rien écrit sur l'éducation en tant que système ou théorie. Octave Gréard s'étonne du fait que dans ses lettres, elle ne parle pas du texte sur l'éducation des filles de Fénelon: « Dans sa correspondance si riche et où elle se plaît si souvent à nous ouvrir des jours sur ses lectures et ses réflexions, elle ne dit pas un mot du *Traité* de Fénelon, bien que, comme la société d'élite qu'elle (sic!) fréquentait, elle ait vraisemblablement eu l'ouvrage entre les mains, avant même qu'il fût imprimé<sup>1</sup> ». Si Gréard trouve cela curieux, c'est certainement parce que Mme de Sévigné dans sa correspondance s'est longuement préoccupée de l'éducation qu'elle s'est donnée à elle-même: « Tous les jours 'elle travaillait à son esprit, à son âme, à son cœur'<sup>2</sup> ». Elle connaissait bien l'italien et le latin. Elle était une ennemie des couvents, et avait pour Descartes le respect que l'on doit à un maître à penser. Ses observations sur l'éducation étaient, selon Gréard, bien profondes. On peut, selon lui, y trouver des « détails ingénieux, piquants, exquis<sup>3</sup> ». La conclusion qu'en tire Gréard, c'est qu'il est clair qu'elle « a confiance, pour son sexe, dans la force de l'éducation.<sup>4</sup> » Si elle ne mentionne pas Fénelon, c'est peut-être parce qu'elle ne trouve pas que le point de vue de ce dernier soit assez « progressiste ».

Ce qu'on peut cependant constater, c'est que ces femmes érudites, éclairées ou non par les pensées de Fénelon, corroborent, par leur exemple, les idées de Poullain de la Barre car elles démontrent qu'à éducation égale les femmes font preuve de capacités intellectuelles égales. On ne tire cependant pas d'exemples de leur cas et ce n'est certainement pas Mme de Maintenon, favorite, puis épouse morganatique de Louis XIV, qui, par ses idées sur l'éducation féminine, fera évoluer la situation éducationnelle des jeunes filles.

## Madame de Maintenon: une école pour jeunes filles

Si Mme de Maintenon a œuvré personnellement à l'éducation des filles, elle n'a apparemment pas voulu changer quoi que ce soit dans la hiérarchie de la société. Elle a patronné et suivi de très près l'Institution des demoiselles de Saint-Cyr qui accueillait 250 jeunes filles appartenant à la noblesse pauvre. Son école, fondée en

---

<sup>1</sup> Octave Gréard, *L'éducation des femmes par les femmes*, Hachette, Paris, 1897, p. I Préface

<sup>2</sup> Gréard, op. cit. p. XIX

<sup>3</sup> Op. cit. p. II

<sup>4</sup> Op. cit. p. XX

1686 à Saint-Cyr, près de Paris, est une tentative de résoudre le problème de leur manque d'instruction. Celle-ci n'était nécessaire à cette catégorie de filles que pour une seule raison: au cas où elles ne trouveraient pas de mari, elles pourraient ainsi gagner leur vie comme institutrice et dans le cas plus heureux où elles seraient femmes mariées, elles se montreraient capables de bien gérer leur maison. Il fallait, d'après Mme de Maintenon, instruire les filles pour qu'elles prennent conscience des devoirs qui leur incombaient. Dans sa correspondance, elle laisse entendre que les femmes ne disposent pas d'une intelligence égale à celle des hommes. Elle constate que les femmes ont «autant de mémoire, mais moins de jugement» que les hommes. Elle estime également qu'elles sont «plus folles, plus légères, moins portées aux choses solides<sup>1</sup>». Albistur et Armogathe constatent à ce propos que «Pour elle, les femmes ne savent jamais qu'à demi.<sup>2</sup>» Et qui pis est, c'est que Mme de Maintenon précise qu'il faut veiller à ce que les femmes guérissent de la curiosité du savoir. Il faut donc qu'elles se contentent du savoir qu'on leur a autorisé. Vouloir en acquérir davantage, serait foncièrement condamnable.

Il est par ailleurs, très intéressant à noter que Louis XIV s'est personnellement intéressé à la qualité de l'enseignement dispensé à Saint-Cyr. C'est que le Roi Soleil ne voulait pas d'une éducation faite sur le modèle des couvents car il se méfiait «de la sottise des religieuses» et des puérités dévotes «de nonnes ignorantes»<sup>3</sup>. L'ironie du sort veut cependant qu'en 1693, six ans après sa fondation, cette institution, désormais dénommée «Les dames de Saint Louis», se transforme en monastère. Mais, ceci n'est pas forcément un retour en arrière, du moins pas sur le plan pratique. Paul Rousselot écrit dans son livre *La pédagogie féminine*:

---

<sup>1</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p.153

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Ibidem

A partir de cette date, l'esprit de l'institution, relativement large dans les premiers temps, se modifie en se resserrant; l'instruction y est réduite au strict nécessaire, à peine le nécessaire, et les préoccupations religieuses y dominant, mais avec un caractère qui ne s'efface jamais à Saint-Cyr et qui distingue cette maison de toutes les autres: c'est que les jeunes filles y sont formées pour le monde et pour la vie réelle, pour la vie d'intérieur et de ménage, pour le monde où elles seront un jour, [...] épouses, mères, maîtresses de maison.<sup>1</sup>

## Fénelon: de l'importance de l'éducation des filles

Évoquée déjà dans l'œuvre de Molière vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, la question d'une école pour les jeunes femmes préoccupe de façon beaucoup plus explicite, comme on l'a déjà pu le constater, la pensée de l'élite intellectuelle de la deuxième moitié du siècle. Parmi ces penseurs et penseuses, on remarque donc, comme on vient de le dire, François Fénelon (1651-1715), futur Archevêque, duc de Cambrai, précepteur des petits-fils de Louis XIV et auteur du *Télémaque*. En ouverture à son traité *De l'éducation des filles*, paru en 1687, un an après la création de Saint-Cyr, il constate tout simplement que « Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles.<sup>2</sup> » Si Fénelon a senti le besoin d'en parler de manière plus systématique et approfondie, c'est probablement parce qu'il a souvent été appelé à la fondation des jeunes filles de Mme de Maintenon, avec qui il était en relation directe. Il venait à Saint-Cyr pour y faire des prédications.<sup>3</sup>

À l'âge de 27 ans, Fénelon est chargé de diriger la maison des Nouvelles-Catholiques de Paris, une institution qui était placée sous le patronage du roi et du maréchal de Turenne. Celle-ci était « destinée à retenir dans la foi catholique les jeunes filles et les femmes protestantes plus ou moins volontairement converties, ou à gagner à cette même religion celles qu'on désirait convertir.<sup>4</sup> »

Le traité *De l'éducation des filles* est le premier livre écrit par Fénelon. Il l'a composé à la prière de M. le duc de Beauvilliers, grâce à qui Fénelon plus tard fera la connaissance de Louis XIV. Si Fénelon voit la nécessité d'instruire les femmes, il ne faut pas croire qu'il souhaitait modifier profondément l'ordre moral

---

<sup>1</sup> Rousselot, Paul. *La pédagogie féminine*, p. 9

<sup>2</sup> Fénelon, *De l'Éducation des Filles*, version de 1696 in Œuvres complètes La Pléiade, NRF, 1983 p. 91

<sup>3</sup> Fénelon, *De l'Éducation des Fille*, Introduction à l'édition de Ch. Villet, Paris, 1882, p. VIII

<sup>4</sup> Op. cit. p. V

ou social de la société française en leur donnant un autre rôle que conventionnel. En homme d'église, il estime que toute éducation doit reposer sur la foi et la vertu. Pour Fénelon, le Christ est ainsi le modèle de tout comportement humain, puisqu'il est, comme il dit dans son texte, « notre unique espérance ».

La première raison pour laquelle il faut instruire les jeunes filles, relève donc essentiellement de la religion: « sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du genre humain, racheté du sang de Jésus-Christ, et destiné à la vie éternelle.<sup>1</sup> » Mais, la raison suprême pour laquelle il veut que les jeunes filles jouissent d'une instruction, réside dans la volonté de rendre meilleure la situation des hommes. Les filles devront s'éduquer tout simplement parce qu'elles auront « une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever.<sup>2</sup> » Fénelon est évidemment bien conscient des idées reçues qui circulent dans la société de son temps où: « il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner.<sup>3</sup> »

À partir de telles conceptions, il semble normal « d'abandonner aveuglement les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes.<sup>4</sup> » Ainsi l'argument principal qui milite pour l'instruction des filles tient au fait que les femmes sont les premières responsables de l'éducation de leurs enfants, à commencer par celle de leurs fils:

Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.<sup>5</sup>

Tout semble reposer sur les épaules des femmes puisque selon Fénelon les devoirs des femmes sont « les fondements de toute la vie humaine<sup>6</sup> ». Pour valider sa thèse il demande:

---

<sup>1</sup> Fénelon, *De l'Éducation des Filles*, version de 1696 in Œuvres complètes, La Pléiade, NRF, 1983 p. 93

<sup>2</sup> Op. cit. p. 93

<sup>3</sup> Op. cit. p. 91

<sup>4</sup> Ibidem

<sup>5</sup> Fénelon, op. cit. p. 93

<sup>6</sup> Op. cit. p. 92

N'est-ce pas elles qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain? Par là, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde.<sup>1</sup>

À la responsabilité éducative des femmes, il est donc accordé une grande importance. Mais ce rôle capital n'est pas conçu pour tourner à l'avantage des femmes, mais bien plutôt à celui des hommes. Il est néanmoins vrai que sans la participation active des femmes, les hommes sont incapables de bien réussir leur vie: « Les hommes même, qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent, par leurs délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.<sup>2</sup> » Pour que le doute ne s'installe pas sur une participation éventuelle des femmes à la société publique Fénelon donne tout de suite des restrictions:

elles ne doivent ni gouverner l'État, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées; ainsi elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues, qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie.<sup>3</sup>

C'est très clair, Fénelon ne souhaite pas aller plus loin que d'établir une « parfaite » collaboration entre les hommes et les femmes. Ceci constituerait un petit pas en avant si cette « parfaite collaboration » n'avait pas eu pour but de soutenir et maintenir la société telle qu'elle était conçue, depuis longtemps, par l'État et l'Église. Le traité *De l'éducation des filles* ne change donc rien fondamentalement au rôle de chacun des deux sexes. L'essentiel est de maintenir la bipolarisation établie depuis des siècles. Cela veut dire que les privilèges des hommes seront préservés.

Il faut pourtant admettre que la perspicacité de Fénelon sur le sujet en question est pertinente. Si, comme il dit, « l'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public<sup>4</sup> », il se permet de formuler une certaine critique vis-à-vis de « la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons.<sup>5</sup> »

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Op. cit. p. 92

<sup>4</sup> Op. cit. p. 91

<sup>5</sup> Ibidem



C'est cependant du côté conservateur qu'on trouve la majorité des idées qu'il a sur les femmes et leur capacité d'apprendre. Ainsi « la faiblesse naturelle des filles » est une vérité à ne pas mettre en question dans son texte. N'avait-il pas demandé: « N'est-ce pas elles qui ruinent ou qui soutiennent les maisons<sup>1</sup> »? Comment une femme pourrait-elle ruiner sa maison? En la gérant mal, certes, mais, d'après Fénelon, il y a d'autres dangers à signaler, auxquels on n'a pas suffisamment prêté attention. Pour l'âme féminine, rien n'est pire que les romans et les autres ouvrages de fiction qui risquent de complètement détourner l'esprit des femmes de leurs devoirs d'épouses et de mères:

Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques où l'amour profane est mêlé; elles se rendent l'esprit visionnaire en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans.<sup>2</sup>

Pour remplacer les lectures romanesques, qui font du tort aux filles, il faudra plutôt « leur donner le goût des histoires utiles et agréables.<sup>3</sup> »

Le monde éducatif de Fénelon est très pragmatique et fonctionnel. Il ne laisse pas beaucoup de place pour le rêve et l'imagination. En écho peut-être à Molière, Fénelon souligne qu'il « faut craindre de faire des savantes ridicules.<sup>4</sup> » Il ne faut donc pas transformer les filles en précieuses. Pour l'homme d'église il est de rigueur de « les dégoûter des fictions frivoles des romans<sup>5</sup> ». Car « tous ces beaux sentiments en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.<sup>6</sup> » Le prêtre Fénelon ne peut concevoir la littérature d'imagination sans une exemplarité moralisatrice. C'est d'ailleurs ce qu'il fait lui-même en composant *Télémaque*.

On l'a déjà constaté, l'étude des langues a été le domaine d'excellence des jeunes femmes. Fénelon s'oppose pourtant à l'apprentissage de deux langues

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 92

<sup>2</sup> Fénelon, op. cit. p. 95

<sup>3</sup> Op. cit. p. 147

<sup>4</sup> Op. cit. p. 91

<sup>5</sup> Op. cit. p. 147

<sup>6</sup> Op. cit. p. 95

romanes: « On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever apprenne l'italien et l'espagnol; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude.<sup>1</sup> » L'explication tient à ce que « ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter les défauts des femmes<sup>2</sup> ». On notera au passage l'expression « les défauts des femmes ». La nature féminine est donc toujours considérée comme fautive. On ne peut pas le nier, il est fort difficile de se débarrasser des vieux stéréotypes.

Exceptionnellement on pourrait, selon Fénelon, donner des cours de latin aux filles, notamment à celles qui ont « un jugement ferme » et qui sont « d'une conduite modeste ». Ceci vient corriger ce qu'on pensait ordinairement sur ce sujet. Mais l'explication réside peut-être, encore une fois, dans le fait que Fénelon raisonne en croyant. Le latin est bien « la langue de l'église<sup>3</sup> ». Et comme tout est basé sur la foi, il faut que quelques femmes puissent s'y intéresser.

Dans la condamnation qu'il fait des œuvres romanesques, une expression nous intrigue pourtant plus que d'autres: Qu'est-ce que cela veut dire au juste de « se rendre l'esprit visionnaire »? Serait-ce se donner l'illusion de pouvoir se libérer des tâches domestiques et de la soumission aux hommes: pères, frères ou conjoints? Quant à « l'amour profane », on peut se demander pourquoi il faudrait l'éviter puisque tout le futur bonheur de la jeune fille de cette époque dépend de la grâce de l'homme qui aura la bonté de vouloir l'épouser. Mais, il est vrai que cet « amour profane » peut venir faire obstacle aux mariages décidés par les parents.

Par contre, on pourrait se demander pour qui écriraient les hommes s'il n'y avait pas autant de lectrices que de lecteurs pour apprécier leurs œuvres? Et si « l'amour profane » devait être un sujet interdit aux écrivains, comment Racine et Corneille parviendraient-ils à exprimer ce que ressentent une Phèdre ou une Chimène? Et Mme de Lafayette ne donne-t-elle pas, dans son roman, un modèle à suivre puisque Madame de Clèves renonce à son amour par respect pour son mari, même après la mort de celui-ci. La morale de Chimène est parfaite et Phèdre, dont le comportement est fort condamnable, est présentée comme une femme déchirée et profondément perturbée par son amour illicite pour Hippolyte. Dévorée de jalousie, elle commet son crime. Aussi est-elle justement punie à la fin de la tragédie. La littérature présente l'être humain dans sa force et sa faiblesse et

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 163

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Fénelon, op. cit. p.163

donne ainsi des exemples à suivre ou à éviter. On ne voit pas pourquoi cela ne devrait pas concerner également les femmes.

Dans ce contexte, on peut rappeler que Philippe de Navarre, en 1250 déjà, avait écrit un traité moral dans lequel il plaidait contre l'idée que l'on donne aux femmes le droit d'apprendre à lire ou à écrire. Il croyait ainsi les empêcher d'écrire des lettres d'amour. Ce qui nous semble être un point de vue assez vain car les femmes les plus incultes ont souvent eu la possibilité de s'adresser à quelqu'un pour écrire à leur place des lettres et même des mots d'amour. Et l'on sait, par les multiples contes, pièces de théâtre ou autres récits, écrits à travers les âges, que vouloir empêcher une femme de faire connaître son amour à celui qu'elle aime est, pour reprendre le sous-titre du *Barbier de Séville* de Beaumarchais, une « précaution inutile ».

Il faut classer les déclarations de Fénelon qui dénoncent la tendance des jeunes filles à « se passionner sur les choses mêmes les plus indifférentes<sup>1</sup> », parmi les réminiscences de ces anciennes manières de penser. Fénelon, homme très érudit, comprend bien que les défauts qu'on attribue aux femmes dépendent, justement, de leur manque d'éducation. Mais cela ne l'empêche pas de reprendre que, les femmes sont « nées artificieuses », et qu'elles ont l'habitude de dire peu de choses « en beaucoup de paroles<sup>2</sup> ». En vue de réparer ce défaut, il faudra apprendre à la femme à mettre du suivi dans ses paroles, « à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, et savoir ensuite se taire<sup>3</sup> ». L'habitude de dire peu de choses en beaucoup de paroles, il faudra aussi la réprimer puisque « Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile<sup>4</sup> ». Bien que Fénelon soit de l'avis qu'il faudra apprendre aux filles à bien s'exprimer et à parler de façon précise et courte, elles ne doivent « parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute et de déférence. » Elles ne doivent « pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles<sup>5</sup> ». Une femme doit rester discrète et modeste et surtout savoir se taire. Il faudra « qu'elle ait une conduite exacte et suivie, un esprit égal et réglé; qu'elle sache se taire et

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 117

<sup>2</sup> Fénelon, op. cit. p. 146

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> Ibidem

<sup>5</sup> Fénelon, op. cit. p. 153

conduire quelque chose: cette qualité si rare la distinguera dans son sexe.<sup>1</sup> » L'écho des paroles de Saint Paul ne se fait-il pas entendre à nouveau?

Si les femmes, pour Fénelon, offrent quelques qualités, celles-ci sont aussi stéréotypées que leurs défauts: « la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.<sup>2</sup> » Ainsi elles « peuvent se passer de certaines connaissances étendues<sup>3</sup> ». Et c'est pour cela qu'elles ne doivent s'occuper ni de politique, ni d'art militaire, ni de jurisprudence, ni de philosophie, ni de théologie. Les connaissances de bases, par contre, doivent être bien acquises: la lecture et l'écriture, la grammaire et l'orthographe. Fénelon insiste aussi sur la nécessité de bien maîtriser l'économie car les femmes ont pour vocation de s'occuper de la gestion de leur maison. À cette fin, les filles doivent également connaître « les quatre règles de l'arithmétique<sup>4</sup> ». Les règles principales du droit doivent également faire partie de leur éducation pour qu'elles puissent, une fois mariées, surveiller les intérêts de leur maison. Ceci constitue bien évidemment des progrès par rapport à ce qu'on avait l'habitude d'enseigner aux jeunes femmes.

Il va, par ailleurs, de soi que, si ces connaissances avaient été un peu plus approfondies, elles auraient pu s'appliquer aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de la maison, mais Fénelon ne souhaite aucunement une telle extension. En bon représentant de l'ordre établi, il ne veut que consolider les idées conservatrices qui maintiennent la société telle qu'elle est. Ainsi continue-t-il à répéter avec constance les mêmes idées que l'on avait exprimées jusqu'alors. Évoquant la faiblesse physique des femmes Fénelon tire la conclusion qu'elles sont aussi faibles psychologiquement que physiquement. Par là elles sont évidemment inférieures aux hommes: « Leur corps aussi bien que leur esprit est moins fort et moins robuste que celui des hommes.<sup>5</sup> » L'explication montre bien que les idées exprimées par Aristote avaient toujours cours, alors que les approches philosophiques de Descartes notamment, avaient mis en évidence que la différence des corps ne laisse en rien préjuger une différence de l'essence des êtres.

---

<sup>1</sup> Fénelon, op. cit. p.153

<sup>2</sup> Fénelon, op. cit. p. 92

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> Fénelon, op. cit. p. 160

<sup>5</sup> Fénelon, op. cit. p. 92

Cela dit, le XVII<sup>e</sup> siècle est le siècle où l'on a jusqu'à maintenant, le plus parlé de l'instruction des filles. Mais la condition féminine demeure pour l'essentiel inchangée. En résumant, on peut voir que les idées de Molière et de Mme de Maintenon rejoignent celles de Fénelon. Tout doit se faire avec mesure et dans un esprit chrétien. Et, qui pis est, c'est que, malgré les bonnes intentions de Fénelon, l'instruction des jeunes filles continue à être, la plupart du temps, fort négligée. Sans argent, sans locaux, sans institutrices, il est difficile de faire progresser l'enseignement des femmes. Fénelon avait lui-même compris que des problèmes de cet ordre pourraient faire obstacle à son projet: « Je prévois que ce plan d'éducation pourra passer dans l'esprit de beaucoup de gens pour un projet chimérique. Il faudrait, dira-t-on un discernement, une patience et un talent extraordinaire pour l'exécuter.<sup>1</sup> » Il était communément admis qu'on préférerait tenir les jeunes filles dans l'ignorance, plutôt que de leur donner des connaissances, afin de s'assurer qu'elles ne s'écartent pas des us et coutumes de la société. Encore que Fénelon était sûrement bien conscient du fait que ses idées pourraient passer pour trop « progressistes », elles nous paraissent aujourd'hui comme fort conservatrices. Comme l'ont conclu Albistur et Armogathe: « Le pouvoir est masculin, à Versailles comme dans la plus humble famille; c'est une loi de nature qu'il est imprudent de transgresser.<sup>2</sup> » Lorsque la société aura changée et l'ordre social sera remplacé par un autre système, la condition de la femme sera-t-elle pour autant transformée et bien améliorée?

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 167

<sup>2</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 147



# Le Siècle des Lumières

Constatons tout d'abord que la société de l'Ancien Régime ne défend plus « la sainte ignorance » de la femme, ce qui est en soi un progrès, bien que très faible, par rapport aux siècles précédents. Ainsi, savoir lire, compter et rédiger une lettre devient une nécessité de base, y compris pour les femmes de la petite bourgeoisie.

Le Siècle des Lumières, à la fin duquel la situation sociale sera complètement bouleversée, apportera-t-il de changements réels dans la situation des femmes et dans leur instruction? Leur situation restera, on le verra, essentiellement inchangée entre 1715 et la fin du siècle. Pourquoi le « siècle de l'égalité», qui a engendré tant de changements sociaux, n'a-t-il pas fait, dans le même temps, de véritables tentatives pour aller vers l'égalité entre hommes et femmes.

Notons que le traité sur *l'Éducation des femmes* de Fénelon a été republié en 1715 et que la véritable fortune du livre s'est faite à partir de cette date. Cette réédition a, sans doute, eu un impact fort grand sur les esprits du siècle. On peut se permettre de croire que les idées contenues dans ce texte ont dû paraître bien suffisantes à Voltaire, Diderot et Rousseau, puisque ces penseurs ont produit bien peu d'idées nouvelles concernant l'éducation des femmes alors qu'ils ont lancé tant d'appels à la liberté, à l'égalité et à la fraternité. Il est même tout à fait plausible de penser que l'expression de *fraternité* ne pouvait, à leurs yeux, ne concerner que des êtres masculins.

Observons donc de plus près les tendances et réflexions des intellectuels de cette époque et commençons, pour une fois, notre mise en perspective par une femme de lettres, la marquise de Lambert (1647-1733).

En 1686 après la mort de son mari, elle ouvre un salon littéraire fréquenté par nombre de partisans des « modernes » parmi lesquels on trouve Fontenelle et Montesquieu. C'est seulement entre 1726 et 1728 que la marquise de Lambert publie le texte intitulé *Avis d'une mère à sa fille et à son fils*. En 1727 elle écrit ses *Réflexions sur les femmes*. Dans ce texte, elle s'indigne du fait « qu'on ne travaille que pour les hommes, comme s'ils formaient une espèce à part, tandis que les femmes sont sacrifiées, abandonnées, réduites à néant [...]. Livrées sans

défense au monde, aux préjugés, à l'ignorance, au plaisir, il suffit qu'elles soient belles, on ne leur demande rien de plus.<sup>1</sup>»

Dans un contexte pareil, l'instruction ne semble d'aucune utilité pour une jeune fille. La réification des femmes est apparemment toujours de règle. Il est intéressant à noter que la marquise parle de préjugés, comme l'ont fait tant d'autres femmes avant elle. Si à ses yeux, vaincre « l'ignorance » est vécu comme une nécessité, curieusement, le domaine des sciences ne lui paraît pourtant pas un domaine souhaitable pour les femmes. Selon elle la raison est que les matières scientifiques « ne donnent que beaucoup d'orgueil et démontent les ressorts de l'âme [...]. Les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices.<sup>2</sup> » La marquise de Lambert plaide ainsi pour une plus grande égalité scolaire entre hommes et femmes, mais cette égalité connaît vite des limites du côté même des femmes. L'histoire se répète donc: des femmes d'exception plaident pour une meilleure instruction, mais ne se font à peine entendre.

## Marivaux: les jeux de l'amour et du pouvoir

Curieusement l'éducation de la femme est un sujet qui préoccupe le théâtre de Marivaux. Dans sa production il existe des pièces qui, non seulement, évoquent la situation de la femme, mais qui proposent, au moins pour la réflexion, des solutions pour la faire évoluer. Sa pièce *La Colonie*, qui s'intitulait initialement *La nouvelle Colonie*, a été écrite en 1729. Comme il l'avait perdue Marivaux la réécrit en 1750. Dans cette pièce, on assiste à une véritable révolution: les femmes ont conquis le pouvoir. Elles décident ensuite de créer une société qui prend à contre-pied celle qui les avait mises dans la position inférieure où elles se trouvent. Marivaux met l'accent sur une des grandes questions de la condition féminine: sa soumission. Aussi les femmes se plaignent-elles d'avoir subi une oppression « vieille de six mille ans ». Pour Marivaux, c'est apparemment le manque d'éducation qui est la cause principale du manque d'importance des femmes dans la société et la vie publiques:

---

<sup>1</sup> La marquise de Lambert, *Avis d'une mère à sa fille et à son fils*, p. 8 de l'édition de 1728, cité par Elisabeth Badinter dans *Émilie ou l'ambition féminine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 191

<sup>2</sup> La marquise de Lambert, p. 47 de l'édition de 1728, cité par Badinter op. cit. p. 192



Que voulez-vous? On nous crie dès le berceau: vous n'êtes capables de rien, ne vous mêlez de rien, vous n'êtes bonnes à rien qu'à être sages. On l'a dit à nos mères qui l'ont cru, qui nous le répètent, on a les oreilles rabattues de ces mauvais propos; nous sommes douces, la paresse s'en mêle, on nous mène comme des moutons.<sup>1</sup>

Ici est souligné le rôle des mères qui, pour la plupart, acceptent sans discuter ce que la tradition leur a transmis. Il ne faut donc pas s'étonner si c'est Arthénice, femme de la noblesse et plus autonome, qui met le doigt sur la mauvaise instruction qu'on a l'habitude de dispenser aux jeunes femmes: « Nous n'avons été poltronnes que par éducation<sup>2</sup> ». Pour confirmer son idée, une des femmes révoltées s'exclame: « Est-ce notre faute si nous sommes coquettes, nous n'avons que cela à faire.<sup>3</sup> » Les femmes souhaiteraient sortir de « l'humilité ridicule » où l'on veut les tenir. C'est encore Arthénice qui précise les revendications des femmes: « Nous voulons nous mêler de tout, être associées à tout, exercer avec vous tous les emplois, ceux de finance, de judicature et d'épée.<sup>4</sup> »

Quelles sont donc les possibilités et quelles sont les « armes » à utiliser pour combattre la situation qui pousse les femmes à être « des poltronnes »? Comment agir pour faire céder les hommes et les amener à partager le pouvoir avec elles? Pour Marivaux l'insurrection ne risque pas d'aller très loin car les idées des femmes sont trop utopiques, trop romantiques. Elles rêvent de retourner à la Nature et vivre de fruits, de chasse et de pêche dans une communauté primitive! À Timagène, qui demande où iront les femmes après la prise du pouvoir, les femmes répondent fièrement: « Toujours tout droit ».

Cette utopie n'a, dans sa naïveté, pas beaucoup de chance de changer ni la société ni la situation de la femme. Les femmes, dans la pièce, finissent par le comprendre. Elles ne perdent pas pour autant l'espoir de voir changer leur condition dans l'avenir. «Et quand même nous ne réussirions pas, nos petites filles réussiront<sup>5</sup> », s'exclame Arthénice.

---

<sup>1</sup> Marivaux, *La Colonie*, in *Théâtre Complet*, Garnier 1968, T. II, pp. 684-701, cité par Albistur et Armogathe pp. 200-201

<sup>2</sup> Cité par Albistur et Armogathe, op. cit. p. 201

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> Ibidem

<sup>5</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 202

La pièce, commencée ainsi sur des accents « révolutionnaires », tourne cependant progressivement « à l'eau de rose », même si, à la fin, c'est l'amour, arme des femmes par excellence, qui leur permet de prendre « comme une revanche [...] sur le pouvoir mâle<sup>1</sup> ». À ce propos Albistur et Armogathe soulignent que les « deux autres pièces sociales *l'Île des esclaves* et *l'Île de Raison* aboutissent à la même pacification des conflits.<sup>2</sup> » L'explication de ce retournement viendrait de ce que Marivaux n'est ni un radical ni un révolutionnaire. Il rêvait d'établir l'entente, plutôt que d'encourager le désordre. Une telle idée n'est évidemment pas critiquable, mais elle ne permet d'obtenir ni progrès ni changement d'attitude. Il faut néanmoins savoir gré à Marivaux d'avoir soulevé et discuté, sous un angle peu habituel, la question de la situation de la femme et de son instruction. Et, il n'y pas de doute, que cette question l'intéresse, puisqu'il y revient dans *Le Cabinet du philosophe*, périodique publié en avril 1734. Dans ce texte, Marivaux s'exprime par la bouche d'une femme fictive qui constate: « Ne sommes-nous pas vos prisonnières et n'êtes-vous pas nos geôliers. Dans cet état, que nous reste-t-il que la ruse?... Notre malice n'est que le fruit de la dépendance où nous sommes.<sup>3</sup> » Marivaux montre ainsi une claire compréhension des conditions dans lesquelles les femmes étaient amenées à développer leurs facultés intellectuelles.

## D'Alembert et l'éducation des filles

Dans l'expression de la philosophie des Lumières, *l'Encyclopédie* a joué un rôle capital. Examinons quel a bien pu être son impact dans ce domaine. Notons qu'elle a été éditée sous la direction de Diderot et du mathématicien d'Alembert entre 1751-1758. À partir de cette date et jusqu'en 1772, Diderot en a été le seul directeur. Parmi ses rédacteurs, on trouve aussi Voltaire et Rousseau. Leur but était bel et bien, comme le dit Annie Collognat-Barès dans ses *Commentaires aux essais de Choderlos de Laclos*, « de réunir et de classer les connaissances dans tous les domaines de l'activité humaine, de les diffuser en prose claire et accessible à ses lecteurs.<sup>4</sup> » Ses 72 000 articles écrits par 139 hommes et une

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 204

<sup>2</sup> Op. cit. p. 203.

<sup>3</sup> Cité d'après Annie Collognat-Barès, op cit. pp. 156-157

<sup>4</sup> Annie Collognat-Barès, *Commentaires aux essais de Choderlos de Laclos*, Agora, Pocket, 2009, p. 141

seule femme (auteur d'un unique article), ont eu une influence énorme sur les esprits du siècle.

Dans sa *Lettre à M J-J. Rousseau* qui concerne l'article *Genève*, tiré du septième volume de *l'Encyclopédie*, publié en 1758, d'Alembert développe ses idées sur l'éducation de la femme. Il parle de « l'esclavage et l'espèce d'avilissement » où les hommes ont mis les femmes. Il n'hésite pas à qualifier leur éducation de « funeste et presque meurtrière ». D'Alembert est convaincu que le traitement des femmes trouve son origine dans des manières stéréotypées de penser: « Si la plupart des nations ont agi comme nous [...], c'est que partout les hommes ont été les plus forts, et que partout le plus fort est l'oppresser et le tyran du plus faible.<sup>1</sup> » On ne saurait exprimer plus clairement que la condition féminine est le produit d'un rapport de forces et que les femmes sont, comme beaucoup d'êtres humains, des opprimés. D'Alembert rejoint ainsi la pensée de la marquise de Lambert et aussi celle de Marivaux.

L'article intitulé *Femme* donne cependant un tout autre ton. Ici les capacités intellectuelles et morales des femmes sont décrites comme bien différentes de celles des hommes, à qui, par ailleurs l'article semble s'adresser exclusivement: « Les femmes n'ont guère que des caractères mixtes, intermédiaires ou variables; soit que l'éducation altère plus leur naturel que le nôtre; soit que la délicatesse de leur organisation fasse de leur âme une glace qui reçoit tous les objets, les rend vivement, et n'en conserve aucun. »

Le cerveau de la femme fonctionnerait donc de façon mécanique, comme le pur écho de ce qu'il reçoit, sans aucune faculté d'analyser quoi que ce soit. Ainsi une éducation approfondie des femmes serait inutile puisque seule l'imitation ferait partie de leurs capacités. On apprend également que « Les femmes sont vindicatives. La vengeance, qui est l'acte d'une puissance momentanée, est une preuve de faiblesse. » La faiblesse, on le voit, est sans aucun doute la première marque de féminité. Le conformisme de cet article, publié dans un ouvrage, par ailleurs si novateur et audacieux, est donc particulièrement étonnant.

---

<sup>1</sup> Cité d'après Annie Collognat-Barès in *Traité sur l'éducation des femmes* par Choderlos de Laclos, p.154

## Voltaire et la marquise du Châtelet

Dans un premier temps au moins, l'attitude de Voltaire (1694-1778 ) s'est montrée plutôt favorable à l'éducation de la femme. Ceci provient sûrement du fait que sa grande amie, la marquise du Châtelet (1706-1749), était une femme de lettres fort savante.

Toute jeune, elle s'était intéressée aux mathématiques comme aux questions philosophiques et théologiques. Son père, Louis-Nicolas Le Tonnelier de Breteuil, l'y avait encouragée. Il avait même invité Fontenelle pour qu'elle puisse élargir son instruction. Les discours sur les astres de l'auteur de *l'Entretien sur la pluralité des mondes* ont fasciné la jeune femme. Sa mère, qui avait reçu son éducation dans un couvent, pensait avec les religieuses que l'érudition pour une femme était entièrement superflue, et même dangereuse. Émilie s'est pourtant obstinée et elle a réussi à parfaire, toute seule, ses études.

En 1725 elle épouse Florent-Claude, marquis du Châtelet-Lomont, qui semblait plutôt fier de l'intelligence de sa femme. En 1733, elle rencontre Voltaire. Deux ans plus tard, Émilie du Châtelet, pour aller vivre avec Voltaire et devenir sa conseillère, fait preuve d'une indépendance exceptionnelle: elle quitte son mari et sa situation de dame de tabouret à la Cour. Voltaire, de son côté, fait construire un laboratoire à son amie pour qu'elle puisse continuer ses recherches et expériences chez lui à Cirey.

Émilie du Châtelet écrit que, depuis qu'elle est en relation avec cet homme d'esprit, qui lui a offert son amitié, elle a commencé à se sentir différente et à penser qu'elle est une femme de tête<sup>1</sup> Mais elle est même plus que cela: elle est une savante authentique. Il n'y a pas de doute, ses connaissances en mathématiques et en latin sont plus étendues que celles de Voltaire. Néanmoins, quand ils rédigent ensemble les *Éléments de la philosophie de Newton*, seul le nom de Voltaire figure sur la couverture.<sup>2</sup> C'était par respect des convenances. Voltaire dans son introduction du livre, adresse cependant des remerciements fort élogieux à Mme du Châtelet.<sup>3</sup> Les recherches scientifiques d'Émilie étaient, de

---

<sup>1</sup> Cf David Bodanis, *Passionate Minds, The Great Enlightenment Love Affair*, p. 87

<sup>2</sup> Op. cit. p. 95

<sup>3</sup> Ibidem

beaucoup supérieures à celles de Voltaire, qui en était bien conscient. En 1735 il reconnaît même qu'il a appris « d'elle à penser<sup>1</sup> ».

L'intellect exceptionnel de cette dame, qui maîtrisait les concepts révolutionnaires de Newton, qui connaissait Virgile et le Tasse, a complètement subjugué Voltaire. Dans son *Épître* envoyée en 1736, il lui a dit:

Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des grâces [...]. Il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences serait condamnable, même dans ses succès, mais Madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité est celui qui porte à remplir ses devoirs.

Pour Voltaire la femme doit donc bénéficier d'un accès à l'instruction à condition qu'elle garde, comme l'avait dit Fénelon, « une pudeur sur la science<sup>2</sup> ». Ainsi sa conviction reste que certains devoirs s'imposent aux femmes avant toute démarche intellectuelle. Mais, les connaissances de l'esprit lui semblent parfaitement ouvertes aux femmes telles qu'Émilie, puisque la quête de valeurs élevées inclut toujours le respect des devoirs. C'est dans cette direction-là qu'a œuvré Émilie. Elle s'est intéressée de près aussi bien aux idées religieuses exprimées dans la Bible qu'aux traités de Newton. Par la suite elle a cherché à comprendre les thèses de Leibniz qui lui paraissent tout à fait incompatibles avec celles du scientifique anglais.

Avant de terminer son grand travail sur les théories de Newton, elle a, à l'insu de Voltaire, participé au concours ouvert par l'Académie des Sciences pour expliquer la nature du feu, de la lumière et de la chaleur. Elle partait de l'idée que les différentes couleurs de la lumière avaient des chaleurs spécifiques, ce qui par la suite s'est trouvé confirmé. Mais ce faisant, elle était bien consciente du fait qu'elle ne gagnerait pas le concours, car ses idées étaient trop originales et surtout que l'Académie n'attribuait pas de prix aux femmes quelque respect que leurs travaux aient imposé. Le physicien et astronome Maupertuis a même recommandé son texte à James Jurin. Il se scandalise par ailleurs du fait qu'Émilie n'ait pas obtenu de prix pour son traité. Dans sa lettre il dit à son amis anglais qu'après avoir lu le travail, d'Émilie il aura du mal à croire qu'on ait pu donner le premier prix à quelqu'un d'autre qu'à cette femme remarquable.<sup>3</sup> Il est intéressant à noter

---

<sup>1</sup> René Vallot, *Avec Mme du Châtelet*, Oxford, 1988, p. 1

<sup>2</sup> Fénelon, *De l'éducation des filles*, NRF La Pléiade, p. 131

<sup>3</sup> Cf. Bodanis, op. cit. p. 126

que, lorsque Herschel, au XIX<sup>e</sup> siècle, découvre la lumière infrarouge, il fait référence à Émilie en soulignant qu'à travers ses réflexions sur la nature de la lumière, elle a fait faire un premier pas décisif vers cette découverte.

Émilie et Voltaire ont pourtant reçu une mention honorifique pour leur participation, chacun de son côté. Il est important de remarquer que l'un et l'autre avaient avancé des théories qui prenaient à contre-pied les idées qui gouvernaient les esprits du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Émilie du Châtelet a également écrit d'autres textes scientifiques comme le *Traité sur le bonheur* et les *Institutions de Physiques*. Sa grande œuvre, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle de Newton*, traduits par Mme du Châtelet, a été publiée seulement dix ans après sa mort, survenue en 1749. Une de ses idées était l'existence de l'énergie. Elle avait compris que rien ne disparaît vraiment et que tout se transforme en énergie, ce qui pour son temps était une hypothèse fort perspicace.

N'est-on pas en droit de se demander pourquoi, avec une telle femme à ses côtés, Voltaire ne s'est pas jamais engagé pour une ouverture de l'instruction aux jeunes filles? Comme réponse à cette question, on peut supposer que c'est parce qu'il la considérait comme une exception. Mais en même temps il avait compris que les préjugés et les stéréotypes autour de la femme étaient bien ancrés dans la société française: une belle femme n'est pas en droit d'être une femme intelligente et savante. C'est ce qu'il a écrit à sa chère Émilie en l'été 1733 dans *L'épître sur la calomnie*. Remarquons qu'il la qualifie de « respectable », ce qui est un terme fort à propos:

Écoutez-moi, respectable Émilie,  
Vous êtes belle; ainsi donc la moitié  
Du genre humain sera votre ennemie.  
Vous possédez un sublime génie,  
On vous craindra: votre tendre amitié  
Est confiante, et vous serez trahie.  
Votre vertu, dans sa démarche unie,  
Simple sans fard, n'a point sacrifié  
A nos dévots, craignez la calomnie.<sup>1</sup>

Si Voltaire n'a pas lutté activement pour l'instruction de la femme, il a abordé le sujet dans quelques écrits. Dans *Sophonie ou l'Éducation des filles*, écrit en 1761, le personnage principal avance: « Ma mère m'a crue digne de penser de

---

<sup>1</sup> Cité par Vallot, op. cit. p. 6.

moi-même, et de choisir un jour un époux moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe ». Les connaissances utiles ne sont pas du tout les mêmes pour une fille issue du peuple ou de classes sociales supérieures. Malgré toutes les convenances que devaient observer les jeunes filles appartenant aux classes sociales supérieures, la mère de Sophronie semble être une femme évoluée, car elle a appris à sa fille à se considérer comme susceptible d'utiliser ses capacités de réflexion: « Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il fallait cultiver l'âme, et non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, et qu'on renferme le moment d'après.<sup>1</sup> » Si l'on compare avec ce qu'en a dit Molière, on voit que « la poupée de cire » qu'Arnolphe voulait avoir à ses côtés est en train de s'effacer dans le texte de Voltaire.

Dans l'article *Femme* du *Dictionnaire philosophique* publié en 1764, trois ans après le petit texte sur Sophronie, on observe que Voltaire insiste sur la faiblesse physique de la femme pour expliquer son infériorité. Mais l'explication qu'il donne s'appuie sur la généralisation selon laquelle l'homme a « d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps et même de l'esprit ». Donc « Il n'est pas étonnant, qu'en tout pays, l'homme se soit rendu maître de la femme, tout étant fondé sur la force. » Dans le même texte, Voltaire admet qu'on « a vu des femmes très-savantes comme il en fut de guerrières; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.<sup>2</sup> » L'invention n'est pas le domaine de la femme, prétend-il. Mais, on peut se demander dans quels termes il raisonne. Comment une femme pourrait-elle être inventrice, si elle n'a pas eu accès à un enseignement supérieur ou vécu dans un milieu intellectuel qui ait favorisé son esprit créatif? Ce qui paraît encore plus surprenant, c'est qu'il raisonne, comme s'il n'avait jamais connu Émilie.

L'explication est probablement que pour Voltaire, pas plus que pour d'autres, l'exemple d'une seule femme, ou même quelques femmes exceptionnellement intelligentes ne suffit pas pour changer l'ordre dans le monde. Les femmes sont, d'après lui aussi, sur terre pour plaire aux hommes: « L'esprit de société et d'agrément est communément leur partage. Il semble, généralement parlant, qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes.<sup>3</sup> » L'image de l'éternel féminin règne encore visiblement dans la représentation qu'il se fait de la femme.

---

<sup>1</sup> [www.voltaire-integral.com/Html/24/45-Filles.html](http://www.voltaire-integral.com/Html/24/45-Filles.html)

<sup>2</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, III, cité d'après Rey, p. 83

<sup>3</sup> *Ibidem*

L'idée de la bipolarisation des sexes se montre donc indéradicable, même pour un esprit qui s'est montré libre et ouvert dans beaucoup d'autres domaines. Il est clair que Voltaire reprend les stéréotypes véhiculés durant les siècles précédents. Ses propos prouvent qu'en matière d'égalité entre hommes et femmes Voltaire n'est pas plus combattif que ses compatriotes qui n'avaient ni sa formation philosophique, ni son ambition de transformer la société.

## La faute à Rousseau?

Si la position de Voltaire vis-à-vis de l'éducation de la femme est, pour ainsi dire, conventionnelle, la vision de Jean-Jacques Rousseau dans ce domaine, est tout simplement conservatrice. Quand, en 1762, il aborde dans *Émile ou de l'éducation* la situation des filles, il affirme sans ambages que « toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes.<sup>1</sup> »

Rien d'étonnant donc que ses préoccupations se portent prioritairement vers l'éducation des garçons. C'est de leur liberté et de leurs droits, les droits de l'homme, au sens masculin du mot, qu'il parle. Émile, seul est l'objet de son intérêt dans les quatre premiers livres qui traitent à tour du rôle l'enfant avant la parole, du développement de la raison sensitive de l'âge de deux à sept ans, du développement de l'intelligence de sept à douze ans et finalement de l'adolescence et de la puberté. Mais, comme le dit déjà la *Genèse*, « il n'est pas bon pour l'homme de vivre seul ». Émile doit donc avoir une femme à ses côtés. Dans un cinquième livre Rousseau parle donc de l'instruction des filles. Sophie doit, comme les femmes chez Fénelon à qui Rousseau fait par ailleurs référence, recevoir suffisamment de connaissances pour pouvoir être une femme agréable et une mère capable de donner un début de connaissances à ses enfants: « du soin des femmes dépend la première éducation des hommes;<sup>2</sup> »

Sophie doit tout simplement être une femme idéale. Ici Rousseau rejoint, d'une certaine façon, Voltaire, qui disait que la femme était faite pour adoucir les mœurs, car pour Rousseau toute femme doit vouloir plaire aux hommes.<sup>3</sup> Sophie doit donc devenir une jeune femme douce et docile. La douceur doit être sa première qualité: « Elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice

---

<sup>1</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Livre cinquième, Œuvres complètes, Hachette, 1909, p. 336

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Cf. Rousseau, op. cit. p. 336



et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre: ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce.<sup>1</sup>»

La femme, prétend Rousseau, représente « la Nature même ». Cette Nature dicte les lois que doivent respecter les femmes et les hommes. Elle a rendu l'homme le plus fort. Celui-ci doit donc être le maître, mais, à son tour, il dépend du plus faible. Ceci justifie la complémentarité entre les rôles masculins et féminins. La séduction et la provocation du désir sont des phénomènes importants dans le jeu de la bipolarisation. Ainsi en voulant ressembler à l'homme, la femme perdrait son pouvoir de séduction. Pour Rousseau il n'y a pas de parité « quant à la conséquence du sexe ». L'explication vient de ce que

Le mâle n'est mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie ou du moins toute sa jeunesse; tout la rappelle sans cesse à son sexe, et, pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse; il lui faut du repos dans ses couches; il lui faut une vie molle et sédentaire pour allaiter ses enfants; il lui faut, pour les élever, de la patience et de la douceur, un zèle, une affection que rien ne rebute; elle sert de liaison entre eux et leur père; elle seule les lui fait aimer et lui donne la confiance de les appeler siens.<sup>2</sup>

Dans ce raisonnement on reconnaît les idées avancées par un Poullain de la Barre, mais sa grande différence avec Rousseau est que Poullain de la Barre évoque ces particularités pour expliquer la mauvaise situation éducationnelle des filles et pour exiger qu'on les prenne en considération pour que cet état de choses finisse par changer. Mais on se rappelle qu'il a, par la suite, réfuté ses idées. Rousseau pense au contraire que cette « injuste inégalité » a sa raison d'être et qu'elle *doit être*. La destination des femmes est tout simplement de faire des enfants.<sup>3</sup> Se plaindre de ce fait serait aller contre la Nature. Et, nous le savons, Rousseau veut restaurer la pure nature de l'homme: « Voulez-vous toujours être bien guidé, suivez toujours les indications de la nature.<sup>4</sup> » C'est la civilisation qui a corrompu le genre humain.

Une autre disparité entre garçons et filles se manifesterait sur le plan intellectuel. Selon Rousseau, celle-ci se remarquerait, par exemple, dans le domaine de la religion. Les garçons doivent attendre l'âge de quinze ans avant de

---

<sup>1</sup> Rousseau, op.cit. p. 341

<sup>2</sup> Rousseau, op. cit. p. 332

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> Rousseau, op. cit. Hachette, 1909, p. 334

s'en instruire. Les filles, par contre, peuvent commencer leur éducation religieuse à un âge très bas, puisqu'elles n'ont qu'à apprendre par cœur. Si, pour pouvoir se préoccuper des choses aussi sérieuses que la religion, elles ne doivent pas attendre une certaine maturité, c'est parce que, les filles ne comprendront de toute façon, jamais les arguments et les fondements religieux: « Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari.<sup>1</sup> »

Rousseau est par ailleurs de l'avis que « presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talents pourront un jour leur servir à se parer.<sup>2</sup> » Et, l'envie de se parer serait quasiment innée: « Les petites filles, presque en naissant, aiment la parure;<sup>3</sup> » Rousseau explique la différence entre les filles et les garçons par le fait que « Les garçons cherchent le mouvement et le bruit: des tambours, des sabots, de petits carrosses.<sup>4</sup> » Selon lui « les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement: des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées: la poupée est l'amusement spécial de ce sexe; voilà très évidemment son goût déterminé sur sa destination.<sup>5</sup> »

Les jeunes filles doivent d'après Rousseau « apprendre beaucoup de choses, et sa conclusion est que « La femme aura l'éducation qui lui convient.<sup>6</sup> » Cela veut dire les connaissances que les hommes trouvent utiles de leur donner. Les femmes doivent se soumettre et obéir à leur mari pour des raisons « naturelles ». En s'adressant à Sophie, il constate, en faisant retentir les paroles d'un Arnolphe: « En devenant votre époux, Émile est devenu votre chef, c'est à vous d'obéir. Ainsi l'a voulu la nature.<sup>7</sup> » Marié avec Sophie, Émile va avoir le bonheur de devenir père. Il en sera ravi puisqu'il est convaincu que l'enfant qui va naître sera un fils...

La conviction de Rousseau, selon laquelle « Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées; mais prises en tout, elles se

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 349

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Op. cit. p. 336

<sup>4</sup> Rousseau, *Émile, Œuvres complètes*, Hachette, 1909, p. 338

<sup>5</sup> Ibidem

<sup>6</sup> Op. cit. p. 336

<sup>7</sup> Op. cit. p. 451

compensent.<sup>1</sup> » prouve, on vient de le dire, qu'il ne s'est pas débarrassé du stéréotype de la complémentarité véhiculée depuis tant de siècles. Pour un maître-penseur qui a inspiré les textes sur les droits de l'homme, cela nous semble particulièrement étonnant. Selon Aude Lancelic<sup>2</sup> Rousseau aurait effectué une lecture erronée de Platon: « Ce qu'Aristophane énonçait en riant dans 'le Banquet' - chaque être ne conquiert son intégrité qu'en rencontrant sa 'moitié d'orange' - Rousseau choisit de le prendre à la lettre. Sauver l'altérité sexuelle, c'est pour lui sauver la possibilité même de l'amour.<sup>3</sup> » C'est certes une explication valable. D'un autre côté l'idée de la bipolarisation découlerait de sa foi inébranlable dans la Nature, cette Nature qu'a décrite Aristote, et qui n'aurait pas changé depuis: « Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice.<sup>4</sup> »

On pourrait pourtant aussi imaginer que la conviction de Rousseau de la complémentarité provienne des expériences qu'il a lui-même faites dans son enfance. Dans son texte autobiographique, les *Confessions*, probablement achevé en 1770, Rousseau, qui est orphelin de mère depuis sa naissance, parle de sa tante et du contentement qu'il a éprouvé lorsqu'il l'entendait chanter ou la voyait broder: « Son enjouement, sa douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions, que je vois encore son air, son regard, son attitude: je me souviens de ses petits propos caressants; je dirais comment elle était vêtue [...]. Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la musique.<sup>5</sup> » S'il a été profondément influencé par cette femme douce et agréable pour avoir développé son goût pour la musique, on pourrait supposer que sa tante ait constitué pour lui un modèle de femme idéal et donc universel. Ceci serait une autre explication aux prises de position régressives qu'il exprime dans son *Émile*.

Dans ses *Confessions* Rousseau nous fait aussi part de son goût pour la lecture. Il raconte que sa mère avait laissé des romans qu'il lisait avec son père une fois le repas du soir terminé. Par « cette dangereuse méthode », il reconnaît avoir acquis non seulement « une extrême facilité à lire », mais aussi la faculté de se comprendre soi-même. La lecture lui aurait aussi donné une intelligence « unique pour son âge » sur les passions:

---

<sup>1</sup> *Émile ou de l'éducation* in *Œuvres complètes*, Hachette, 1909, p. 334

<sup>2</sup> *Femmes ce qu'en disent les philosophes*, Dossier, Le Nouvel Observateur, 16-22 août, 2007

<sup>3</sup> Op. cit. p. 12

<sup>4</sup> Rousseau, *Œuvres complètes*, Hachette, 1909, p. 334

<sup>5</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les confessions*, Nouveaux classiques Larousse, p 36

Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvais coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais pu guérir.<sup>1</sup>

Cette méthode est donc considérée comme « dangereuse », car elle génère des sentiments particuliers, « bizarres et romanesques » qu'on pourrait qualifier, avant la lettre, de romantiques. On pourrait ainsi extrapoler son raisonnement en pensant que si lui, un homme intelligent, n'est pas parvenu à se débarrasser des sentiments que lui a inspirés la lecture romanesque, comment une jeune femme sans éducation aucune, aurait-elle pu résister aux mauvaises influences sentimentales d'une telle littérature? Ce qui est le plus probable, c'est de chercher l'origine des attitudes de Rousseau envers les femmes chez Fénelon, puisqu'il le cite souvent dans son *Émile*, directement ou indirectement.

Comme la plupart des hommes, Rousseau a sûrement trouvé agréable la compagnie de belles femmes, même simples et moins érudites que lui. Toujours est-il qu'il est resté avec Thérèse Le Vasseur, une servante d'auberge, douce et affectueuse, mais ignorante. On a souvent expliqué son choix par le fait qu'il était un jeune homme timide et maladroit. Comme tout homme, il trouvait certainement du plaisir quand une femme l'admirait pour son intelligence, ses connaissances et sa position dans la société.

Avant d'écrire *Émile*, Rousseau avait fait la connaissance des femmes érudites telles que Mme d'Épinay et Mme de Warens, sa grande protectrice. Mme d'Épinay est une femme de lettres bien connue qui tenait un salon fréquemment visité aussi bien par Voltaire que par Diderot. Son éducation avait été négligée par sa mère ce qui avait provoqué en elle des regrets et des frustrations. Selon Elisabeth Badinter elle était « handicapée par son éducation<sup>2</sup> ». Pourtant à force de volonté elle a fini par surmonter brillamment ce handicap. Elle devient notamment la protectrice de Jean-Jacques Rousseau. En 1756, elle lui offre la maisonnette de l'Ermitage, non loin de Montmorency. C'est là qu'il se plonge dans ses réflexions sur l'éducation et où il écrit l'*Émile*. En 1758, c'est-à-dire quatre ans avant la publication d'*Émile*, Mme d'Épinay avait publié un ouvrage d'éducation: *Lettre à mon fils*. On peut se demander si ce n'est pas elle qui en a inspiré le thème à Rousseau.

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Badinter, *Émilie, Émilie ou l'ambition féminine au XVIII siècle*, p. 345

Dans la pensée de Rousseau, le plus frappant reste sa volonté de condamner les femmes à demeurer inférieures et soumises. « La femme », dit-il, « est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point.<sup>1</sup> » De telles opinions sont effectivement fort nuisibles à tout progrès de la condition de la femme. Si les idées progressistes du *Contrat Social*, publiées en 1762, la même année qu'*Émile*, ont contribué à la libération des peuples, les idées de Rousseau sur la femme ont probablement aggravé sa situation pour bien longtemps encore, puisqu'elles ont bien consolidé le modèle de l'épouse et de la mère qui existait déjà.

Dans ce contexte, il est intéressant à noter qu'en 1774, 12 ans après la publication d'*Émile*, Mme d'Épinay fait éditer à l'intention de sa petite fille, les *Conversations d'Émilie*. C'est un ouvrage apparemment incité par le texte de son ami Jean-Jacques. Avant la publication, elle écrit une lettre datée du 14 mars 1772 à l'abbé Galiani où elle explique que la prétendue complémentarité des hommes et des femmes n'existe pas:

Il est bien constant que les hommes et les femmes sont de même nature et de même constitution. La preuve en est que les femmes sauvages sont aussi robustes, aussi agiles que les hommes sauvages: ainsi la faiblesse de notre constitution et de nos organes appartient certainement à notre éducation, et est une suite de la condition qu'on nous a assignée dans la société. Les hommes et les femmes, étant de même nature et de même constitution, sont susceptibles des mêmes défauts, des mêmes vertus et des mêmes vices. Les vertus que l'on a voulu donner aux femmes en général sont presque toutes les vertus contre nature, qui ne produisent que des petites vertus factices et des vices très réels. Il faudrait sans doute plusieurs générations pour nous remettre telles que la nature nous fit. Nous pourrions peut-être y gagner; mais les hommes y perdraient trop. Ils sont bien heureux que nous ne soyons pas pires que nous sommes, après tout ce qu'ils ont fait pour nous dénaturer par leurs belles institutions.<sup>2</sup>

Mme d'Épinay y prend clairement position contre les idées de Rousseau. Il est par ailleurs intéressant à noter qu'elle a adressé ses réflexions à un homme d'église. Elle aurait donc bien compris que c'est de la religion que venaient les idées reçues les plus véhiculées et que c'était en convainquant les représentants de l'église qu'on pourrait commencer à espérer un changement de situation pour les femmes et surtout l'élimination des préjugés qui leur étaient attachés.

---

<sup>1</sup> Rousseau, *Émile*, Œuvres complètes, Hachette, 1909, p.407

<sup>2</sup> Cité d'après Annie Collognat-Barès in *Traité sur l'éducation des femmes de Choderlos de Laclos*, p. 151

## Diderot: lutte contre toutes les intolérances

Il est vrai que le lieu auquel il faudrait s'attaquer, c'est le couvent. Quand il s'agit de la situation de la femme et de son éducation, comme dans de nombreux autres domaines, Denis Diderot (1713-1784) fait preuve d'une pensée indépendante et originale. Pierre Louis Rey note que Diderot relève dans *La Religieuse* « l'intolérance dont sont encore victimes certaines jeunes filles<sup>1</sup> ». Le roman a été publié entre octobre 1780 et mars 1782 dans la *Correspondance littéraire*. À Meistre, son rédacteur, Diderot en trace les grandes lignes:

C'est la contrepartie de *Jacques le Fataliste*. Il est rempli de tableaux pathétiques. Il est très intéressant, et tout l'intérêt est rassemblé sur le personnage qui parle. Je suis sûr qu'il affligera plus vos lecteurs que Jacques ne les a fait rire. [...] Il est intitulé *La Religieuse*; et je ne crois pas qu'on ait jamais écrit une plus effrayante satire des couvents.<sup>2</sup>

Si le portrait de Suzanne a été tracé d'après le modèle d'une certaine Margueritte Delamarre<sup>3</sup>, l'attitude satirique est une création de l'esprit de son auteur. Diderot regarde d'un œil fort critique l'éducation dispensée aux jeunes filles dans les couvents. Pourquoi s'est-il intéressé à cette institution religieuse? Certainement parce qu'il voulait dénoncer la cruauté qui pouvait exister dans ces établissements ecclésiastiques, où auraient dû régner la bonté et la charité.

Suzanne, la jeune protagoniste du roman, tire la conclusion de sa propre expérience du couvent. Celle-ci est, il faut le reconnaître, plus qu'horrible: « Qu'on est injuste dans le monde! [...] Tuez plutôt votre fille que de l'emprisonner dans un cloître malgré elle; oui, tuez-la!<sup>4</sup> » Souhaiter mourir plutôt que de continuer à vivre enfermée dans la claustration montre bien que les « bonnes » sœurs lui ont infligé des traitements cruels et inhumains, tels que ceux que l'on subit dans les prisons. Diderot, dans son ouvrage, critique plus l'église catholique, son hypocrisie et sa violence que l'instruction dispensée dans les couvents.

L'éducation des filles est abordée de façon plus explicite dans son ouvrage philosophique *Le Neveu de Rameau*. Ici le personnage du Neveu échange des idées avec le Philosophe, qui ne saurait être que Diderot lui-même. Le Neveu, en

---

<sup>1</sup> Pierre Louis Rey, *La femme*, Bordas, p. 74

<sup>2</sup> C.X.V pp. 190-191, 27 septembre 1780. Cité par Trousson, p. 602.

<sup>3</sup> Diderot, *La religieuse*, postface de l'édition de 1972, p. 279

<sup>4</sup> Diderot, *La religieuse*, 1972, p. 91

bon représentant du conservatisme, ne souhaite aux filles que des maîtres, professeurs ou époux, auxquels elles doivent obéissance et respect; pour avoir « la paix chez soi [...] c'est le maître qu'il faut être.<sup>1</sup> » En revanche, le Philosophe, espère leur apprendre « à raisonner juste<sup>2</sup> » en leur enseignant « de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin et beaucoup de morale.<sup>3</sup> » Le Neveu n'y voit qu'inutilité et danger. À travers le Philosophe, Diderot se prononce ainsi ouvertement en faveur des capacités intellectuelles des femmes: « Quand elles ont du génie, je leur en crois l'empreinte plus originale qu'en nous.<sup>4</sup> » Non seulement il pense que les femmes sont intelligentes, mais il leur attribue aussi une intuition imaginative, une faculté d'observer et une volonté sincère de connaître la vérité. Il leur trouve une grande souplesse de penser car elles n'ont pas l'esprit encombré de connaissances qui infléchiraient l'authenticité de leur jugement:

Tandis que nous lisons dans des livres, elles lisent dans le grand livre du monde. Aussi leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité, quand on la leur montre. Aucune Autorité ne les a subjuguées; au lieu que la vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Epicure, un Zénon, en sentinelles, et armés de piques pour la repousser.<sup>5</sup>

Grâce à leur inculture, les femmes peuvent ainsi jouir d'une plus grande ouverture d'esprit, d'une spontanéité, d'une intuition du vrai. Faudrait-il donc, paradoxalement, les tenir dans l'ignorance pour qu'elles aient du génie? Pourrait-on peut-être même imaginer que trop éduquées, les femmes perdraient ce don de tout capter librement?

*Le Neveu de Rameau* a été rédigé vers 1762, c'est-à-dire dans le même temps que Rousseau publie l'*Émile*, mais Diderot ne l'a jamais édité de son vivant. Son biographe Raymond Trousson, pense que la raison en est que « ce pamphlet, cette satire, ce ' roman ' est un texte qui fourmille de critiques incendiaires contre des contemporains.<sup>6</sup> » Parmi eux se trouvent par ailleurs Rousseau. Bien qu'édité en allemand par Goethe dès 1805, *Le Neveu de Rameau*

---

<sup>1</sup> Diderot, *Le neveu de Rameau*, Garnier Flammarion, p. 68

<sup>2</sup> Diderot, op. cit. p. 69

<sup>3</sup> Op. cit. p. 71

<sup>4</sup> Cité d'après Rey, *La femme*, p. 86

<sup>5</sup> Rey, op. cit. p. 85

<sup>6</sup> Raymond Trousson, *Denis Diderot*, Tallandier, 2005, p. 62

n'a été publié, pour la première fois, en français qu'en 1821. Cette publication tardive a sans doute été fâcheuse pour les filles car les idées de Diderot sur cette matière, étaient comme on vient de le constater, plus favorables à leur éducation que celles de Voltaire ou de Rousseau.

Comment se fait-il que Diderot ait présenté des opinions claires et plutôt positives sur les aptitudes des femmes. L'explication de cette attitude se trouverait peut-être dans sa vie privée. Il est vrai que Diderot s'est marié dès 1746 avec Nanette Champion, une femme simple, qui avait déjà passé la trentaine alors que lui-même n'était pas majeur et n'avait ni argent ni profession. Dans un premier temps, Mme Champion mère avait jugé « qu'épouser un homme sans ressources n'avait pas le sens commun.<sup>1</sup> » Mais, elle a fini par céder car, comme le souligne Trousson, pour Nanette, il « était temps, sans doute, de trouver chaussure à son pied.<sup>2</sup> » Il lui fallait un mari puisqu'elle vivait « modestement, sans instruction et sans espérances.<sup>3</sup> » Mais bien qu'elle fût belle « comme un ange », le mariage n'a pas été très heureux. Une des raisons était probablement que Diderot avait l'habitude de l'enfermer par peur que les autres hommes puissent jouir de sa beauté. N'est-ce pas par ailleurs la peur d'un Arnolphe qu'on soupçonne ici? Que la situation des deux époux n'ait aucunement été égalitaire se montre dans l'attitude de Denis qui se sentait tout à fait libre de tromper sa femme.

Une autre raison de leur inégalité était que la différence de niveau intellectuel ne permettait pas à Nanette de partager les préoccupations de son mari.<sup>4</sup> Diderot, de son côté, n'était pas intéressé par les occupations ménagères qui comptaient beaucoup pour sa femme. Plutôt que de s'occuper de son épouse, Diderot préférait largement dialoguer avec des femmes d'une extrême érudition comme Sophie Volland ou la Grande Catherine de Russie. Il ne faut donc pas trop s'étonner, si Nanette est devenue, comme le disait Rousseau, qui la connaissait bien, « pie-grièche et harengère<sup>5</sup> ». En 1812 Mme de Vandeuil, la fille de Diderot et de Nanette, sent le besoin de défendre sa mère qui, selon elle, était une « âme très noble, très fière » mais qui avait « une franchise qui ignorait la dissimulation de la politesse ». Elle explique la nature aigrie de sa mère ainsi:

---

<sup>1</sup> Raymond Trousson, op. cit. p. 54

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> Cf. Trousson, p. 62

<sup>5</sup> Cf. Trousson, p. 62



J'ai comparé dans ma tête le caractère de ma mère à un morceau de cristal de roche, non taillé et hérissé de pointes. [...] Le tort de mon père fut de ne point la former pour le monde, parce que, né jaloux, il ne souhaitait pas qu'elle le vît. [...] La solitude, les détails domestiques où la condamnaient la plus modeste fortune, le chagrin des liaisons de mon père, l'ignorance des formes du monde avaient aigri son humeur; et gronder était devenu une habitude.<sup>1</sup>

On le voit clairement, Mme de Vandeul blâme surtout l'ignorance de sa mère qui la mise dans une position inférieure qui, par la suite, lui est devenue fatale.

Si l'on résume la situation, on peut affirmer que Diderot n'a pas été le seul à émettre une opinion différente de celle de Rousseau sur l'éducation des femmes et que tous les philosophes, pères de la Révolution française, ne se sont pas placés du côté des conservateurs. Mais l'impact du texte de Rousseau a dû être de beaucoup plus grand car il se basait, pour une grande part, sur des idées héritées de Fénelon.

## Madame Roland: l'éducation des femmes pour rendre meilleurs les hommes

On avait tendance auparavant à regarder des femmes comme Émilie du Châtelet, Mme de Lambert, Mme d'Épinay et d'autres encore comme des exceptions qui confirment la règle. Mais les femmes de ce genre prennent de plus en plus la parole pour exprimer leur opinion. Une d'elles s'appelle Mme Roland. Il s'agit de la célèbre révolutionnaire dont Sainte-Beuve vantait les qualités comme celles d'« une femme forte, républicaine, inspiratrice de l'époux, égale ou supérieure à lui.<sup>2</sup> » Octave Gréard dit sur elle que la « destination de la femme tout à la fois aimable et austère, si supérieure à celle que lui assignait Rousseau, Mme Roland ne la justifiait pas seulement par son exemple: elle l'appuyait de tous les raisonnements que lui suggéraient la réflexion et l'expérience.<sup>3</sup> »

L'intelligence de Jeanne-Marie Roland, née Manon Philipon à Paris en 1754, est en effet très vive et son éducation dépasse de beaucoup celle qu'on donnait habituellement aux femmes et surtout aux femmes de sa classe sociale: son père était maître graveur. À huit ans, elle lisait Pétrarque et le Tasse. Plus tard Montesquieu, Voltaire et Rousseau faisaient partie de ses lectures. C'est par

---

<sup>1</sup> Cf. Trousson, pp.62-63 citation tirée de *Diderot, Correspondance inédite*, éd. André Babelon t. II p. 14

<sup>2</sup> Sainte-Beuve, *Portraits de femmes* 1835, in œuvres complètes II p. 1158, cité par Bolster, op.cit. p. 19

<sup>3</sup> Gréard, *L'éducation de la femme par les femmes*, Hachette, 1897, p. 345

exemple *La Nouvelle Héloïse* qui l'a consolée de la mort de sa mère, survenue quand Jeanne-Marie avait seulement onze ans. Mais c'est la lecture du *Discours sur l'inégalité* de Rousseau qui inspirera le plus sa réflexion sur la société.

En 1776, l'Académie de Besançon propose comme sujet: « comment l'éducation des femmes pouvait contribuer à rendre les hommes meilleurs? » Gréard explique que Mme Roland avait

concouru incognito, sans mériter le prix. Ses conclusions ne se rattachaient à rien moins dans son esprit, paraît-il, qu'à un plan général d'organisation sociale. Mais son discours avait simplement pour objet de « montrer comment il lui semblait que les femmes doivent être, » et, en dehors de cette dissertation qui n'est qu'une œuvre académique, trop souvent froide et ampoulée, c'est un point qu'elle traite assez souvent dans sa correspondance pour qu'il soit facile de se faire une idée de sa manière de voir.<sup>1</sup>

Ce qu'on peut constater c'est qu'elle n'est pas du tout d'accord avec les idées de Rousseau. Car c'est, comme le signale Gréard

une faute de ne cultiver chez les femmes que les grâces et les agréments; qu'une éducation meilleure ferait des épouses plus dociles, des maris plus sages et conséquemment des hommes plus heureux; que si les grandes connaissances, les sciences relevées pouvaient, il est vrai, faire concevoir aux femmes la fâcheuse ambition de dominer, une éducation sans fonds ne leur en inspirait pas moins l'envie et qu'il s'y joignait l'incapacité.<sup>2</sup>

Si Rousseau pensait qu'une femme bel esprit pouvait être le fléau de son mari et de sa maison, Mme Roland pensait que le contraire pouvait également se produire: « une ignorante sottie et frivole n'est pas un moindre fléau.<sup>3</sup> »

Gréard souligne que, pour Mme Roland, il faut combattre l'excès de sensibilité chez la femme. Il faut éclairer, soutenir, armer son âme contre de telles faiblesses:

---

<sup>1</sup> Gréard, op. cit. p. 345

<sup>2</sup> Gréard, op. cit. p. 346

<sup>3</sup> Ibidem

C'est parce que la dissipation nous entraîne, dit-elle, parce que la frivolité nous séduit et...que tout conspire à fortifier leur ascendant sur nous, qu'il est si difficile de nous donner ce sens droit, ce goût du vrai, ces idées saines, nécessaires pour éviter les écarts de la folie et le néant de l'inutilité. Entourées comme on entoure les princes, nous partageons avec eux le malheur d'avoir des flatteurs en grand nombre et d'être souvent sans amis. [...] l'illusion de la vanité resserre et dessèche en quelque sorte notre sensibilité et se disperse sur mille objets indignes d'elle. Guidées par le caprice, maîtrisées par les sens, adorées dans la jeunesse, oubliées un peu plus tard, inutiles en tout temps, nous avons quelque ressemblance avec ces idoles auxquelles un peuple superstitieux rend ses humbles hommages lorsqu'il en attend des bienfaits, et qu'il néglige ou châtie dans sa mauvaise fortune. Il faut donner plus d'étendue à l'esprit des femmes, plus d'élévation à leur âme, de façon à déterminer leur sensibilité vers des objets dignes de l'exercer.<sup>1</sup>

Madame Roland a été guillotinée en 1793, non pour ses idées sur l'éducation de la femme, mais pour ses idées politiques.

## Beaumarchais, Choderlos de Laclos: femmes éduquées, femmes libres

Si l'on essaie de cerner le point de vue de Beaumarchais (1732-1799) sur la question de l'éducation de la femme, on peut constater qu'il s'y est très tôt intéressé. Dans sa pièce « romantique », *Eugénie* datant de 1767, il plaide pour la libération de la femme. Quand 17 ans plus tard, il soulève la même question dans sa pièce *Le Mariage de Figaro* (1784), il s'indigne de la situation de la femme, en adoptant une perspective de classe.

Ici Beaumarchais met en scène la condition de Marceline, femme sans fortune et sans instruction qui doit exercer des métiers subalternes. Elle déclare:

---

<sup>1</sup> Gréard, op. cit. pp. 347-348

J'étais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? [...] les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes. Ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié.<sup>1</sup>

Ces paroles incisives trouveront, bien au-delà, un écho dans le discours sur la condition féminine.

Un homme ayant la même perspicacité que Marivaux et Beaumarchais, mais qui a eu des pensées bien plus progressistes qu'eux, s'appelle Choderlos de Laclos (1741-1803). En mars 1783, un an après avoir publié ses *Liaisons dangereuses* et quelques années avant l'éclatement de la Révolution française, il comprend la nécessité de changer la situation éducationnelle de la femme. Laclos s'y prend en répondant à la question posée par l'Académie de Châlons-sur-Marne: « Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes? » Selon Annie Collognat-Barès, les Académies de province posaient souvent d'excellentes questions sur ce sujet. La réponse de Laclos n'est rien moins que provocatrice, puisqu'il déclare tout simplement qu'une perfection n'est pas possible étant donné que l'éducation des femmes est, pour ainsi dire, inexistante. Pour lui les femmes sont des esclaves et on ne donne pas d'éducation aux esclaves. Les femmes sont doublement asservies aussi bien par la Nature que par la Société. Il leur dit de venir « apprendre comment, nées compagnes de l'homme, » elles sont « devenues son esclave.<sup>2</sup> » Aussi la solution au problème est-elle radicale. Il faudra rien moins qu'une révolte pour changer la situation: « apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage.<sup>3</sup> » Malheureusement, Choderlos de Laclos n'a pas achevé son texte. En revanche, on dispose de deux autres essais traitant la même question. Les trois textes ont été rassemblés sous le titre de *Traité sur l'éducation des femmes*.

Le deuxième texte intitulé *Des femmes et de leur éducation* s'ouvre sur une constatation: « Un Ancien définissait l'homme un animal à deux pieds, sans

---

<sup>1</sup> Beaumarchais, *Le mariage de Figaro*, Éd. Sociales, 1968, III, p.154 cité par Albistur et Armogathe p. 204

<sup>2</sup> Choderlos de Laclos, *Traité sur l'éducation des femmes*, p. 25

<sup>3</sup> Choderlos de Laclos, op. cit. p. 26

plumes; la femme est la femelle de cet animal-là, non la femme défigurée par nos institutions, mais telle qu'elle est sortie des mains de la nature.<sup>1</sup> » L'auteur se propose de voir quel a été l'acheminement des femmes « de la nature jusqu'à nos jours », et de montrer « combien elles se sont égarées, et d'indiquer le chemin qu'elles ont à tenir pour se retrouver.<sup>2</sup> » Dans le deuxième chapitre de l'essai, intitulé *De la femme naturelle*, Laclos part de l'idée que « La femme naturelle est, ainsi que l'homme, un être libre et puissant<sup>3</sup> ». Selon lui, pour qu'une femme soit heureuse, il faut qu'elle jouisse de « toutes les connaissances utiles<sup>4</sup> » et que tout préjugé en soit éliminé.

Ainsi Choderlos de Laclos aborde la question de la diversité des hommes et des femmes dans leurs rapports physiques et dans leurs rapports moraux. Le plus intéressant est qu'il souhaite effacer les préjugés. Il explique ainsi une des idées préconçues les plus tenaces, celui de la force et de la faiblesse des hommes et des femmes: « dans l'union sociale des deux sexes, les femmes généralement plus faibles ont dû être généralement opprimées; ici les faits viennent à l'appui des raisonnements.<sup>5</sup> »

Ce qui est curieux c'est que Choderlos de Laclos ne prend pas le soin de terminer ce texte non plus. Après la Révolution, entre 1795 et 1802, il produit cependant un troisième texte sur l'éducation de la femme, intitulé *Essai sur l'éducation des femmes*. Choderlos de Laclos, n'a peut-être jamais eu l'intention d'éditer ses textes. C'est une possibilité, étant donné que les deux premiers n'ont jamais été achevés et que le troisième texte, a probablement été couché sur papier à l'intention de sa propre fille, Catherine-Soulange, née en 1788. Elle avait entre 7 et 14 ans à l'époque où son père a dû rédiger ce « traité », un bon âge pour commencer une éducation de jeune femme. Pour Choderlos de Laclos « La lecture est réellement une seconde éducation qui supplée à l'insuffisance de la première.<sup>6</sup> » La littérature est une source intarissable pour apprendre la pensée des autres: « les livres nous font jouir des observations et des méditations des hommes

---

<sup>1</sup> Op. cit. p.31

<sup>2</sup> Op. cit. p. 32

<sup>3</sup> Op. cit. p. 33

<sup>4</sup> Op. cit. p. 64

<sup>5</sup> Op. cit. p.81

<sup>6</sup> Choderlos de Laclos, op. cit. p. 107

de tous les temps et de tous les lieux.<sup>1</sup> » Laclos souligne pourtant la nécessité de choisir et de choisir suivant différents paramètres:

Outre que ce choix doit être fait suivant l'âge, le sexe et la condition des personnes, il faut encore avoir égard à l'intelligence et au goût du sujet. Il en est du moral comme du physique, les nourritures trop fortes ne conviennent pas aux tempéraments trop faibles, et les aliments pris sans plaisir profitent rarement.<sup>2</sup>

Il propose également une « langue commune » pour qu'hommes et femmes puissent bien communiquer entre eux.<sup>3</sup> Une telle communication nécessiterait évidemment des connaissances égales. Choderlos de Laclos recommande en outre, la lecture de nombreux textes littéraires. Parmi ceux-ci on peut citer *Clarissa or the history of a young lady*, roman épistolaire publié par Richardson en 1748, un texte qu'il considère comme fort utile.<sup>4</sup>

Une jeune femme doit, comme un jeune homme, avoir accès aux connaissances scientifiques selon Choderlos de Laclos: « Presque toutes les sciences ont aujourd'hui des livres élémentaires qui éclairent l'esprit sans fatiguer l'attention. Ce sont ceux-là dont nous recommandons la lecture. Il nous paraît nécessaire d'avoir quelque connaissance en astronomie, en physique, en chimie, en histoire naturelle et en botanique.<sup>5</sup> »

En guise de conclusion, il précise: « Si la jeune personne qui nous occupe en ce moment a le courage de se livrer au travail que nous lui proposons, nous croyons pouvoir l'assurer qu'elle sera non seulement plus instruite, mais aussi plus heureuse que la plupart des autres femmes.<sup>6</sup> » L'idée centrale est donc que le savoir procure du bonheur aussi bien chez les femmes que chez les hommes. Mais, en bon père, il est bien conscient du danger que court une femme qui se montre trop savante. Cette idée n'a donc pas changé depuis Molière. Et de ce fait il rajoute:

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Op. cit. p. 108

<sup>3</sup> Op. cit. p. 110

<sup>4</sup> Op. cit. p. 117

<sup>5</sup> Op. cit. p. 119

<sup>6</sup> Op. cit. p. 121

Nous espérons en même temps qu'elle y gagnera un assez bon esprit pour ne jamais montrer ses connaissances qu'à ses amis les plus intimes et, pour ainsi dire, comme confidences. Enfin, nous la prévenons que dans la rivalité du monde et pour y obtenir de l'indulgence, elle aura besoin d'y montrer plus de simplicité, à mesure qu'elle y portera plus de mérite.<sup>1</sup>

N'a-t-on pas entendu dire cela déjà par Voltaire à sa chère Émilie? Il est clair que, pour Choderlos de Laclos, la respectabilité ne peut pas exister sans la liberté. L'esclavage des femmes dont il parle, n'est autre que le résultat des idées répétées de siècle en siècle par les hommes afin de réduire la femme en un objet qui corresponde à leurs désirs et qui puisse les satisfaire. Les femmes sont critiquées pour leurs fautes, qui sont « majeures », mais elles sont traitées comme mineures. Les préjugés dénoncés par Laclos, sont dans le droit fil des discours tenus par Aristote et la Bible.

Les trois textes sont apparemment tombés dans l'oubli après la mort de leur auteur, survenue en 1803. Si on les a publiés en 1903, c'est probablement pour célébrer le centenaire de sa disparition. Reste à savoir pourquoi initialement il ne les a pas achevés et encore moins publiés. Une hypothèse est que leur sujet, bien que posée par une Académie, a été perçu comme trop insignifiant pour qu'on en discute dans une période où la priorité était de régler les problèmes sociaux de l'ancien régime. Une autre, sûrement la plus probable, serait que les idées qui y sont exprimées étaient considérées comme trop subversives pour l'époque. En tant que penseur « progressiste », Choderlos de Laclos avait souhaité que les femmes soient plus instruites pour qu'elles soient des citoyennes plus libres et plus respectables. Ses textes affirment, on l'a vu, que celles qui devraient être les compagnes des hommes, sont devenues leurs esclaves.

Le conseil donné aux femmes par Choderlos de Laclos est, on se le rappelle, qu'elles doivent se révolter. N'a-t-il pas dit: « apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. » Dire à une moitié de l'humanité de se révolter contre l'autre moitié n'était peut-être pas une incitation qui aurait plu aux hommes qui tenaient le pouvoir, qu'ils soient ou non des révolutionnaires. Choderlos de Laclos a probablement flairé le danger, surtout que sa première occupation est celle d'un militaire: il a fini sa vie comme général sous Napoléon I<sup>er</sup>. Et, un officier ne doit jamais solliciter la révolte, surtout pas une révolte à l'intérieur d'un pays qu'il doit défendre. Une indication qui corrobore cette

---

<sup>1</sup> Ibidem

dernière hypothèse tient au fait que le 8 novembre 1823, sous un autre régime, un tribunal parisien a décidé « la destruction des *Liaisons dangereuses* sous prétexte qu'elles avaient provoqué la Révolution.<sup>1</sup> »

Puisque la plupart des philosophes et écrivains « moralistes », n'ont pu, dans le meilleur des cas, que s'indigner de la situation des femmes, on pourrait imaginer, qu'au lendemain de la Révolution française, les hommes politiques prennent à leur compte la cause des femmes et leur égalité avec les hommes.

---

<sup>1</sup> Collognat-Barès, Dossier du *Traité sur l'éducation des femmes de Choderlos de Laclos*, p. 131



# La Révolution

Parmi ces hommes politiques se trouve Charles-Maurice de Talleyrand, qui en septembre 1791, au moment où l'Assemblée Constituante était en train d'achever son existence laborieuse, a été le rapporteur du Comité de la Constitution. Dans les séances des 11, 12 et 19 septembre, il donne lecture d'un mémoire sur l'Instruction publique où il présente 35 articles, mis en délibération le 25 septembre. Talleyrand y parle notamment des *principes de l'instruction pour les femmes*, mais son point de vue est plutôt conservateur: « Élevons les femmes, non pour aspirer à des avantages que la Constitution leur refuse, mais pour connaître et apprécier ceux qu'elle leur garantit.<sup>1</sup> »

La conclusion est, qu'une fois les connaissances de base acquises, on doit confier, à partir de l'âge de huit ans environ, la responsabilité de l'éducation à « l'asile domestique », c'est-à-dire à la famille. Le but de son éducation est, de toute évidence, d'en faire des femmes aux « douces habitudes ».

## Condorcet - des droits pour les femmes

Antoine Caritat Marquis de Condorcet (1743-1794) philosophe, savant et homme politique fait par contre un véritable effort pour se mettre du côté de la femme. Ce marquis est - on pourrait le dire- le premier « féministe » à réclamer pour les femmes, des droits civils et politiques. Sa contribution, qu'il s'est efforcée de faire approuver par l'Assemblée Législative, est consignée dans un article *Sur l'admission des femmes au droit de cité* et dans cinq *Mémoires sur l'Instruction publique* qui ont été publiés en 1790 dans la revue *Bibliothèque de l'homme public*. Ils ont servi « de base à un projet de décret qu'il défendit encore à l'Assemblée les 20 et 21 avril 1792.<sup>2</sup> » Ses idées « contiennent sur l'instruction féminine bien des vues audacieuses<sup>3</sup> ». Dans son premier *Mémoire*, Condorcet écrit par exemple: « Rien ne peut empêcher que l'instruction soit la même pour les femmes et pour les hommes. [...] Une constitution qui établit l'égalité

---

<sup>1</sup> Lelièvre Françoise et Claude, *Histoire de la scolarisation des filles*, p. 35

<sup>2</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 220

<sup>3</sup> Albistur et Armogathe, op.cit. p. 214

politique ne sera jamais ni durable, ni paisible, si on la mêle avec des institutions qui maintiennent des préjugés favorables à l'inégalité.<sup>1</sup> » On le voit, comme Choderlos de Laclos, Condorcet met en cause les préjugés qui maintiennent l'ordre dans la société française. Il reprend également les idées qu'avaient défendues sur le même sujet un Poullain de la Barre et bien des femmes avant lui: « j'ajouterai encore que les hommes qui auront profité de l'instruction publique, en conserveront bien plus aisément les avantages, s'ils trouvent dans leurs femmes une instruction à peu près égale; s'ils peuvent faire avec elles les lectures qui doivent entretenir leurs connaissances...<sup>2</sup>»

L'engagement et l'intérêt de Condorcet pour ces questions trouvent probablement leur origine dans sa propre expérience, car il avait à ses côtés une femme érudite. Il avait épousé en 1786 Sophie de Grouchy, une femme d'esprit avec qui il partageait un engagement intellectuel de première importance. Un an après, elle avait ouvert un des salons les plus fréquentés de son temps où se réunissaient des hommes comme Beaumarchais, Lafayette, Thomas Jefferson et Adam Smith.

Si les propositions du marquis n'ont pas été couronnées de succès, c'est qu'en avril 1793, il s'est même gardé « de développer ses principes lorsqu'il rapporte devant l'Assemblée législative et dépose un projet de décret au nom du Comité d'Instruction publique. Il a justifié sa discrétion à l'égard de l'instruction, par la promesse - qui ne sera pas tenue - d'un rapport ultérieur.<sup>3</sup> » Bien qu'il n'ait pas présenté son projet comme promis, il faut reconnaître que Condorcet a été le membre le plus actif du Comité de l'Instruction publique de l'Assemblée Législative.

Et quand la Convention fait adopter en octobre 1793 une série de décrets relatifs à *l'organisation et à la distribution des premières écoles de l'enfance*, celui du cinq Brumaire signale que: « Les filles s'occupent des mêmes objets d'enseignement et reçoivent la même éducation que les garçons autant que leur sexe le permet; mais elles s'exercent plus particulièrement à la filature, à la couture et aux travaux domestiques.<sup>4</sup> » Les conservateurs ont donc résisté sur toute la ligne. On aurait pourtant pensé que, dans le grand mouvement révolutionnaire où elles s'inscrivent, les idées égalitaires auraient trouvé un écho

---

<sup>1</sup> Condorcet, *Œuvres complètes*, T. VII Paris, 1847, cité par Lelièvre p. 38

<sup>2</sup> Albistur et Armogathe, p. 216

<sup>3</sup> Lelièvre, p. 39

<sup>4</sup> Lelièvre, p. 43

favorable. Ne constituaient-elles pas le fondement de la jeune République française? La Révolution n'a donc pas apporté de changement significatif au statut de la femme dans la société.

## Olympe de Gouges: une déclaration des droits de la femme

Une des rares femmes qui ait osé se mettre sur les barricades et réclamer une parité entre hommes et femmes, s'appelle Olympe de Gouges. Au mois de septembre 1791, elle présente une *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne* dans laquelle elle exprime le droit au travail égal pour hommes et femmes. Selon elle, toutes les citoyennes et tous les citoyens « doivent être également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.<sup>1</sup> Les idées défendues par Olympe de Gouges n'ont cependant pas abouti. Ce qui n'est pas étonnant, puisqu'on écoutait évidemment encore moins une femme qu'un homme. Ainsi, pendant ces périodes révolutionnaires comme pendant les temps précédents, l'instruction des femmes et leur égalité avec l'homme est un sujet qui n'a pas vraiment intéressé le pouvoir. Dans un article du journal *Le Monde*, daté du 6 mars 1998 et intitulé *Les exclues du suffrage universel*, Philippe-Jean Cavinchi déclare, à ce propos, que

L'idée glorieuse de l'invention du suffrage universel à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est si communément répandue qu'il est toujours difficile de faire admettre qu'elle masque l'une des plus patentes inégalités qui soient: l'exclusion des femmes de l'expression politique. [...] Exclure les femmes au moment même où le droit de vote est élargi à tous les adultes mâles, contredit l'idée d'universalité et interroge sur la véritable représentativité du système démocratique tel qu'il se définit alors.<sup>2</sup>

Comment est-il possible qu'on ait pu exclure la moitié de la population du projet révolutionnaire de créer une société égalitaire? Peut-être la conviction de complémentarité entre les sexes, répétée par Rousseau, selon laquelle « Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées; mais prises en tout, elles se compensent.<sup>3</sup> » expliquerait-elle ce refus constant de donner aux femmes et aux hommes les mêmes rôles dans la société. On pourrait

---

<sup>1</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 229

<sup>2</sup> *Le Monde*, Dossiers & Documents littéraires, *Figures de femmes au XIX<sup>e</sup> siècle*.

<sup>3</sup> Rousseau, *Emile ou de l'éducation, œuvres complètes*, Hachette, livre V p. 334

aussi imaginer que derrière ces attitudes se trouvent ancrées les idées d'un Fénelon. Le plus probable, c'est que toutes ces idées préconçues étaient tellement collées aux vieilles mentalités que même une révolution comme celle de 1789, n'a pu les ébranler. Ce qui semble certain, c'est qu'idées révolutionnaires et éducation des filles constituent des entités tout à fait séparées.

Un des facteurs qui a sûrement joué un grand rôle pour le maintien des idées conservatrices c'est que, malgré la politique violente de la Terreur, la noblesse tenait toujours un pouvoir certain, surtout dans les campagnes. Cette classe est - on le sait - privilégiée sur tous les plans, sociaux comme éducatifs. Dans *l'Histoire de la littérature française* Daniel Couty explique la situation. Il souligne que bien que la Révolution ait privé la noblesse de quelques privilèges et de quelques têtes, elle n'a pas vraiment entaillé sa puissance matérielle, parce qu'elle bénéficiait encore de la hausse des prix agricoles et de la conjoncture économique:

Il y a déjà longtemps qu'elle envoie ses fils dans les collèges, qu'elle accapare les places lucratives de l'Église, de l'appareil judiciaire, de la haute administration, et évidemment de l'armée, qu'elle spéculé sur la dette chronique de l'État, en lui prêtant de l'argent, qu'elle s'enrichit des fournitures à l'armée, qu'elle fume ses terres en vendant ses filles ou en les plaçant dans des couvents pour maintenir le patrimoine, ou en épousant de riches héritières roturières.<sup>1</sup>

Ainsi, en observant les idées qui ont été émises sur la situation sociale de la femme en général et son instruction en particulier, on a l'impression que jusqu'à maintenant, dès qu'il y a une tendance au progrès, même durant les épisodes révolutionnaires, la réaction est tellement vive, qu'elle amène souvent une marche en arrière. Ce besoin de défendre la conception bipolarisée des rôles entre hommes et femmes semble bien vouloir influencer, pendant longtemps encore, la mentalité des Français.

---

<sup>1</sup> Daniel Couty, *Histoire de la littérature française*, Larousse, Paris, 1988, p. 376

# Le XIX<sup>e</sup> siècle

Parmi les hommes politiques, certains ont pu se montrer progressistes d'un point de vue politique, et rester d'un conservatisme étonnant en ce qui concerne la situation de la femme et son éducation. Sylvain Maréchal en est un bon exemple. Il est tout à fait capable de faire cohabiter sans en être gêné, progressisme et conservatisme.

Représentant de la fraction la plus progressiste durant la Révolution, il demande quelques années plus tard, en 1801, de statuer sur un « Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes ». Son discours développe en 113 propositions les raisons qu'il avance pour interdire aux femmes d'apprendre à lire. Il fonde, entre autres, ses arguments sur les textes de Fénelon et de Rousseau: « Sa conclusion est radicale: si on souhaite conserver quelque autorité sur les femmes, il convient de les tenir éloignées de la lecture et de l'écriture, c'est-à-dire de la connaissance.<sup>1</sup> » Seules deux personnes ont osé lui répondre. Ce sont, bien entendu, deux femmes. Marie-Armande Gacon-Dufour réagit par un texte intitulé *Contre le projet de loi de Sylvain Maréchal portant défense d'apprendre à lire aux femmes par une femme qui ne se pique pas d'être femme de lettres*<sup>2</sup>, un texte plutôt prudent. Albertine Clément-Hémery réfute par contre très vigoureusement les 113 thèses de Sylvain Maréchal par 113 arguments réunis dans *Les femmes vengées de la sottise d'un philosophe du jour*. Elle y démontre pourquoi les femmes devraient, bien au contraire, apprendre à lire.<sup>3</sup> Ce qui est le plus étonnant dans cette affaire, c'est que quelqu'un ait imaginé, en 1801, de priver la femme d'un droit qui était le sien depuis bien longtemps...

Dans un autre domaine, les idées exprimées par le docteur Virey dans le *Dictionnaire des Sciences Médicales*, publié en 1801 également, sont aussi déplorables:

---

<sup>1</sup> Cf. Sylvain Maréchal, Marie-Armande Gacon-Dufour, Albertine Clément-Hémery, Bernard Jolibert (commentateur) *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes 180*, Edition Harmattan

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Cf. Albistur et Armogathe, op. cit. p. 235

Si la femme est faible par sa constitution même, la nature a donc voulu la rendre soumise et dépendante dans l'union sexuelle; elle est donc née pour la douceur, la tendresse, et même pour la patience, la docilité; elle doit donc supporter sans murmurer le joug de la contrainte, pour maintenir la concorde dans la famille par sa soumission et par son exemple.<sup>1</sup>

En lisant ce texte on a l'impression que la vision de la femme n'a pas du tout évolué depuis Aristote ou Saint-Paul. On constate que les stéréotypes gouvernent de manière très forte certains représentants de la société. Et cela est d'autant plus critiquable quand il s'agit, comme dans ce dernier cas, d'un médecin dont l'avis est généralement entouré d'une grande autorité dans l'esprit des gens.

## Napoléon I: le Code Civil fixe la femme comme mineure

Si les décrets de la Révolution et les déclarations d'un Sylvain Maréchal reflètent une certaine opinion publique de cette époque, il ne faut donc pas trop s'étonner de voir le conservatisme s'afficher dans le Code Civil édicté par Napoléon I en 1804. On n'a qu'à regarder son préambule, qui consacre le principe d'infériorité de la femme, pour constater qu'il s'agit d'une importante régression par rapport aux textes de lois proposés et aux discussions « libératrices » qui ont été menées au XVIII<sup>e</sup> siècle. À la demande de l'Empereur, ce texte législatif précise notamment que « La femme est donnée à l'homme pour qu'elle fasse des enfants. Elle est sa propriété comme l'arbre à fruits est celle du jardinier. » Une telle proposition constitue l'officialisation des idées les plus rétrogrades, puisque plus conservatrice que celles de Fénelon ou de Rousseau, elle propose qu'on regarde la femme, dont l'existence sur cette terre n'est justifiée que par la fécondation, comme une possession de l'homme. L'article 213 du Code Civil exige ainsi que: « La femme doit obéissance à son mari », ce qui est en effet une reprise des idées qui prévalaient au siècle de Molière comme aux siècles précédents. L'article 1124 ajoute que « les personnes privées de droits sont: les enfants mineurs, les femmes mariées, les criminels et les débiles mentaux ». On ne saurait être plus explicite sur l'écart qui existe entre la condition de l'homme et celle de la femme. Le Code Civil met, on l'a noté, la femme mariée dans la même catégorie que les enfants, les délinquants et les malades mentaux.

---

<sup>1</sup> Dr. Virey, *Dictionnaire des sciences médicales*, 1801

La situation des femmes non-mariées n'était évidemment pas meilleure. Si, dans les campagnes, ces femmes restaient le plus souvent sous l'autorité paternelle, dans les villes, elles avaient plus de choix. Issues de la classe bourgeoise, elles pouvaient souvent subvenir à leurs besoins comme gouvernantes. Les plus pauvres devaient cependant se débrouiller comme servantes, ouvrières, ou dans le pire des cas, comme prostituées. Les femmes devaient cependant surtout obéir, travailler et se taire.

Il est bien probable que Napoléon I<sup>er</sup> ait rédigé son Code Civil plus en moralisateur de la société, défenseur de la famille et de la paternité légitime qu'en législateur misogyne, mais ses conceptions conservatrices ne permettent aucunement d'améliorer, en quoi que ce soit, la situation des femmes.

Il est vrai que dans le temps même où le Code Civil affirme l'infériorité des femmes, des écoles pour jeunes filles sont fondées sous Napoléon I<sup>er</sup>. Mais, on le devine bien, ces écoles n'étaient pas faites pour rendre les femmes plus autonomes. Ce qu'on peut constater, c'est que sur le plan légal on assiste à l'institutionnalisation du conservatisme. Même si beaucoup d'hommes comprennent certainement bien le désir des femmes de se rendre moins dépendantes des hommes, grâce à une meilleure formation intellectuelle, une majorité d'entre eux préfère repousser de tels projets dont les conséquences nuiraient, sans aucun doute, à leurs privilèges d'homme. Ils détenaient, on le sait, le pouvoir dans le monde du travail, comme au foyer où le ménage était fait, la cuisine préparée et les enfants étaient bien gardés et éduqués.

Les hommes vivaient, pour ainsi dire, dans le meilleur des mondes, un monde fort bien organisé par eux et pour eux. Leur attitude semble donc dictée par un intérêt purement égoïste. Protégés par le Code Civil, les hommes pouvaient se sentir plus puissants sans avoir à le prouver. Peut-être qu'une concurrence réelle aurait révélé, dans leurs occupations, des défaillances qu'ils auraient eu du mal à assumer ou même à reconnaître? Dans de tels cas de figure, leur autorité d'hommes se serait, tout simplement, retrouvée menacée. Si l'on se permet de raisonner dans ces termes-là, c'est parce que pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, ce siècle à la fin duquel les femmes obtiendront finalement l'accès à une instruction publique, gratuite et obligatoire, on va entendre, comme un écho des temps passés, le même discours: les femmes sont inférieures, faibles de corps comme d'esprit.

Quelques écrivains ont pourtant fait preuve de courage pour dénoncer la mauvaise situation des femmes. Lorsqu'en 1804, Etienne Pivert de Senancour (1770-1846) publie son roman *Oberman*, il y plaide « la cause des nombreuses

femmes qui [sont] condamnées à une ‘insupportable répétition comprimante’ parce qu’on a cru leur donner une éducation très suffisante en leur apprenant à coudre, danser, mettre le couvert et lire les psaumes en latin.<sup>1</sup> Encore que cette constatation ne reflète probablement pas en tous points la réalité de la scolarité des filles au début du XIX<sup>e</sup> siècle, elle montre au moins quelles étaient les attitudes des hommes envers les connaissances des femmes. Elle met bien en évidence, encore une fois, qu’il n’y a pas eu de progrès véritable. On voit plutôt une certaine dégradation dans le domaine des connaissances supposées utiles aux femmes depuis le traité *De l’Éducation des femmes* de Fénelon. Ce qui, en soi, est fort remarquable.

## Mme de Staël: indépendance et romantisme

Dans ce contexte conservateur Mme de Staël ose plaider pour une plus grande liberté des mœurs, qui devrait amener en même temps une plus grande liberté pour les femmes. Germaine Necker est la fille du ministre des Finances de Louis XV, Jacques Necker. Née en 1766, elle a épousé en 1786 le baron de Staël von Holstein, ambassadeur de Suède en France. Le fait d’avoir en 1816, en secondes noces, épousé un jeune officier, dénommé John Rocca, dont elle a eu un fils dès 1812, montre son indépendance vis-à-vis des mœurs de son époque.

Elle a reçu grâce à sa mère une éducation plutôt exceptionnelle. Ayant échappé aux couvents et à leur enseignement réducteur, la future Mme de Staël a été élevée dans le salon littéraire de sa mère. Elle y a rencontré tout ce qu’il y avait de philosophes et d’intellectuels à cette époque. Aussi est-elle devenue une femme brillante, fort cultivée, admirable et admirée. Elle a, par la suite, ouvert à Paris son propre salon. Mme de Staël s’est passionnément intéressée à la politique. Si elle a commencé par avoir confiance en Napoléon Bonaparte, elle a assez vite douté de ses capacités politiques. Elle a fini comme une vraie républicaine et ses critiques l’ont obligée à s’exiler. Femme curieuse et décidée, elle a cependant su transformer cette contrainte en avantage: elle a beaucoup voyagé en Allemagne, en Italie et en Russie.

Mais les atouts de son intelligence et de ses connaissances ne la comblent pas. Elle se plaint souvent du silence et de la solitude qui l’entourent. Ne pas recevoir d’appui intellectuel est évidemment un des problèmes des destinées

---

<sup>1</sup> P. 23 cité par Bolster p. 205



féminines de l'époque. Femme érudite elle entreprend de faire le portrait des femmes de son genre.

Dans *Delphine*, roman épistolaire paru en 1802, le personnage principal féminin est philosophe. L'héroïne du récit est une jeune veuve qui veut mener sa vie de façon indépendante. Elle retrouve par hasard Léonce, un Espagnol qui autrefois avait été son amoureux. Il est marié. Sans espoir de réaliser son amour, elle décide d'entrer au couvent. Quand Léonce, devenu veuf, se retrouve libre à son tour, il aurait pu la faire sortir du couvent et l'épouser. Il préfère cependant s'engager dans l'armée et combattre dans les rangs de la guerre civile. Delphine meurt de chagrin en apprenant la fuite et la mort de celui qu'elle aime.

Fort étonnamment ce roman a valu à sa créatrice l'accusation d'être une adversaire du mariage. Une telle remarque s'appliquerait mieux à son second roman qui s'intitule *Corinne*, et qui est paru en 1807. La situation de cette femme est très semblable à celle de Delphine, mais monte, pour ainsi dire, d'un degré dans l'accession à l'autonomie. À Rome, lord Nelvil, un jeune Anglais rencontre Corinne, une célèbre poétesse, musicienne, danseuse et actrice, lors de la cérémonie où celle-ci est couronnée au Capitole. Ils tombent profondément amoureux l'un de l'autre, mais la jeune femme, refuse le mariage car elle craint le conformisme anglais. Au retour dans son pays natal, le jeune lord est obligé par son père, à l'autorité duquel il n'ose désobéir, d'épouser une autre femme. Cette femme s'avère, pour comble de malheur, être la demi-sœur de Corinne. Cette nouvelle néfaste cause un immense chagrin à Corinne qui meurt en l'apprenant.

Selon Bolster, Mme de Staël divinise la femme dans *Corinne*, mais peut-on le lui reprocher, quand tout autour d'elle tend à dévaloriser le sexe féminin? Mona Ozouf écrit dans son livre *Les mots des femmes, essai sur la singularité française* que *La Gazette de France* dit à propos de Corinne, qu'elle est « Une femme qui se distingue par d'autres qualités que celles de son sexe [et] contrarie les principes d'ordre général.<sup>1</sup> » Ce qui prouve bien qu'on avait, pour les femmes qui par leur savoir sortaient de l'ordinaire, très peu de compréhension.

Sainte-Beuve commente le caractère de Corinne, en disant qu'elle n'est pas Mme de Staël, mais qu'elle est la femme qu'elle aurait voulu être. Il est vrai que ces deux femmes ont beaucoup de traits en commun. Elles ont, par exemple, toutes les deux fait des études approfondies de la littérature étrangère, ce qui n'était évidemment pas très courant pour cette époque. Le message principal de *Corinne* est, à n'en pas douter, un plaidoyer pour la femme, contre le

---

<sup>1</sup> Mona Ozouf, *Les mots des femmes, essai sur la singularité française*, Fayard, Paris, 1995 p. 122

conformisme de la société. Ceci est également vrai pour *Delphine*. On voit cependant que les deux héroïnes, malgré leur volonté d'être indépendantes, jugent l'amour comme la plus grande valeur dans la vie. Elles se retrouvent toutes les deux victimes de leurs sentiments, en même temps qu'elles sont victimes des conventions sociales. L'intrigue de *Corinne* et de *Delphine* met des femmes, incomparables par leur talent et leur volonté, face à des hommes ordinaires, timorés et surtout très conformistes. Si ces deux femmes intelligentes et indépendantes osent braver les convenances sociales, leur attitude téméraire les prive du droit à l'amour. Léonce préfère la guerre à un deuxième mariage car il préfère l'action qui met en valeur l'homme et sa force, à l'amour qui paraît le signe d'une faiblesse toute féminine.

Dans ses romans, Mme de Staël met également l'accent sur le vide et l'ennui, éléments souvent constitutifs de la condition sociale des femmes mariées. Sur ce plan-là, la ressemblance avec le monde d'Emma Bovary est frappante. Emma, on le sait, dans le roman de Flaubert succombera pour avoir essayé de surmonter l'ennui qu'elle éprouvait dans le mariage. Mais, il est vrai que la vraie cause de ce trouble provient de l'éducation médiocre qu'elle a reçue.

## Stendhal: pour un nouveau type de femme

Stendhal fait partie des hommes qui prennent la défense des femmes et de leur droit à l'éducation. Il le fait dans son livre *De l'amour*, publié en 1822. Ceci peut sembler étonnant, puisque cet ouvrage est, comme son titre l'indique, principalement consacré à l'amour. Mais, comme il s'intéresse au bonheur du couple, il discute l'éducation des femmes dans deux chapitres du livre: « De l'éducation des femmes » et « Objections contre l'éducation des femmes ». Dans sa dernière préface du livre ( c'est la troisième ) il note: « Il faut bien l'avouer, les femmes ne sont plus à la mode: dans nos salons si brillants, les jeunes gens de vingt ans affectent de ne point leur adresser la parole.<sup>1</sup>»

Stendhal trouve que l'éducation des jeunes filles de son époque est « le fruit du hasard et du plus sot orgueil<sup>2</sup>». Il est de l'avis qu'on néglige de développer « les facultés les plus brillantes » des jeunes filles. Celles - ci pourraient justement être d'un grand bonheur aussi bien pour les femmes que pour les hommes. L'argument n'est pas nouveau, on le sait. Stendhal met également en relief la

---

<sup>1</sup> Stendhal, *De l'amour*, éd. de Cluny, Paris, 1938, p. 35

<sup>2</sup> Op. cit. p. 220

situation des femmes en la comparant à celle des Noirs aux États-Unis, où une loi, votée en 1818, « condamne à trente-quatre coups de fouet l'homme qui montrera à lire à un nègre de la Virginie.<sup>1</sup> » Stendhal assimile ainsi explicitement la situation des femmes à celle des esclaves noirs. Le refus de rendre « cultivés et lettrés » les représentants de ces deux catégories se base, selon lui, sur la peur. Les unes comme les autres doivent continuer à être enfermés dans l'ignorance pour éviter qu'ils ne se révoltent. L'éducation des Noirs, comme celle des femmes, constitue un danger car elle pourrait produire des armes contre leurs maîtres: « armez un homme et puis continuez à l'opprimer et vous verrez qu'il sera assez pervers pour tourner, s'il le peut, ses armes contre vous.<sup>2</sup> »

Stendhal dénonce également, non sans humour, l'incohérence de traitement entre les sexes lorsqu'il se demande pourquoi une jeune femme de vingt ans serait considérée comme « une grande idiote, gauche, timide et ayant peur d'une araignée, alors qu'un jeune polisson serait vu comme un homme d'esprit.» Il observe également que vers l'âge de dix ans les « jeunes filles ont en général vingt fois plus de finesse » qu'un petit garçon du même âge. Aussi la conclusion du chapitre qui s'intitule *Objections contre l'éducation des femmes*, est-elle une critique catégorique et sévère du système d'éducation des femmes européennes: « L'éducation actuelle des femmes étant peut-être la plus plaisante absurdité de l'Europe moderne, moins elles ont d'éducation proprement dite, et plus elles valent.<sup>3</sup> » Stendhal souligne que les femmes sont élevées pour plaire aux hommes. Elles n'ont donc de considération que si elles sont jeunes et séduisantes, comme objets de consommation. Selon lui on flatte les femmes « à vingt ans et on les abandonne à quarante.<sup>4</sup> » Une femme de cet âge « n'a d'importance que par ses enfants ou par son amant.<sup>5</sup> »

Stendhal met également en évidence l'influence de la religion sur l'éducation de la femme. Sa critique envers l'église est pertinente:

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Stendhal, op.cit. p. 221

<sup>3</sup> Stendhal, op. cit. p. 233

<sup>4</sup> Op. cit. p. 234

<sup>5</sup> Ibidem

Toutes nos idées sur les femmes nous viennent en France du c[atéchisme]de trois sous; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que beaucoup de gens qui n'admettraient pas l'autorité de ce livre pour régler une affaire de cinquante francs, la suivent à la lettre et stupidement pour l'objet qui, dans l'état de vanité des habitudes du XIX<sup>e</sup> siècle, importe peut-être le plus à leur bonheur.<sup>1</sup>

Il ne fait aucun doute que Stendhal opte pour un enseignement égal. Il déclare:« si j'étais maître d'établir des usages, je donnerais aux jeunes filles, autant que possible, exactement la même éducation qu'aux jeunes garçons.<sup>2</sup> » Une telle évolution demandera du temps, mais il est convaincu que dans l'avenir « l'enseignement mutuel sera appliqué à tout ce qui s'apprend<sup>3</sup> ». Stendhal a donc le mérite de bien avoir mis en évidence la situation inégalitaire des femmes de son époque et d'avoir plaidé pour un changement de cet état des choses.

L'imparité entre hommes et femmes constitue un des sujets de controverse dans *Le Rouge et Le Noir*. Dans ce roman, paru en 1831, Stendhal inverse pour ainsi dire les rôles du couple, puisque, dans ce roman, c'est l'homme qui se trouve dans une position inférieure, semblable à celle d'une jeune femme. Julien Sorel, le protagoniste du récit, comprend rapidement qu'il pourra réussir dans la vie grâce à sa puissance de séduction. Mais, sa force réelle est d'être doté d'une grande intelligence. Son comportement ressemble à celui des femmes qui se voyaient souvent amenées à épouser des hommes riches dans l'unique perspective d'acquérir une condition aisée et protégée. Julien Sorel séduit pour cette raison d'abord Mme de Rênal, puis Mathilde de la Mole dans l'intention de conquérir le monde, tel un nouveau Bonaparte. Comme le futur empereur, il veut affirmer son pouvoir d'homme.

On l'a compris, Stendhal ne considère pas les femmes comme faibles. Aussi Mathilde de la Mole, issue de la noblesse, est-elle une femme qui sait ce qu'elle veut et qui a envie de réaliser ses rêves. Elle s'ennuie, comme le fera Emma Bovary et, à l'instar de l'héroïne éponyme de Flaubert, elle éprouve un intense désir d'évasion. Mais, contrairement à cette femme malheureuse, Mathilde prend en main son propre destin. Au lieu d'être victime des circonstances et des hommes de son entourage, elle choisit d'agir en conséquence. Pour ne pas être

---

<sup>1</sup> Stendhal, op. cit. p. 233

<sup>2</sup> Stendhal, op. cit. p. 237

<sup>3</sup> Op. cit. p. 238

prise au piège d'un mariage non souhaité, elle décide de choisir un homme intelligent afin de devenir mère.

Bolster constate à propos de Mlle de la Mole que « Malgré ses extravagances, la supériorité fondamentale de Mathilde est souvent reconnue.<sup>1</sup> » Elle est, d'après lui, « une femme de tête et de volonté, une femme capable d'héroïsme<sup>2</sup> », une femme qui, par ce fait même ressemble à Julien Sorel.

En mettant en valeur un nouveau « type de femme », une femme décidée à prendre sa vie en main, Stendhal fait preuve d'anticonformisme et souligne ainsi la clairvoyance qu'il a démontrée dans *De l'Amour*. Il est évident que pour lui l'influence de l'acquis produit les mêmes effets sur les représentants des deux sexes. Jusqu'à maintenant Stendhal est, parmi les écrivains, un de ceux qui a eu le courage d'avancer le plus ouvertement les principales raisons du refus des hommes d'accorder aux femmes les mêmes droits en éducation: en premier lieu l'idée qu'il existe une infériorité physique et donc psychique de la femme et en second lieu que les hommes préfèrent avoir à leurs côtés une belle femme ignorante et docile. Stendhal critique aussi l'église catholique et le pouvoir qu'elle exerce sur les gens. Il était également bien conscient du fait que, si les femmes venaient à s'affranchir des stéréotypes régnants, le résultat serait que les hommes se retrouveraient confrontés à une concurrence nouvelle, une concurrence qu'ils ne souhaiteraient naturellement pas voir arriver. Si les hommes se montrent réfractaires à accepter les femmes comme des égales, avec les mêmes capacités intellectuelles, c'est que les hommes craignent d'avoir affaire à de redoutables rivales, et non à d'obligeantes compagnes soumises et agréables.

## Balzac: oui à l'éducation de la femme, mais non aux femmes écrivains

Il est indéniable que la femme occupe une place importante dans le monde romanesque de Balzac. L'auteur est favorable à son éducation dans *La Physiologie du mariage*, livre paru en 1829, où il dit: « Une femme qui a reçu une éducation d'homme possède à la vérité, les qualités les plus brillantes et les plus fertiles en bonheur pour elle et son mari.<sup>3</sup> » Si dans un premier temps Balzac semble être progressiste, il ne fait que reprendre les idées que nous avons vues

---

<sup>1</sup> Bolster, op. cit. p. 39

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Balzac, *La Physiologie du mariage*, p. 21

ailleurs. D'un autre côté, il faut avouer que des opinions de ce genre doivent se répéter pour finir par être acceptées et, qu'à cette époque, elles ne l'étaient que par une minorité des hommes. Si pour Balzac les épouses ont pour vocation majeure de se consacrer au bonheur de leur époux, c'est peut-être parce qu'il était « jeune célibataire », comme il l'a dit lui-même, au moment où il écrivait ce livre. C'est aussi en cette année 1829 qu'il a commencé à fréquenter les salons de Paris, entre autres celui de Mme Récamier.

Pour ce qui est de la liberté des femmes, Balzac n'est pas opposé à celle des jeunes filles, à condition qu'elles subissent une discipline stricte une fois mariées avec l'époux de leur choix.<sup>1</sup> Lorsque Balzac parle de la « grande émancipation femelle de 1830<sup>2</sup> », c'est qu'il voit le mouvement révolutionnaire, qui accompagne *Les Trois Glorieuses*, sous un angle plutôt négatif. On constate donc que les idées de Balzac à propos de l'éducation des filles, perçues au premier abord comme libératrices, ont assez rapidement connu des limites.

Ce qu'il observe dans *La Comédie Humaine*, on le sait, c'est surtout les mœurs de son époque. Les situations conventionnelles auxquelles sont confrontées les femmes de ses romans font l'objet d'une peinture très détaillée. Balzac démontre ainsi l'influence de l'argent sur les hommes, mais également sur l'âme féminine. On n'a qu'à regarder *Le père Goriot* (1834-35) dont les filles sont extrêmement frivoles et irresponsables parce que mal élevées et gâtées par leur père qui s'est enrichi pendant la révolution. De la même façon, Mme Vauquer est, par sa situation sociale, devenue une femme avare et mesquine. Dans *Eugénie Grandet* (1833) le personnage principal est une fille riche qui se montre obéissante à son père autoritaire. Mais, lorsqu'elle tombe amoureuse de son cousin peu fortuné, elle subvient à ses besoins financiers et montre ainsi sa force d'autonomie. Cependant, ni sa générosité ni son autonomie ne lui réussiront car son cousin épouse une autre femme.

On sait que les conceptions de Balzac proviennent souvent de son expérience personnelle. Quelles relations ce grand connaisseur de la société française a-t-il pu entretenir avec les femmes? À l'âge de 23 ans, il a commencé une longue liaison avec Laure de Berny, une femme qui avait deux fois son âge. À ce propos Thierry Bodin note:

---

<sup>1</sup> Bolster, op.cit. p. 109. Cf. *Hanska I*, Corr., p. 577

<sup>2</sup> Cf. Bolster, op. cit. p. 16

Fille d'un musicien de la Cour et d'une femme de la chambre de Marie-Antoinette, elle-même femme d'expérience, Laure initiera son jeune amant non seulement aux secrets de la vie mondaine sous l'Ancien Régime, mais aussi à ceux de la condition féminine et de la joie sensuelle. Elle restera pour lui un soutien, et le guide le plus sûr.<sup>1</sup>

La duchesse d'Abrantès est une autre femme qui lui est devenue très chère. Elle aussi est plus âgée que lui, de 15 ans. Comme cette femme a des connaissances étendues sur la Révolution et l'Empire, « elle complète l'éducation que lui a donnée Mme de Berny, et le présente aux nombreux amis qu'elle garde dans le monde<sup>2</sup> ». Vu la différence d'âge entre ces femmes et lui, elles lui ont probablement tenu lieu de mère en même temps que de maîtresse. Ce qui est sûr, c'est qu'elles lui ont beaucoup apporté sur le plan intellectuel et lui ont fourni un savoir utile aussi bien sur la société dans laquelle elles vivaient, que sur « le monde secret » des femmes.

Il ne faut pas non plus oublier que Balzac avait, en 1833 déjà, rencontré pour la première fois la comtesse polonaise Evelyne Hanska qui, l'année précédente, lui avait adressé une lettre signée « l'Étrangère ». Balzac a tenu une correspondance importante avec cette femme érudite, jusqu'à leur mariage le 14 mars 1850. Ces femmes d'une grande érudition ne semblent pourtant pas avoir influencé pour beaucoup son opinion sur la femme en général. Elles étaient à ses yeux, certainement des femmes tout à fait exceptionnelles. Et, pas plus que les femmes d'exception qui ont entouré Voltaire, Diderot ou Rousseau, elles ne pouvaient constituer la norme pour sa vision de la femme.

Si Balzac est plutôt favorable à l'instruction des femmes pour qu'elles deviennent des épouses modèles, il se montre en revanche, extrêmement sévère à l'égard des femmes écrivains. Écrire nécessite, il est vrai, des connaissances, mais publier ce qu'on a écrit ne sied pas à une femme, parce qu'elle se montrerait ainsi tout aussi capable d'imagination et de style qu'un homme écrivain. Dans une lettre envoyée en 1838 à Mme Hanska, Balzac déclare ainsi qu'il aime beaucoup qu'une femme écrive et étudie, à condition qu'elle ait le courage de brûler ses œuvres par la suite! Cette attitude s'explique peut-être par le fait que, selon lui, une femme qui écrit pourrait exploiter les aptitudes qu'elle a acquises lors de son instruction, pour son compte personnel et non pour son foyer. Mais on peut

---

<sup>1</sup> Thierry Bodin, in *Balzac, Le Père Goriot*, Folio Gallimard, 1971, p. 375

<sup>2</sup> *Ibidem*

également trouver dans la peur d'une concurrence « illégitime » la raison de cette interdiction de publier.

Ceci peut d'ailleurs paraître comme une crainte bien superflue, puisqu'on sait que la période qui va de 1830 à 1848 a connu autant de femmes écrivains que tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire environ une douzaine. Comment une aussi petite communauté de femmes aurait-elle pu menacer des écrivains déjà connus et établis? Mais le danger que ressent Balzac provient certainement de ce qu'un véritable mouvement est bel et bien amorcé.

Le plus étonnant cependant dans son attitude négative envers les femmes écrivains, c'est que Balzac en connaît une, à qui il voue un grand respect: George Sand. En 1838, il avait séjourné chez elle à Nohant. Pendant un certain temps, il s'en croyait même amoureux. Mais, comme on a si souvent pu le constater, de rares exemples ne suffisent pas pour en tirer des généralisations.

Néanmoins c'est George Sand qui a suggéré à Balzac le sujet de son roman *Béatrix*, publié en 1839.<sup>1</sup> En-dehors de l'intrigue principale, ce roman met en valeur une femme brillante, Félicité des Touches, qui écrit des romans et des pièces de théâtre. Mais elle les publie, comme l'a choisi de faire George Sand, sous un pseudonyme épïcène: Camille Maupin, ce qui, dans le contexte de cette époque, ne pouvait être que le nom d'un homme.<sup>2</sup> Dans *Béatrix*, Calyste, un jeune homme « beau comme un dieu grec<sup>3</sup> » et élevé de façon « noble, sage et religieuse<sup>4</sup> » est, au grand désespoir de ses parents, tombé éperdument amoureux de cette femme intellectuelle. Lorsqu'ils la critiquent, Calyste la défend:

Mademoiselle des Touches, ou, si vous voulez, Camille Maupin, a rejeté mon amour, il y a dix-huit mois [...]. Elle s'est alors doucement moquée de moi: elle pourrait être ma mère, disait-elle, une femme de quarante ans qui aimait un mineur commettait une espèce d'inceste, elle était incapable d'une pareille dépravation. [...] Aussi, quand elle m'a vu pleurant à chaudes larmes, m'a-t-elle consolé en m'offrant son amitié de la manière la plus noble. [...] Je suis maintenant comme son enfant. Puis, à son retour, en apprenant qu'elle en aimait un autre, je me suis résigné.<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> Thierry Bodin, in *Balzac, Le Père Goriot*, Folio Gallimard, 1971, p. 382

<sup>2</sup> Cf. Balzac, *Béatrix*, Garnier-Flammarion, Paris, 1979, p. 92

<sup>3</sup> Op. cit. p. 90

<sup>4</sup> Op. cit. p. 91

<sup>5</sup> Balzac, op. cit. p. 93



Calyste prie ses parents de ne pas traiter son amie comme le font les autres « Ne répétez pas les calomnies qui courent sur elle: Camille est artiste, elle a du génie, et mène une de ces existences exceptionnelles que l'on ne saurait juger comme les existences ordinaires.<sup>1</sup> » On dit sur elle qu'elle est, noire comme un corbeau - animal sage – et forte comme un Turc.<sup>2</sup> Le modèle en est George Sand, il n'y a pas de doute: « Camille Maupin, l'une des quelques femmes célèbres du dix-neuvième siècle, passa longtemps pour un auteur réel à cause de la virilité de son début.<sup>3</sup> » Le narrateur souligne cependant qu'être une femme célèbre par ses talents artistiques et intellectuels est plutôt rare dans l'histoire de la littérature française:

Expliquer par quel enchaînement de circonstances s'est accomplie l'incarnation masculine d'une jeune fille, comment Félicité des Touches s'est fait homme et auteur, pourquoi, plus heureuse que madame de Staël, elle est restée libre et se trouve ainsi plus excusable de sa célébrité, ne sera-ce pas satisfaire beaucoup de curiosité et justifier l'une de ces monstruosités qui s'élèvent dans l'humanité comme des monuments, et dont la gloire est favorisée par la rareté? Car, en vingt siècles, à peine compte-t-on vingt grandes femmes.<sup>4</sup>

Si le narrateur effectue une digression en faisant le portrait de Camille Maupin, qui ne joue donc qu'un rôle secondaire dans son roman, c'est qu'elle a bien influencé l'éducation sentimentale et intellectuelle de Calyste. Malgré son activité suspecte d'écrivaine, Camille Maupin reste donc une femme vertueuse.

Voici comment Félicité des Touches/Camille Maupin a reçu son savoir à elle. Devenue orpheline, elle finit par se retrouver chez son grand oncle maternel qui ne s'en occupe guère: « L'éducation de sa pupille fut entièrement livrée au hasard. Peu surveillée par une jeune femme adonnée aux plaisirs de l'époque impériale, Félicité s'éleva toute seule, en garçon.<sup>5</sup> » Elle lisait tout ce qu'elle avait envie de lire, et de ce fait « Son instruction devint surprenante, excitée par la passion de la lecture et servie par une belle mémoire.<sup>6</sup> » Le narrateur trouve cette manière de s'instruire préférable, puisqu'il critique l'enseignement donné aux

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Balzac, *Béatrix*, Garnier-Flammarion, Paris, 1979, p. 97

<sup>3</sup> Op.cit. p. 97

<sup>4</sup> Ibidem

<sup>5</sup> Balzac, *Béatrix*, Garnier-Flammarion, Paris, 1979, p. 98

<sup>6</sup> Ibidem

jeunes filles dans les couvents: « Ces prodigieuses lectures continrent ses passions beaucoup mieux que la vie de couvent, où s'enflamment les imaginations des jeunes filles.<sup>1</sup> » Mais, trop de travail intellectuel n'est apparemment pas bon pour le cerveau d'une jeune fille. Félicité en tombe tout simplement malade. Pour s'en remettre, elle commence à faire du cheval. Ainsi, elle va apparaître dans le monde où l'on va admirer sa beauté. On la trouve cependant insensible. (Il a bien fallu trouver un point faible à tant de perfection.) L'idéal féminin de l'époque était de « se montrer coquette et légère<sup>2</sup> ». Dépasser ces limites amènerait tout de suite des critiques. Le fait d'être une belle femme intelligente provoque des jalousies, on le sait.

Pour parfaire son éducation Félicité prend des leçons de piano et de chant et « Plus tard, à Paris, elle se fit enseigner l'harmonie, le contre-point, et a composé la musique de deux opéras, qui ont eu le plus grand succès<sup>3</sup>» Grâce à tous ses talents, la vie mondaine de la province lui paraît déplaisante et ennuyeuse:

La médiocrité du monde de province l'ennuyait si fortement, elle avait dans l'imagination des idées si grandioses, qu'elle déserta les salons après y avoir reparu pour éclipser les femmes par l'éclat de sa beauté, jouir de son triomphe sur les musiciennes, et se faire adorer par les gens d'esprit; [...], elle revint à ses livres, à son piano, aux œuvres de Beethoven et au vieux Faucombe.<sup>4</sup>

Félicité est, par son éducation, devenue une femme hors du commun: « Son esprit avait pris une énorme étendue, et des habitudes de critique lui permettaient de juger sainement les hommes, les arts, les choses et la politique.<sup>5</sup> » Mais l'indépendance a un prix, elle le comprend et elle ne souhaite ni se marier ni mettre des enfants au monde. À l'instar d'un homme, elle préfère se familiariser avec l'action. Ces « anomalies » sont expliquées par le fait que « le hasard l'a jetée dans le domaine de la science et de l'imagination, dans le monde littéraire, au lieu de la maintenir dans le cercle tracé par l'éducation futile donnée aux femmes, par les enseignements maternels sur la toilette, sur la décence hypocrite, sur les grâces chasseresses du sexe.<sup>6</sup> »

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Balzac, op. cit. p. 99

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> Balzac, op. cit. p. 100

<sup>5</sup> Ibidem

<sup>6</sup> Balzac, op. cit. p. 101

L'intention de Balzac, dans *Béatrix*, n'est aucunement de ridiculiser les femmes comme Félicité des Touches, bien au contraire. Mais, comme on l'a souvent vu, un exemple ne suffit pas pour qu'on puisse en tirer des conclusions valables pour une catégorie entière de l'humanité. Pour Balzac, Félicité, comme par ailleurs George Sand, fait partie des exceptions qui confirment la règle selon laquelle les femmes n'ont pas à publier d'œuvres littéraires.

## Odor di femina

Balzac n'est pas le seul écrivain de son époque à critiquer l'écriture et la littérature féminines. Malgré ses attitudes « pro - féminines », Stendhal est, lui aussi, sévère envers les essais littéraires des femmes. Il dit dans *De l'Amour*, que peu de femmes savent mettre de l'énergie dans leurs romans et qu'elles manquent d'audace: « Ce qui fait que les femmes, quand elles se font auteurs, atteignent bien rarement au sublime, ce qui donne de la grâce à leurs moindres billets, c'est que jamais elles n'osent être franches qu'à demi<sup>1</sup> ». Pour Stendhal être un bon écrivain ne demande donc pas exclusivement un certain niveau de connaissance et d'imagination, mais surtout un certain style.

Émile Faguet est un autre homme qui n'apprécie pas facilement une écriture différente de celle de la norme. Il est membre de l'Académie française. Ayant accepté de faire la préface du premier tome de *Corinne* de Mme de Staël, publiée en 1807, il constate initialement que c'est « un roman très bien fait ». Il précise « assurément Mme de Staël écrit fort bien.<sup>2</sup> » Ces éloges ne l'empêchent cependant pas de critiquer la romancière: « On peut regretter que ce très remarquable ouvrage ne soit pas toujours aussi bien écrit qu'on souhaiterait qu'il le fût.<sup>3</sup> » Il s'attaque donc à l'écriture qu'il jugeait naguère de si bonne qualité: « les plus grandes parties de *Corinne* sont écrites en style moyen, en style médiocre, en style de tout le monde, en style impersonnel et c'est-à-dire sans style.<sup>4</sup> » Cela donne l'impression qu'il éprouve comme une nécessité impérieuse de critiquer quelque chose et, puisqu'il avait admiré sans réserve l'intrigue du livre, il s'en prend au style, qui devient progressivement sous sa plume, on le voit, un « non style ».

---

<sup>1</sup> Stendhal, *De l'amour*, p. 72, cité d'après Bolster op.cit. p. 30.

<sup>2</sup> Mme de Staël, *Corinne*, Préface d'Émile Faguet, p. XVI

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> Ibidem

On peut dire que plus les femmes cherchent à s'exprimer au travers d'œuvres fictionnelles plus leurs collègues masculins les critiquent. Dans la préface de son roman *Les Bas-Bleus de la République* écrit en 1881, Jules Barbey d'Aurevilly évoque les femmes écrivains, et il ne cache pas son dédain pour leurs capacités intellectuelles, qui pour lui sont des « facultés mâles »:

Étudiez leurs œuvres, ouvrez-les au hasard! À la dixième ligne et sans savoir de qui elles sont, vous êtes prévenu; vous sentez la femme! Odor di femina. Mais quand elles ont le plus de talent, les facultés mâles leur manquent aussi radicalement que l'organisme d'Hercule à la Vénus de Milo, et pour le critique, c'est aussi clair que l'histoire naturelle.<sup>1</sup>

Par ailleurs, Simone de Beauvoir critiquera, un siècle plus tard, les femmes qui écrivent de ne pas sortir de leur cercle habituel et conventionnel. D'après elle, les femmes écrivains « évoquent les raffinements d'une civilisation dite de la 'qualité', [...]; elles orchestrent la mystification destinée à persuader les femmes de rester femmes: vieilles maisons, parcs et potagers, aïeules pittoresques, enfants mutins, lessive, confitures.<sup>2</sup> » La confiture est bien, on le comprend, le propre de la femme.

À bien prendre en considération ces points de vue, qui renvoient toujours à des différences qui seraient innées, et toutes les autres critiques que subissent les femmes qui montrent quelque audace pour s'exprimer, il ne faut peut-être pas trop s'étonner qu'elles n'aient pas confiance en elles. Être une femme écrivain n'était ni chose facile ni même chose souhaitable.

## George Sand: Femme sur tous les fronts

C'est donc fort logique qu'Aurore Dupin de Francueil (1804-1876) décide de se faire connaître sous un nom d'homme: « George Sand ». Ses premières œuvres avaient été cosignées avec Jules Sandeau, mais pour publier *Indiana* en 1832, la première œuvre romanesque qu'elle signe seule, elle adopte ce pseudonyme. Comme on le voit, elle a pris une partie du nom de Sandeau, pour en former le sien. C'est peut-être aussi grâce à ce nom apparemment masculin que la critique a salué cette parution avec beaucoup de respect.

---

<sup>1</sup> Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Bas-Bleus de la République*, 1881, p. XXII

<sup>2</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, tome II, p.634

Dix ans plus tard, George Sand a apparemment senti le besoin de préciser la finalité de son roman, puisque, lorsqu'elle l'a réédité, elle a rédigé une nouvelle préface. George Sand y explique ainsi qu'elle plaide pour la moitié du genre humain, c'est-à-dire les femmes. Mais en même temps, elle dit avoir écrit pour la cause « du genre humain tout entier; car le malheur de la femme entraîne celui de l'homme, comme celui de l'esclave entraîne celui du maître.<sup>1</sup> » Elle retourne ainsi l'argument qui dit que si la femme s'élève l'homme le fera encore plus, un argument qu'on a entendu depuis bien longtemps. Dans sa réflexion, il n'est plus question du bonheur, mais du malheur, ce qui convaincrait peut-être mieux son lectorat. En même temps elle fait référence à l'esclavage qu'avaient évoqué bien d'autres avant elle. La différence est que, pour elle, la situation d'esclave menaçante concerne aussi les hommes et non exclusivement la femme. George Sand milite ainsi pour la liberté de tous les opprimés, car libres ni les ouvriers ni les femmes ne l'étaient. Et, la liberté est pour elle la valeur la plus grande. En mars 1831, elle écrit à sa mère:

Pour moi, la liberté de penser et d'agir est le premier des biens. Si l'on peut y joindre les petits soins d'une famille, elle est infiniment plus douce, mais où cela se rencontre-t-il? Toujours l'un nuit à l'autre, l'indépendance à l'entourage, ou l'entourage à l'indépendance... [...]. Ce n'est pas du monde, du bruit, des spectacles, de la parure qu'il me faut... C'est de la liberté.<sup>2</sup>

Elle insiste aussi sur la difficulté que rencontrent les femmes pour être des « écrivaines », si elles veulent, en même temps, être en charge d'une famille. La difficulté réside dans le fait de pouvoir concilier des aspirations peu compatibles comme la famille et la liberté. Cependant, plus les femmes souhaiteront être libres, plus leur situation deviendra difficile à gérer. George Sand en témoigne dans *Histoire de ma vie*. La création littéraire est, comme elle le constate elle-même, « un but, une tâche, disons le mot, une passion. Le métier d'écrire en est une violente et presque indestructible, quand elle s'est emparé d'une pauvre tête, elle ne peut plus s'arrêter.<sup>3</sup> » Son rôle de mère et de femme ne lui déplait pas, au contraire: « Enfin, je travaille tous les jours à mériter qu'on inscrive sur la tombe vers laquelle je penche (expression romantique) que j'eus toutes les vertus, que je

---

<sup>1</sup> Bolster, op. cit. p. 28

<sup>2</sup> Lettre citée d'après Huguette Bouchardeau in George Sand, *La lune et les sabots*, Robert Laffont, Paris, 1990, p. 76

<sup>3</sup> Huguette Bouchardeau, op. cit. p. 80

fus bonne mère, bonne fille, bonne épouse, bonne sœur, bonne cousine, bonne tante, et plutôt à Dieu qu'on pût ajouter bonne grand-mère<sup>1</sup>. » Mais, c'est avec l'écriture que son existence se remplit.

Si *Indiana* avait été respecté en tant qu'œuvre littéraire, *Lélia*, publiée en 1833, fait par contre scandale. Il est intéressant à noter que dans son article *Portraits de femmes*, imprimé en 1833, Sainte-Beuve, en parlant de *Lélia*, relève « l'existence d'un 'singulier mouvement moral et littéraire qui se déclare en France chez les femmes', car 'une multitude d'entre elles' prend la parole pour 'plaider contre la société'<sup>2</sup> ». Le bruit court qu'une femme qui oserait lire *Lélia* serait, à coup sûr, une femme perdue. George Sand fait elle-même état de ces réactions blessantes: « J'étais un esprit pervers, un caractère odieux, une plume obscène.<sup>3</sup> »

Huguette Bouchardeau raconte dans son livre sur George Sand que Gustave Planche, un de ses admirateurs a très mal réagi aux violences lancées par les critiques. Ce fervent défenseur de George Sand a non seulement fait éclater une célèbre dispute avec Alexandre Dumas Père, dont il n'acceptait pas les injustes commentaires, mais il est allé « jusqu'à se battre en duel avec une personnalité hostile au livre.<sup>4</sup> »

Parmi les critiques se trouve également Barbey d'Aurevilly, qui avait eu une grande admiration pour *Lélia*. Il estime maintenant que George Sand « poursuit sa production avec audace ». Selon Annelise Maugue, Barbey « se prend de la fureur des amoureux trahis contre elle et toutes ses émules ». Il « massacre (le mot est de lui) ses contemporaines, 'bas-bleus' ou sportives, dans ses essais, en les dépouillant de la beauté et de la séduction<sup>5</sup> ». Comme si l'habit faisait le moine, il proclame dans *Les Bas Bleus*, que « Femme, d'ailleurs, Mme Sand ne l'est plus. Elle a passé une partie de sa vie en habit d'homme.<sup>6</sup> » Disons-le, l'ambition de George Sand n'était pas de séduire les hommes, ce dont elle s'est pourtant montrée fort bien capable. On n'a qu'à regarder les nombreuses relations amoureuses qu'elle a établies avec Jules Sandeau, Frédéric Chopin et Alfred de

---

<sup>1</sup> Cité par H. Bouchardeau p. 79

<sup>2</sup> Bolster, op. cit. p. 28

<sup>3</sup> Cité d'après Bouchardeau p. 125

<sup>4</sup> Huguette Bouchardeau, op. cit. p. 88

<sup>5</sup> Maugue, *L'identité masculine en crise au tournant du siècle*, p. 91

<sup>6</sup> Op. cit. p. 46 cité par Maugue p. 88

Musset, pour ne citer que le nom des hommes les plus connus. Son ambition est d'améliorer la société, et surtout la situation des opprimés.

Dans *Indiana* et *Lélia*, on l'avait accusée d'être contre le mariage, mais comme on l'a vu, George Sand ne voyait point d'opposition entre la conservation des institutions et l'égalité entre les deux sexes. Aussi souligne-t-elle que ce n'est pas l'ordre moral qu'elle attaque, mais le manque de situation égale entre époux dans le couple. Et elle fait à nouveau référence à l'esclavage, cette fois-ci c'est de celui de la femme qu'elle parle :

Oui, la femme est esclave en principe et c'est parce qu'elle commence à ne plus l'être en fait que le moment est venu de reconnaître ses droits à l'égalité civile. Oui, l'égalité civile, l'égalité dans le mariage, l'égalité dans la famille, voilà ce que vous pouvez, ce que vous devez demander, réclamer. Mais, que ce soit avec le profond sentiment de la sainteté du mariage, de la fidélité conjugale, et de l'amour de la famille.<sup>1</sup>

On ne doute pas que George Sand soit très prise par l'utopie libératrice de son époque. Elle se bat pour la liberté de tous contre les injustices sociales: « Aidons-nous les uns les autres à ne pas désespérer », écrit-elle dans *Histoire de ma vie*<sup>2</sup>. Son ambition est de former le citoyen et de le rendre meilleur. Avant Jules Ferry, elle propose une éducation pour tous, qui permette d'élever les cœurs. Optimiste incorrigible, elle croit en un « homme nouveau ». Sa conviction est que l'humanité progresse. En même temps, elle se pose la question de savoir comment la femme peut aspirer à être libre quand l'homme ne l'est pas. C'est seulement lorsque la société aura radicalement changé que les femmes pourront, elles aussi, prendre des responsabilités politiques. Elle est en droit de penser cela puisqu'elle a elle-même eu l'expérience de grandes responsabilités.

Comment George Sand a-t-elle été amenée à prendre en compte des questions de nature sociologique pour les transformer en littérature? La réponse à cette question tient, sans doute, à ce que sa vision du monde a été élaborée selon une double appartenance sociale. Elle était à la fois la descendante d'un roi de Pologne et d'un oiseleur parisien. De ce fait, elle s'est retrouvée tiraillée entre le monde de sa mère qui était une femme du peuple et celui de son père, tôt décédé, qui était de lignage aristocratique. L'éducation d'Aurore Dupin de Francueil, qui par mariage est devenue baronne de Dudevant, a d'abord été faite par sa grand-

---

<sup>1</sup> *Souvenirs et idées* cité d'après Boisdeffre, p. 228

<sup>2</sup> Cité par Boisdeffre, op. cit. p. 225.

mère paternelle, femme d'une grande culture qui s'intéressait à la philosophie et à la musique. C'est d'ailleurs dans sa bibliothèque qu'elle a trouvé les ouvrages qui l'ont le plus intéressée. Elle a ainsi été inspirée par les œuvres de Chateaubriand, mais surtout par le *Contrat Social* de Rousseau. Son savoir et ses facultés de réflexion lui ont, par contre, été donnés par le précepteur que sa grand-mère avait auparavant choisi pour son fils, c'est-à-dire le père de la jeune Aurore. Grâce à ce professeur, elle apprend les lettres classiques: le latin et le grec, ce qui normalement, on le sait, était enseigné exclusivement aux garçons. Le fait d'avoir habité à Nohant, en province, et d'y avoir été élevée, a certainement aussi contribué à son engagement social.

Enfin son ami Jules Sandeau a probablement aussi joué un rôle non négligeable pour le développement de son intellect. Notons que, grâce à l'instruction qu'elle a reçue, elle s'est montrée capable, dès l'âge de 17 ans, de gérer le domaine familial de Nohant. Son exemple démontre, on ne peut mieux, qu'avec une éducation égale les femmes peuvent faire preuve des mêmes dons et capacités intellectuelles que les hommes.

C'est sûrement cette thèse qu'elle veut démontrer dans *Gabriel*, pièce de théâtre écrite en 1840. George Sand a beaucoup tenu à cette pièce. En dépit de tous ses efforts, et malgré l'enthousiasme de Balzac, qui a comparé cette œuvre à *La nuit des rois* de Shakespeare<sup>1</sup>, elle n'a jamais réussi à la faire représenter. Ainsi *Gabriel* a dû attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour connaître sa première adaptation à la scène. La pièce met astucieusement en scène un personnage principal androgyne qui, d'après Pierre Citron, est le double de George Sand elle-même.

Gabriel est une fille que son grand père a décidée de faire passer pour un garçon. Grâce à cette configuration ambivalente, il est possible d'envisager la société sous deux points de vue: celui des hommes et celui des femmes. La discussion sur l'éducation entre le précepteur, un abbé, et le prince met en jeu tous les arguments et préjugés qui existent sur les rôles des deux sexes. Le précepteur en s'adressant au prince parle de son élève Gabriel: « Votre Altesse est douée d'une profonde érudition. Elle pourra interroger elle-même, mon noble élève, et voir que ses études ont été fortes et vraiment viriles. » Le prince, qui s'informe des matières étudiées, propose le latin et le grec. On le rassure en lui énumérant les capacités intellectuelles et physiques du jeune homme: « Il aime l'étude, et il aime aussi les violents exercices, la chasse, les armes, la course. » Et, répondant à une question ultérieure le précepteur confirme que

---

<sup>1</sup> Lettre de Balzac écrite en 1842, in *Sand Corresp.* 5:731n



Dès sa plus tendre enfance [...] il a été pénétré de la grandeur du rôle masculin, et de l'abjection du rôle féminin dans la nature et dans la société. Les premiers tableaux qui ont frappé ses regards, les premiers traits de l'histoire qui ont éveillé ses idées lui ont montré la faiblesse et l'asservissement d'un sexe, la liberté et la puissance de l'autre. [...] partout la femme esclave, propriété, conquête, n'essayant de secouer ses fers que pour encourir une pensée plus rude encore, et ne réussissant à les briser que par le mensonge, la trahison, les crimes lâches et inutiles.<sup>1</sup>

Or Gabriel / Gabrielle proteste contre le principe d'une éducation différenciée entre garçons et filles que professe son maître, en soutenant de manière très claire et très simple que le cerveau n'a point de sexe: « La femme! La femme, je ne sais à quel propos vous me parlez toujours de la femme. Quant à moi, je ne sens pas que mon âme ait un sexe, comme vous tâchez souvent de me le démontrer.<sup>2</sup> » *Gabriel* se révèle ainsi comme une pièce de théâtre audacieuse. Dire que l'âme n'a point de sexe, c'est presque chose pire que de dire que le cerveau n'en a pas car l'âme relève de Dieu bien plus que du cerveau. Mais, dans ce contexte, le mot « âme » signifie justement « cerveau ». Et si l'on avait l'habitude de parler de l'âme féminine, c'est probablement parce que la femme était plutôt considérée comme une écervelée.

L'essentiel pour George Sand est donc de démontrer qu'avec une éducation pareille ou semblable les femmes font preuve des mêmes capacités intellectuelles que les hommes. Mais elle montre en même temps que la société dans laquelle elle vivait était faite, non seulement par les hommes, mais aussi pour les hommes.

Son engagement social avait commencé très tôt. En 1835 lorsqu'un tribunal juge 121 opposants au régime, accusés d'être à l'origine d'émeutes à Lyon et à Paris, George Sand assiste au procès. Comme les femmes n'y ont pas accès, elle s'habille en homme. Parmi les avocats de la défense, se trouve Michel de Bourges. Elle est tout de suite stupéfaite par l'éloquence de cet homme, ce libérateur du peuple, qui plaide contre une société corrompue. Aussi sa conversion au socialisme se fait-elle grâce à lui.

Un autre événement historique l'a également renforcée dans sa conviction: c'est la révolution de 1848. Le 23 février de cette année « la foule descend sur les boulevards. La troupe tire. Alors l'émeute partout déferle. En trois jours, au prix

---

<sup>1</sup> *Gabriel*, scène II, Editions des femmes, 1988, pp 51-53

<sup>2</sup> *Gabriel*, op. cit. scène III, p. 57

de trois cents morts, l'insurrection l'emporte. Louis-Philippe abdique et puis émigre. Il n'a guère tenu plus longtemps que la Monarchie 'légitime'.<sup>1</sup> »

Ce mouvement a soulevé de nombreux espoirs pour les femmes, et George Sand y a participé à sa façon. Elle a créé *La cause du peuple*, journal qui n'aura que trois numéros, mais qui a eu une certaine influence quand même. Elle s'est ainsi retrouvée au cœur de l'action car elle était l'amie de hauts fonctionnaires et de ministres comme Louis Blanc et Alexandre Ledru-Rollin. Elle a donc pu avoir un certain impact sur leurs prises de décisions. Aussi l'appellera-t-on « la Muse de la République ».

George Sand a, avec Victor Hugo, également espéré une alliance entre les nations de l'Europe. Son espoir politique s'est pourtant achevé quelques mois plus tard par une défaite totale. La déception est arrivée le 10 décembre 1848 lorsque Louis Napoléon Bonaparte a été élu Président de la République. Il a obtenu 5 millions de voix, contre 17 000 pour Alphonse de Lamartine, autre écrivain engagé dans le mouvement de cette révolution. George Sand a été dégoûtée à jamais par la politique, ce jeu d'illusionnistes, puisque: « Son rêve social était un idéal de partage et de fraternité.<sup>2</sup> »

Lorsque dans son livre *George Sand à Nohant sa vie, sa maison, ses voyages, ses demeures*, Pierre de Boisdeffre résume le parcours politique et littéraire de George Sand, il constate que cette femme, férue de liberté et d'égalité

avait eu du succès trop tôt pour qu'on le lui pardonnât facilement. Elle avait touché à la politique en un temps où les femmes en étaient exclues. Elle avait plaidé leur cause et donné l'exemple d'une vie libre et indépendante. Elle s'était déclarée socialiste et même communiste en un temps où ces vocables scandalisaient la bourgeoisie. Surtout, elle avait beaucoup écrit et les raffinés (Baudelaire, Nietzsche, Barbey d'Aurevilly) ne le lui pardonnaient pas. D'où toutes ces plaisanteries sur 'la vache bretonne de la littérature'. Mais elle a gagné son procès en appel, non seulement comme femme - et comme ancêtre du féminisme - mais comme écrivain.<sup>3</sup>

Il ne fait donc aucun doute que George Sand est une des personnes qui ait le mieux cerné la problématique de la situation de la femme dans la société française au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle met la liberté en toute priorité: il faut que tous les êtres humains soient libres, les hommes comme les femmes. Elle pense aussi qu'avec

---

<sup>1</sup> Boisdeffre, *George Sand à Nohant sa vie, sa maison, ses voyages, ses demeures*, p. 150

<sup>2</sup> Boisdeffre, op. cit. p. 159

<sup>3</sup> Boisdeffre, op. cit. p. 220

des conditions éducationnelles identiques une femme vaut bien un homme au point de vue intellectuel. Pour elle l'éducation de tous donnerait ainsi une société meilleure à tout le monde, et éliminerait peut-être en même temps la bipolarisation entre hommes et femmes. Boisdeffre conclut:

Sa vie, l'indépendance de sa conduite, son ardeur créatrice et ses talents ont fait de George Sand un prophète du féminisme, salué et reconnu comme tel aujourd'hui par tous. L'égalité civile de l'homme et de la femme, l'entrée de cette dernière dans tous les secteurs de la vie professionnelle lui devront beaucoup. L'écrivain notait, assez justement, qu'il y avait, entre l'homme et la femme, 'diversité d'organisation' et non pas 'différence', égalité, mais non similitude. 'Je crois les femmes aptes à toutes les fonctions comme les hommes', disait-elle et, sur ce point, l'avenir lui a donné entièrement raison.<sup>1</sup>

## Pauline Roland: l'institutrice socialiste

George Sand n'a bien sûr pas été la seule femme qui s'est engagée pour l'égalité entre hommes et femmes. Pauline Roland s'est par exemple initiée aux idées saint-simoniennes à vingt ans, et elle en a rapidement été enthousiasmée, puisque Saint Simon lui paraissait vouloir mettre fin à « l'exploitation de l'homme par l'homme » en même temps qu'il semblait vouloir se battre pour une égalité entre les sexes.

Pauline Roland s'est installée à Paris en 1832, où elle commence à écrire pour les premiers journaux féministes. Elle collabore, par exemple, à *La femme nouvelle* et en 1848 elle prend la direction du *Club républicain des femmes*. Avec Jeanne Deroin et Gustave Lefrançais elle fonde, en 1849, l'*Association des instituteurs, institutrices et professeurs socialistes*, organisme qui insiste sur l'importance de l'égalité des sexes dans un programme d'éducation qui s'étend sur dix-huit ans. Grâce à sa mère, elle avait elle-même reçu une bonne instruction.

En octobre 1849, les délégués de plus de cent professions ont élu Pauline Roland au comité central de l'*Union des associations de travailleurs*. Leur but était de rétablir le mouvement coopératif. Ce projet, considéré comme dangereux, est aussi interdit par le gouvernement en avril 1850. Pauline Roland est arrêtée et emprisonnée. La justice française l'attaque pour « socialisme, féminisme et débauche ». Si elle a, en effet, vécu en union libre pendant douze ans avec Jean Aicard, c'était parce que pour Pauline Roland se marier ne devait pas être une

---

<sup>1</sup> Op. cit. pp. 227-228

nécessité pour une femme. Autant qu'un homme, elle devait être capable, par son travail, de subvenir seule aux besoins de ses enfants et d'elle-même. Pauline Roland croyait ainsi à une parfaite égalité dans le couple.

Son arrestation ne l'a pas dissuadée de s'engager dans la résistance parisienne au coup d'État du 2 décembre 1851. Cette fois-ci, elle est cependant condamnée à dix ans de déportation en Algérie. Grâce à George Sand et à Pierre-Jean de Béranger, elle peut bénéficier d'une libération anticipée, mais, en décembre 1852, elle succombe à la fatigue due aux dures conditions qu'elle a connues en prison. Sur elle, Victor Hugo écrit dans *les Châtiments*:

Elle ne connaissait ni l'orgueil ni la haine;  
Elle aimait; elle était pauvre, simple et sereine...

Son destin de femme montre que la lutte des femmes n'était pas sans risques, surtout si l'on était une femme simple et relativement pauvre. Protester contre l'ordre établi se faisait donc payer très cher.

## Flaubert: Madame Bovary, c'est qui?

Lorsqu'en 1857 Gustave Flaubert publie son roman *Madame Bovary*, l'un de ses buts était certainement de parler de l'éducation de la femme, puisque ce qui fait défaut à l'héroïne éponyme, c'est son savoir. Emma Bovary reçoit son instruction scolaire dans un couvent: « Lorsqu'elle eut treize ans, son père l'amena lui-même à la ville pour la mettre au couvent.<sup>1</sup> » Dans cet établissement la jeune fille apprend pourtant bien ce qui est au programme: « Le soir, avant la prière, on faisait dans l'étude une lecture religieuse. C'était pendant la semaine, quelque résumé d'Histoire sainte ou les *Conférences* de l'abbé Frayssinous, et, le dimanche, des passages du *Génie du Christianisme*, par récréation.<sup>2</sup> » On ne pouvait pas lui enlever son goût et son application pour l'étude:

---

<sup>1</sup> Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Ed. Folio, 1972, p. 64

<sup>2</sup> Op. cit. p. 65

Elle jouait fort peu durant les récréations, comprenait bien le catéchisme, et c'est elle qui répondait toujours à M. le vicaire dans les questions difficiles. Vivant donc sans jamais sortir de la tiède atmosphère des classes et parmi ces femmes au teint blanc portant des chapelets à croix de cuivre, elle s'assoupit doucement à la langueur mystique qui s'exhale des parfums de l'autel, de la fraîcheur des bénitiers et du rayonnement des cierges.<sup>1</sup>

Mais, Emma lisait aussi des romans. Elle était par exemple très éprise du roman sentimental *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint Pierre. Elle avait rêvé « la maisonnette de bambous, le Nègre Domingo, le chien Fidèle, mais surtout l'amitié douce de quelque bon petit frère, qui va chercher pour vous des fruits rouges dans des grands arbres plus hauts que des clochers, ou qui court pieds nus sur le sable, vous apportant un nid d'oiseau.<sup>2</sup> » Elle adorait cette lecture interdite. Dans le couvent, il y avait une vieille fille qui avait l'habitude de lui prêter en cachette des romans romantiques où les messieurs étaient « braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes. [...] Avec Walter Scott, plus tard, elle s'éprit de choses historiques, rêva bahuts, salle des gardes et ménestrels.<sup>3</sup> » On pourrait dire qu'Emma Bovary ressemble à une de ces femmes, dont parle Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, publiés en 1820, « qui faisaient l'amour avec des romans, comme jadis on faisait des romans avec l'amour.<sup>4</sup> »

L'éducation qu'elle reçoit au couvent, n'est en aucun point positive, parce qu'elle n'a pas pour but de former le jugement des élèves. Les livres ne lui apprennent rien sur la réalité qui l'entoure. Emma faisait donc partie des jeunes filles naïves, influencées par des lectures romantiques ou religieuses dispensées dans les couvents. Cette instruction fera d'elle une rêveuse, une femme qui vit dans l'illusoire et qui s'ennuie à en mourir car le monde réel où elle vit, ne correspond jamais à ses chimères. La littérature religieuse ou romanesque emportent son imagination vers les châteaux, à la cour parmi les seigneurs et les nobles dames: un des problèmes qu'Emma rencontrera par la suite sera de pouvoir réaliser ses rêves de luxe et de raffinement. Quelles étaient les chances

---

<sup>1</sup> Op. cit. pp. 64-65

<sup>2</sup> Op. cit. p. 64

<sup>3</sup> Op. cit. p. 66

<sup>4</sup> In III p. 207 cité par Bolster p. 32

pour elle, fille d'un simple paysan, de trouver un mari qui corresponde à ses rêves? Comment rencontrer un prince, si on ne fait pas partie de la noblesse?

Emma se marie avec Charles Bovary, un homme qui, malgré ses études de médecin, est d'une intelligence assez médiocre. Mécontente et profondément déçue de la vie qu'elle mène, Emma cherche d'autres satisfactions. Elle décide de tromper son mari et engage une aventure adultère avec un homme de la petite noblesse.

Si le scandale accompagne le roman, c'est qu'on accuse son auteur d'avoir outragé les mœurs et la religion en n'ayant pas condamné le comportement adultère d'Emma Bovary. Pourrait-on cependant imaginer que Flaubert ait eu l'intention de critiquer les femmes en présentant Emma comme stupide, rêveuse et adultère? Ce serait difficile à croire, parce que Gustave Flaubert s'est toujours entouré de femmes intelligentes et intellectuelles, parmi lesquelles se trouve George Sand, et qu'il a entretenu avec elles une correspondance qui ne laisse aucune trace de misogynie. La raison la plus pertinente est sans doute à trouver dans la mauvaise éducation qu'Emma a reçue chez les religieuses. Flaubert, n'a-t-il pas dit que la femme « est un produit de l'homme; elle est le résultat de la civilisation, une œuvre factice<sup>1</sup> »? Pour lui, la condition de la femme est donc façonnée par la société, c'est-à-dire par les hommes au pouvoir, notamment ceux de l'église catholique.

On peut également se demander s'il n'y a pas dans son roman, une allusion aux idées de Fénelon. Emma Bovary, qui dans sa jeunesse, on vient de le dire, a été influencée par la lecture des romans chevaleresques et des légendes des saints, ne ressemble-t-elle pas à la jeune fille, dont parle Fénelon dans son texte sur *l'Éducation des filles*:

Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros: elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage!<sup>2</sup>

Notre hypothèse semble encore plus probable si l'on se réfère aux idées de Fénelon dénonçant les effets négatifs des œuvres de fiction sur l'esprit féminin.

---

<sup>1</sup> Cité d'après Priollaud *La femme au XIXème siècle*, p. 237

<sup>2</sup> Fénelon op. cit. page 95, version de 1696.

On voit très clairement l'importance que donne Fénelon à l'ajustement de l'éducation des filles aux conditions dans lesquelles elles doivent mener leur vie:

Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle y doit avoir, et ne lui laissez point goûter les amusements de la ville; [...]. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la cour; ce commerce ne servirait qu'à lui faire prendre un air ridicule et disproportionné.<sup>1</sup>

N'est-ce pas ce qui arrive précisément à Emma après sa soirée au bal du château de la Vaubyessard? Au moins, une telle explication de la critique de Flaubert envers l'éducation dispensée dans le couvent, n'est pas du tout impensable, surtout pas si on prend en considération le fait que le texte pédagogique de Fénelon avait connu une véritable fortune au XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle on en avait publié encore deux éditions, notamment en 1809 et en 1828. Notons au passage qu'il y aura de nouvelles éditions de ce livre en 1882, en 1885 et même en 1920.

Un roman ne suffit pas pour créer un débat qui changerait la vision d'une société, et encore moins, si le lectorat y voit une irrévérence contre les mœurs et l'église plutôt que la critique de l'éducation dispensée aux jeunes filles dans les couvents.

## Messieurs les misogynes, vous avez la parole

Il est évident que la société française est encore repliée sur ses conventions et ses stéréotypes, au moins si l'on regarde les commentaires que font certains écrivains connus sur la femme et sa situation sociale. Guy de Maupassant continue apparemment à voir dans la femme une déesse sur un piédestal, cette image stéréotypée imposée au Moyen-âge par le roman courtois. Il s'exclame « Notre souveraine va devenir notre égale. Tant pis pour elle! » Il ne change évidemment pas de discours en parlant des droits que réclament les femmes: « Puisque la femme revendique ses droits, ne lui en reconnaissons qu'un seul: le droit de plaire » car « La femme est faite pour aimer, pour être aimée, et pour cela seulement ». Dans ces conceptions il n'y aucune place pour les femmes qui essaient de faire avancer leurs points de vue et changer les représentations qu'on a d'elles. La femme est faite par l'homme et pour l'homme, comme l'avait constaté

---

<sup>1</sup> Op. cit. pp. 165-166

déjà Saint Paul. Le mythe de Pygmalion semble être non seulement toujours existant, il est, dans l'esprit de cet écrivain, même fort vigoureux!

Les invectives ne connaissent pas de limite, elles pleuvent de tous les côtés: « La femme est, selon la Bible, la dernière chose que Dieu ait faite. Il a dû la faire le samedi soir. On sent la fatigue.<sup>1</sup> » Ce propos signé Alexandre Dumas fils, sent effectivement la fatigue, mais c'est plutôt celle de son auteur qui refuse de comprendre que les choses évoluent et surtout qu'elles ont évolué! Le même écrivain prétend dans son livre *L'Homme-Femme* (1872) que « le seul moyen de rendre la femme inoffensive, serait de la rendre libre. Voulez-vous être maître d'elles (sic) socialement, faites cesser son esclavage. Son esclavage c'est sa garantie, sa puissance, son génie. Femmes libres, femmes mortes.<sup>2</sup> » Pour cet homme, et probablement pour beaucoup d'autres avec lui, la femme n'est rien sans un homme; elle est entièrement dépendante de lui. S'il avait écrit « Femmes libres, femmes fortes », il aurait certainement été plus proche de la vérité. Inconsciemment, il le savait peut-être, parce que c'est certainement de là que vient le besoin constant d'affirmer que les femmes sont faibles sans la protection et le soutien des hommes.

L'anthropologue Paul Topinard écrit en 1873 que « La femme est à l'homme ce que l'Africain est à l'Européen et le singe à l'humain.<sup>3</sup> » Une telle pensée reflète, on ne peut mieux, l'idée de l'infériorité constitutionnelle de la femme par rapport à l'homme. Tout semble bon pour démontrer que la femme fait partie des êtres inférieurs. Aucune opinion raciste ou sexiste ne paraît exagérée pour y parvenir. Gustave Le Bon, psychologue et sociologue, initiateur de la psychologie des foules, est dans la crainte horrifiée des femmes intelligentes. Il affirme en 1879, dans la *Revue d'Anthropologie*:

On ne saurait nier, sans doute qu'il existe des femmes très distinguées, très supérieures à la moyenne des hommes, mais ce sont là des cas aussi exceptionnels que la naissance d'une monstruosité quelconque, telle, par exemple, qu'un gorille à deux têtes, et par conséquent, négligeables entièrement.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Cité d'après Priollaud, *La femme au XIXème siècle*, p. 236

<sup>2</sup> Alexandre Dumas fils, *L'Homme-Femme*, pp. 4-5 cité par Maugeu, p. 148

<sup>3</sup> Cité d'après Bard, *Un siècle d'antiféminisme* p. 7

<sup>4</sup> Cité en partie par Michelle Parrot dans la Préface d'*Un siècle d'antiféminisme* de Christine Bard, p. 7



Même si l'on n'a pas inventé encore le discours « politiquement correct » au XIX<sup>e</sup> siècle, il n'est rien moins que choquant de voir avec quelle véhémence on continue à soutenir l'infériorité de la femme en la désignant non seulement comme l'Autre, mais en la réduisant au stade animal ou en présentant son intelligence comme une monstruosité de la nature.

Jules Barbey d'Aurevilly conteste tout, même le fait que Jeanne d'Arc ait été une femme. Dans *Les Bas-Bleus de la République*, publié en 1881, il dit « Il est vrai qu'il y a Jeanne d'Arc dans l'Histoire, mais Jeanne d'Arc n'est pas une femme, c'est un archange, qui tient l'épée de Dieu pour le compte de la France! C'est un être surnaturel auquel nous croyons, nous et auquel ne croient pas les bas-bleus! » En voilà une solution ingénieuse pour expliquer l'énergie de Jeanne d'Arc et ne changer en rien les représentations conservatrices: les anges n'ont pas de sexe et les archanges Michel ou Gabriel ont des capacités plutôt viriles. Dans son élan réactionnaire Barbey d'Aurevilly va même jusqu'à esquisser une sorte de scénario-catastrophe où des femmes comme Marie d'Agoult, George Sand et Rosa Bonheur seraient des académiciennes. Il en envisage par avance les conséquences les plus funestes: « c'est nous les hommes, qui ferons désormais les confitures et les cornichons.<sup>1</sup> » La confiture reste, on le voit, indissociablement liée à la « nature » de la femme. Et, la bipolarisation reste de rigueur.

Dans son article *Propos galants sur les femmes*, publié le 1<sup>er</sup> avril 1900 dans *le Journal*, Gustave Mirbeau tient le même discours: « les hommes enfin vaincus n'auront plus qu'à se retirer à la maison où, désormais, ils surveilleront, ménagères, le pot au feu, et donneront, nourrices sèches, le biberon aux enfants.<sup>2</sup> »

Pourquoi ces hommes s'obstinent - ils à voir toute évolution comme une révolution cataclysmique où les rôles devraient nécessairement s'inverser? Le cercle vicieux paraît presque impossible à rompre. On ne semble, tout simplement, pas capable d'imaginer l'égalité dans la différence.

Dans *Les suffrages des femmes*, Théodore Joran explique sa peur de la femme émancipée en s'appuyant sur le fait que le comportement des femmes aurait été plus cruel et plus acharné que celui des hommes pendant la Commune et dans d'autres situations révolutionnaires: « Le goût du carnage se transmettait chez les femmes avec une triste régularité. [...] Voilà ce que peut devenir la femme lorsque 'l'émancipation' la rend à tous ses mauvais instincts ou plutôt

---

<sup>1</sup> *Les Bas-Bleus*, 1878, p. 82 cité d'après Mauge, p. 52

<sup>2</sup> *Le Journal*, cité par Mauge, p. 53

introduit en elle des instincts de brutalité et de sauvagerie que, dans l'état ordinaire de 'subordination', elle ne se connaissait pas.<sup>1</sup> » Son opinion est que la femme est de nature cruelle et féroce, mais, une fois apprivoisée et dominée par l'homme, elle devient docile et obéissante. Et c'est, d'après ce qu'on comprend, dans cet état-là qu'il faudra la maintenir.

Une autre grande peur qu'on peut noter chez ces écrivains est que les femmes finissent par trop ressembler aux hommes. Alexandre Dumas redoute que « Si les femmes entraient dans les bureaux, elles perdraient leur féminité »! On pourrait d'ailleurs se demander en quoi cette féminité consistait? S'agirait-il du désir qu'elles éveillent chez les hommes? L'avertissement avancé par Léon Daudet, n'est que formel: « La femme ne doit pas se faire le singe de l'homme. La masculinisation de la femme serait un fléau pour toute la civilisation et pour elle-même. Car elle y perdrait son ascendant et son prestige. Qu'elle se fasse doctoresse, avocate, suffragette, ministresse, tout ce qu'elle voudra; mais qu'elle reste femme.<sup>2</sup> »

Théodore Joran pour sa part souligne que « La bataille idéologique est intense et ne fait pas rage seulement dans la presse: les essais, les romans, les pièces de théâtre pleuvent qui vouent aux gémonies cette femme qui n'est plus la femme.<sup>3</sup> » Un bon exemple de cela est le livre *Bas-Bleus* publié en 1891 par Albert Cim. Il y affirme à propos de l'un de ses personnages, Mme Aubryot que « S'il lui avait fallu laver des épinards ou nettoyer une laitue, [elle] aurait été capable d'employer du savon pour les mieux nettoyer.<sup>4</sup> » Non, il est clair, une femme de tête ne pourrait pas s'occuper des tâches ménagères.

Cette attitude réactionnaire des hommes est bien résumée par Annelise Mauge: « Rien ne permet de mettre en doute la bienveillance, la sympathie, voire l'adoration, qu'ils éprouvent pour le sexe opposé: enracinées, [...] dans l'expérience individuelle, elles transparaissent tout au long de leurs œuvres. Seulement, tout cela se mue en aversion dès qu'ils sont confrontés aux émancipées.<sup>5</sup> » Même si Mauge exagère un peu en disant que « l'aversion vis-à-vis des émancipées constitue dans le sexe masculin la réaction dominante<sup>6</sup> », c'est

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 252. cité d'après Mauge, p. 35

<sup>2</sup> Cité d'après Christine Bard, *Un siècle d'antiféminisme*, p. 7 in préface de Michelle Parrot

<sup>3</sup> Théodore Joran, *Le suffrage des femmes*, 1913, p. 258

<sup>4</sup> P. 246. cité par Mauge, p. 48

<sup>5</sup> Op. cit. p. 14.

<sup>6</sup> Cf. Mauge, op. cit, p. 8

une attitude qu'on ne doit pas ignorer. La femme provoque, à coup sûr, la crise d'identité masculine dont Annelise Maugue a repéré les symptômes.<sup>1</sup> Faudra-t-il donc nécessairement sauvegarder, voire accentuer l'attrait qu'exercent les femmes pour conforter la sexualité des hommes? Si les femmes venaient à se masculiniser, les hommes auraient-ils peut-être peur d'éprouver des sentiments ambigus, voire homosexuels?

Il n'y a pas de doute que des écrivains comme Barbey d'Aurevilly, Maupassant ou Alexandre Dumas fils font partie de ceux qui adorent les femmes quand elles sont installées dans leurs allures traditionnelles, mais qui les détestent quand elles font des efforts pour s'émanciper du vieux rôle qui semble s'éterniser. Les hommes se sentiraient donc complètement déboussolés sans les soins et le soutien de leurs femmes. Mais là n'est pas vraiment la question. Le problème réside plutôt dans le fait que des hommes, auréolés de l'intelligence et de la notoriété qu'on leur accorde, se prononcent de façon si négative et dégradante sur les femmes, et qu'ils refusent par là de les considérer comme leurs égales.

## Les poètes et la « femme maudite »

Parmi les écrivains dits misogynes figurerait le poète Charles Baudelaire. Beaucoup de femmes l'ont accusé de faire partie des oppresseurs de leur sexe, en se référant à sa phrase célèbre: « Sois charmante et tais-toi!<sup>2</sup> » Mais si l'on regarde le contexte d'où a été tirée cette exhortation, on découvre que le poème *Sonnet d'automne*, qui se trouve dans *Spleen et idéal*, est beaucoup plus un poème d'amour, écrit à sa bien-aimée Marguerite, qu'un élan poétique qui essaierait de dégrader la femme.

Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal:  
"Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite?"  
- Sois charmante et tais-toi! mon cœur, que tout irrite,  
Excepté la candeur de l'antique animal,

Ne veut pas te montrer son secret infernal,  
Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite,  
Ni sa noire légende avec la flamme écrite.  
Je hais la passion et l'esprit me fait mal!

---

<sup>1</sup> Cf. Bard p. 8

<sup>2</sup> Brunel et al., *Histoire de la littérature françaises XIXème et XXème siècle*, Gauthier Villars, Paris, 1977 p. 744

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guérite,  
Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal.  
Je connais les engins de son vieil arsenal:

Crime, horreur et folie! - ô pâle marguerite!  
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,  
O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite?<sup>1</sup>

En prononçant les mots: « Sois charmante et tais-toi », c'est la paix et la douceur que recherche le « je » du poème. Il souhaite éviter de briser l'intimité du moment heureux par des paroles inutiles ou explicatives. « Aimons-nous doucement », demande-t-il. Sa supplication provient de ce qu'il craint la violence de l'amour, ainsi que les raisonnements intellectuels: « Je hais la passion et l'esprit me fait mal! » La citation semble avoir été tirée de son contexte de manière plutôt malveillante.

Une autre déclaration de Baudelaire, une phrase souvent rapportée également: « Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste » serait-elle aussi basée sur un malentendu du même genre? Non, on ne pourrait pas vraiment prétendre que cette déclaration soit mal interprétée, mais il est à noter que l'énoncée se trouve dans *Fusées XVII*<sup>2</sup>, un journal intime, qui n'était pas destinée à la publication. Le paragraphe dans lequel elle se trouve, porte le titre *Self-purification and anti-humanism* et la phrase précédente souligne que « Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères. » Pour Baudelaire, comme pour beaucoup d'autres hommes de sa génération, une femme intelligente ressemblerait donc trop à un homme et n'éveillerait pas son désir.

D'un autre côté, si dans une esquisse pour la préface de la nouvelle édition des *Fleurs du Mal* en 1861 il dit que « Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs que ce livre a été écrit; non plus que pour les femmes, les filles ou les sœurs de mon voisin. Je laisse cette fonction à ceux qui ont l'intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage<sup>3</sup> », cela ne confirmerait-il pas une attitude misogyne de sa part? Non, ce n'est pas sûre non plus. Il faut, sans doute, plutôt comprendre ces paroles comme un effet du contexte dans lequel a été corrigée cette nouvelle édition. Baudelaire, on le sait, avait été critiqué et

---

<sup>1</sup> Baudelaire, *Les fleurs du mal*, Garnier, 1961, p. 71

<sup>2</sup> Baudelaire, *Œuvres complètes*, 1961, p. 1192

<sup>3</sup> Cf. *Fusées XVII* « Ce livre n'est pas fait pour mes femmes, mes filles et mes sœurs.- J'ai peu de ces choses. » et « cela ne pourra pas scandaliser mes femmes, mes filles ni mes sœurs. » p. 1198 in *Œuvres complètes*.

même traîné en justice pour avoir blessé les mœurs de la société française dans la première édition des *Fleurs du Mal* lorsqu'elle est sortie en 1857. Il n'avait apparemment pas envie d'être accusé à nouveau d'avoir publié quelque chose qui pourrait choquer l'esprit des femmes, considérées comme les êtres les plus vulnérables de la société. Cela ne constituerait pourtant aucunement une tentative d'exclure les femmes de son lectorat. On peut résumer en disant que, dans ses publications, Baudelaire n'est pas misogyne, mais qu'il n'estimait probablement pas les femmes savantes.

La position de Rimbaud (1854-1891) sur la situation de la femme semble beaucoup plus nuancée que celle de Baudelaire. D'abord parce qu'il est sûr que celle-ci changera un jour et que ce jour arrivé la femme ouvrira des mondes inconnus aux hommes:

Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme jusqu'ici abominable, lui ayant donné son renvoi, elle sera poète elle aussi! La femme trouvera de l'inconnu! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres? Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses; nous les prendrons, nous les comprendrons.<sup>1</sup>

Même si une telle prise de position à l'air d'aller à l'encontre des préjugés ordinaires, on ne peut cependant pas nier qu'elle se réfère à l'idée de différence et de bipolarisation des deux sexes. Dans un certain sens, les idées de Rimbaud sur la femme rejoignent celles de Diderot.

## Zola: critique sociale et immobilisme

Comment Émile Zola (1840-1902), ce grand écrivain engagé de la littérature française, a-t-il traité la question? Annelise Maugue constate qu'il y a « une incohérence théorique qui souligne la contradiction dans laquelle se débat Zola, pris entre son adhésion globale au principe d'égalité et son attachement profond au pouvoir masculin.<sup>2</sup> » Il est vrai que Zola présente dans ses œuvres romanesques, des portraits de femmes dont la portée symbolique est ambiguë. Dans le roman *Travail*, il donne un exemple de la soumission totale d'une femme à son mari: « elle se confiait à lui, l'écoutait, désireuse de lui être agréable en

---

<sup>1</sup> Lettre à Pierre Demeny, 15 mai 1871, citée par S de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe*. Cf. Albistur et Armogathe, p. 468

<sup>2</sup> Maugue, op. cit. p. 123-124

devenant la meilleure possible, la plus simple et la plus douce des petites femmes.<sup>1</sup> » Il est vrai que les héroïnes des Rougon-Macquart sont souvent soumises, mais elles sont en même temps éprises de liberté et animées par une volonté de libération. Elles sont rarement des conquérantes, et les figures de Nana ou de Gervaise montrent vite les limites des aspirations de ces femmes. Ces portraits de femmes ne peuvent pourtant pas être pris comme une preuve absolue des idées de l'auteur sur la position de la femme dans la société française. Le but de Zola est de décrire les différentes couches sociales de son époque, d'observer les comportements comme un scientifique observe les phénomènes sous une loupe. Il se borne ainsi le plus souvent à décrire minutieusement le réel en évitant d'en donner une image idéalisée. Ses personnages sont porteurs d'un message politique par la réaction d'indignation que ressent le lecteur face aux injustices qui sont décrites.

Si par contre, on regarde ce qu'en tant que journaliste Zola a écrit sur l'éducation et l'instruction des femmes, on note qu'il avance des points de vue beaucoup plus explicites. À titre d'exemple, on peut citer son article *Types de femmes en France*:

Le pouvoir féminin se fait sentir en toute chose, importante ou non, et cela tient à ce que la femme si peu instruite, et si mal éduquée qu'elle soit, est naturellement très intelligente, active et attrayante. Son attrait lui garantit le succès, l'intelligence et l'activité pouvant mener à de très bonnes ou à de très mauvaises actions. À commencer par la femme du peuple, et en terminant par la femme du grand monde, elles sont toutes influentes et toutes jouent le rôle de puissants agents sociaux, lorsqu'un mouvement historique leur en fournit l'occasion.<sup>2</sup>

Comme journaliste, Zola reconnaît ainsi sans ambages que les femmes sont aussi capables que les hommes. Ceci n'empêche pas que, dans son œuvre romanesque, Zola colporte objectivement l'image de la femme soumise, mais que, par cette image fidèle, il risque d'amener son public à répéter les stéréotypes.

---

<sup>1</sup> *Travail*, p. 359 cité d'après Maugue, p. 122

<sup>2</sup> In *Le messenger de l'Europe*, novembre 1878, publié par Priollaud, p. 47

## Victor Hugo: « cette esclave [...], c'est la femme »

Si le Zola romancier opte pour une vision plutôt scientifique de la société, Victor Hugo s'engage dans la bataille politique. Dans une lettre datée du 8 juin 1872 et adressée à M. Léon Richer, rédacteur en chef de l'*Avenir des femmes*, Victor Hugo prend parti pour la femme contre le *Code Civil*:

La loi a des euphémismes; ce que j'appelle une esclave, elle l'appelle une mineure; cette mineure selon la loi, cette esclave selon la réalité, c'est la femme. [...] l'homme a fait verser tous les droits de son côté et tous les devoirs du côté de la femme. [...] Dans notre législation telle qu'elle est, la femme ne possède pas, elle n'este pas en justice, elle ne vote pas, elle ne compte pas, elle n'est pas. Il y a des citoyens, il n'y a pas de citoyennes. C'est là un état violent; il faut qu'il cesse. Je sais que les philosophes vont vite et que les gouvernants vont lentement; cela tient à ce que les philosophes sont dans l'absolu, et les gouvernants dans le relatif; cependant, il faut que les gouvernants finissent par rejoindre les philosophes. Quand cette jonction est faite à temps, le progrès est obtenu et les révolutions sont évitées. Si la jonction tarde, il y a péril.<sup>1</sup>

On le note, Hugo se réfère à un discours, entamé depuis la fin du siècle précédent, qui prend la situation des Noirs en Amérique comme modèle. Hugo parle ainsi d'esclavage pour qualifier la condition de la femme et pour mettre fortement l'accent sur l'essentiel de son propos. La femme n'a pas de droits, elle n'a que des devoirs. Mais, le plus important dans son texte, c'est qu'il souligne que l'état déplorable où se trouvent les femmes doit immédiatement cesser. Si l'on veut éviter des révoltes, il faut que les gouvernants agissent rapidement.

Son engagement pour l'égalité entre hommes et femmes est confirmé lorsqu'il déclare que « Le dix-huitième a proclamé le droit de l'homme, le dix-neuvième proclamera le droit de la femme. » Le 10 juin 1876, Hugo réaffirme solennellement son idée aux obsèques de George Sand, qu'il qualifie de « bienfaiteur public »: « George Sand meurt, mais elle nous lègue le droit de la femme puisant son évidence dans le génie de la femme.<sup>2</sup> »

Mais, malgré les vibrants appels de Victor Hugo, rien ne se produit sur la scène politique, ni au Congrès de 1879 ni à celui de 1898. En effet, au lieu de

---

<sup>1</sup> Cité d'après Priollaud, *La femme au XIXème siècle*, p. 15

<sup>2</sup> Ibidem p. 138

voter à travail égal, salaire égal, on propose, comme l'avait fait Napoléon I<sup>er</sup> au début du siècle, le maintien des femmes au foyer. Ceci n'empêche cependant pas que les choses finissent par s'améliorer au moins sur le plan éducationnel. À titre d'exemple, on peut noter « qu'une femme [avait obtenu] en 1861 l'autorisation de se présenter au baccalauréat. Il s'agit de Julie-Victoire Daubié qui, deux ans auparavant, avait présenté à l'Académie de Lyon un mémoire intitulé *La femme pauvre au XIX<sup>ème</sup> siècle, par une femme pauvre*<sup>1</sup>, mais elle avait dû bénéficier, cela va de soi, d'une dérogation à titre exceptionnel. Dans l'Avant-propos de la première édition imprimée de son ouvrage, on peut prendre part de ce qu'en dit son rapporteur:

Il y a dix-huit siècles que le christianisme a proclamé l'égalité de l'homme et de la femme, et cependant presque partout les lois civiles et religieuses consacrent encore leur inégalité. Malgré les progrès de la civilisation et l'adoucissement des mœurs, on ne se fait aucun scrupule de traiter de nos jours la femme comme si elle était naturellement inférieure à l'homme et de rétribuer ses services et son travail en conséquence de cette infériorité.<sup>2</sup>

Dans la même période où Hugo a lancé ses appels, une période qui coïncide avec la belle époque et la fin du XIX<sup>è</sup> siècle, Camille Sée a pu faire voter, en 1880, l'accès des jeunes filles au bénéfice de l'enseignement secondaire d'État. Et Jules Ferry parachèvera le projet de l'éducation de la femme en créant l'école pour tous.

## Jules Ferry: école laïque, publique et obligatoire pour tous et toutes

« Je me suis fait un serment. Entre toutes les nécessités du temps, entre tous les problèmes, j'en choisirai un auquel je consacrerai tout ce que j'ai d'énergie, tout ce que j'ai d'âme, de cœur, de puissance physique et morale, c'est le problème de l'éducation du peuple. » Ces paroles sont de Jules Ferry. Elles ont été prononcées lorsqu'il a reçu la responsabilité du portefeuille de l'Instruction, une charge qu'il exercera entre 1881 et 1883.

Ferry avait compris qu'il fallait donner à la France un enseignement primaire accessible à tous, filles et garçons. Il souligne que cet enseignement

---

<sup>1</sup> Edmonde Charles-Roux, op. cit. p. 160

<sup>2</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k84283n>



devait être séparé de l'Église entre les mains de laquelle, il ne voulait pas mettre l'éducation populaire. Il met ainsi en place un enseignement primaire laïque, gratuit et obligatoire qui doit durer jusqu'à l'âge de 13 ans. Il fait voter la gratuité en 1881, et l'obligation en 1882. C'est également Jules Ferry qui a eu l'idée de fonder à Sèvres une École Normale Supérieure des jeunes filles. C'est certes grâce à de telles démarches qui s'est construit ce que l'on pourra appeler l'âge d'or du féminisme puisque l'adjectif « féministe » commence à s'imposer vers 1882.

Il ne faut cependant pas se faire d'illusions sur le système éducatif français qui, dans le même temps, reste, il n'est pas exagéré de le dire, très conservateur, puisqu'en cette année 1882 on réédite *De l'éducation des filles*, l'œuvre pédagogique de Fénelon. L'intention de la publication est, de mettre ce texte dans les mains des institutrices et instituteurs qui auront bien besoin d'une guidance précieuse.

Le texte de Fénelon a été collationné sur l'édition de 1687 avec une introduction présentant des notes pédagogiques et explicatives à l'usage des enseignants. Elle a été faite par Charles Defodon, bibliothécaire du Musée pédagogique et rédacteur en chef du *Manuel général de l'instruction primaire*. Lorsque l'éditeur lui-même prend la parole, c'est pourtant pour constater qu'il faut que les femmes soient plus instruites. Les temps, souligne-t-il, sont maintenant différents et plus compliqués. Les sociétés modernes ont créé d'autres nécessités et les femmes auront « des obligations auxquelles ne correspond plus [...] le programme de connaissances que Fénelon a eu l'honneur de formuler pour elles le premier ou un des premiers<sup>1</sup> », mais ce texte pourra néanmoins leur être utile. Aussi Defodon constate-t-il qu'il « est facile d'ajuster, sans grand effort, les conseils et les leçons de Fénelon à la plupart des enfants et aux conditions les plus communes.<sup>2</sup> » Sans qu'on suive le texte à la lettre, Defodon souligne cependant la pertinence et l'applicabilité des leçons de Fénelon dans l'éducation publique.

Pendant des siècles, on l'a vu, les hommes ont régné en maîtres. Sur tous les plans, ils ont représenté le sexe le plus fort. Un de leurs plus grands rêves a été de pouvoir créer une femme selon leurs goûts et leurs besoins. Le mythe de Pygmalion reste, consciemment ou non, pour beaucoup d'hommes sûrement un mythe extrêmement agissant même à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le mouvement des idées concernant l'éducation et la condition de la femme pendant ce siècle

---

<sup>1</sup> Fénelon, *De l'éducation des filles*, Edition 1882, Introduction p. XIII

<sup>2</sup> Op. cit. p. XVI

commence à s'infléchir vers un changement radical, mais la volonté de changer se trouve fort critiquée et pratiquement toujours contestée. Jamais la femme n'a été plus ridiculisée. Le fait d'avoir voulu sortir du cercle où l'avaient circonscrite les conceptions fabriquées par les siècles précédents, l'a rendue détestable aux yeux des hommes. Et, si les hommes réagissent de manières si violentes, ce n'est pas tant par peur d'assister à la disparition de l'éternel féminin, mais bien plutôt à cause de la concurrence qu'ils sont en train de sentir naître.

Albert Cim s'exprime ainsi dans *Émancipées* en 1899: « Nombre de ces dames, émules des culottières américaines, estimaient que l'homme a suffisamment régné, que c'est leur tour à elles de saisir le timon et agripper l'assiette au beurre tout entière<sup>1</sup> ». Un penseur libéral comme Émile Faguet, critique aussi « les femmes qui veulent être 'hommes de lettres, médecins, avocats ou autre chose' sans y être contraintes par la nécessité. » Faguet les appelle ces « imbéciles » qui n'agissent que pour le « sport », c'est-à-dire qui veulent faire la compétition avec les hommes pour les vaincre.<sup>2</sup> On le voit, la peur de la compétition est à peine masquée et la crainte de ne plus pouvoir jouir, au foyer ou ailleurs, de leurs privilèges d'hommes n'est même pas cachée. Mais, si les mentalités n'étaient pas encore prêtes à accepter l'idée que les femmes soient éduquées comme les hommes, la législation s'est, enfin, mise de leur côté.

---

<sup>1</sup> A. Cim, *Émancipées*, 1899, p. 173 cité d'après Maugue, p. 52

<sup>2</sup> Cf. Maugue, op. cit. p. 51

# Le XX<sup>e</sup> siècle

## Au tournant du siècle, avant 1914

En 1900, il y avait ainsi en France, 58 pharmaciennes, 326 femmes dentistes, 573 femmes médecins et 37 avocates. Ces faits inspirent les femmes à continuer à se battre pour leur cause avec encore plus de verve qu'avant:

Au tournant du siècle, le féminisme est à la mode. [...] Les féministes, elles, réclament le droit de vote, le droit à l'instruction, le droit au travail et à l'égalité des salaires, l'abolition de la prostitution, l'émancipation de la femme mariée, la protection de la maternité, parfois même la reconnaissance de l'union libre, le droit à la contraception, plus rarement le droit à l'avortement.<sup>1</sup>

La progression se fait, bien sûr, modérément. D'après des statistiques établies en 1906, seulement 20% des femmes mariées ont exercé un métier, souvent d'ailleurs modeste.

Si la situation, naguère si prometteuse, n'a pas connu d'évolution immédiate, c'est que les revendications tendent vers l'évolution de la condition des femmes. Puisque le féminisme continue à être ressenti comme une grande provocation, la misogynie ne connaît pas de limites. Elle s'affiche à nouveau aussi choquante qu'avant. Les invectives continuent à pleuvoir sur les femmes et surtout sur leurs soi-disantes incapacités cérébrales. L'idée du droit à une instruction égale entre hommes et femmes déplaît évidemment à un grand nombre d'hommes intellectuels ou scientifiques. Octave Mirbeau dit dans un article intitulé *Propos galants sur les femmes*: « La femme n'est pas un cerveau, elle est un sexe et c'est bien plus beau<sup>2</sup> » Théodore Joran reprend, en 1905, la même phrase en la modifiant: « La femme n'est pas un cerveau, elle n'est qu'un sexe. » Les idées de Maurras ne s'élèvent pas bien plus haut. Celui-ci prétend dans son essai *Le Romantisme féminin*, publié dans la même année, que la femme n'aurait pas dépassé le stade animal. Elle serait réduite à la fonction reproductrice, et sa

---

<sup>1</sup> Christine Bard, *Les filles de Marianne Histoire des féminismes 1914-1940*, Fayard, 1995, p. 9

<sup>2</sup> Cité par Maugeue, p. 28 in *Le mensonge du féminisme*

seule identité serait son instinct maternel. L'homme serait civilisé, tandis que la femme serait non civilisée puisque la proie de ses pulsions...

On a parfois l'impression qu'il n'y a pas eu de progrès du tout, pas même dans le monde intellectuel. Il n'est rien moins choquant de voir que les idées stéréotypées et les préjugés parfois même déformés, ont été avancés par des hommes qui passent pour des intellectuels. Pourquoi véhiculer de tels propos, encore au début du XX<sup>e</sup> siècle? N'a-t-on pas vu suffisamment d'exemples de femmes capables d'exercer sans problème des professions considérées habituellement comme masculines? Si, on l'a bien vu, et c'est peut-être dans cette optique que réside le problème. On refuse tout simplement de l'accepter. En 1906 dans son article *Autour du féminisme* Théodore Joran fait observer que « l'égalité d'instruction est maintenant, à si peu de choses près, un fait accompli... mais c'est un fait regrettable.<sup>1</sup> »

La situation est résumée par Christine Bard. Dans *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940* elle dit que: « La III<sup>e</sup> République ne s'empresse guère de reconnaître les droits des femmes et ce 'masculinisme', [...] surprend dans un pays fier d'être le berceau des droits de l'Homme.<sup>2</sup> » Les hommes maintiennent volontiers en vie un mythe déjà ancien: plus les femmes sont éduquées, moins elles s'intéresseraient à leur foyer et aux soins du ménage. En 1911, dans *Le Devoir Maternel*, on peut lire une critique sévère contre les femmes qui travaillent et qui doivent subir les conséquences de leur « mauvais comportement »: « L'obligation faite à la femme d'aller travailler au-dehors a interdit la soupe! Et de la soupe peut-être, dépend le bonheur de la famille. L'homme déserte son foyer au profit du cabaret parce que la femme ne sait plus lui servir le mets savoureux, longuement surveillé, fait avec soin pour lui.<sup>3</sup> » Une telle menace ne semble pas très à propos car on sait que bien nourris ou non, un grand nombre des hommes mariés avaient l'habitude d'aller au cabaret...

Une femme peut donc difficilement faire en même temps l'objet d'une admiration sexuelle et professionnelle. L'incompatibilité entre l'amour - comprenons le désir - et l'émancipation de la femme, discutée au siècle passé, semble maintenant être un fait. De toute évidence les femmes émancipées ont leur intelligence et leurs connaissances contre elles. Maugue se demande « comment

---

<sup>1</sup> P.155 in *Autour du féminisme* cité par Maugue, p. 10

<sup>2</sup> Christine Bard, *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, p. 9

<sup>3</sup> Op. cit. p. 27, cité d'après Maugue, p. 65

ne pas lire la mort du désir en l'homme face à l'intelligence féminine?<sup>1</sup>» Les commentaires négatifs et réfractaires à l'émancipation de la femme sont fort hostiles. Ils se banalisent très vite. La femme émancipée doit, par exemple, subir le mépris des chroniqueurs et les caricatures hydrocéphales des illustrateurs « humoristes » dans les journaux et revues. L'évolution de la situation des femmes fait parallèlement aggraver la réaction des opposants, il n'y a pas de doute.

Pourquoi la vision de la femme est-elle restée si dramatiquement limitée chez tant d'intellectuels français à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles? Est-ce l'influence des scientifiques naturalistes et positivistes qui, comme Hyppolite Taine, avaient tendance à tout expliquer par « la race, le milieu et le moment », qui a empiré la situation? C'est une hypothèse, mais dans ce cas-là on se demande, si l'on croit aux lois de l'hérédité, comment on peut expliquer scientifiquement que le résultat de l'accouplement d'un homme intelligent et d'une femme stupide donnerait toujours des fils intelligents et des filles stupides, alors que rien ne déterminerait les conséquences pour la progéniture du croisement d'une femme intelligente avec un homme stupide? Sauf à imaginer que ce dernier cas de figure ne se soit jamais produit.

L'explication la plus probable serait pourtant que les lois naturelles telles qu'on les concevait depuis Aristote avaient encore largement prise sur nombre de cerveaux. Ces conceptions reflètent, nous le rappelons, une situation de « sujétion affective et d'infériorité sociale ». La femme serait la victime des illusions de son cœur et de son imagination souvent dérégulée. Son infériorité intellectuelle la soumettrait « naturellement » aux exigences du corps, ce qui la rendrait facilement inconstante. La même morale s'appliquerait donc difficilement aux deux sexes. La société française aurait-elle ainsi une morale pour les hommes et une autre pour les femmes? Il faudrait le croire, du moins si on se réfère au cas de Marie Curie.

## Marie Curie, une savante exceptionnelle et un outrage à la morale française

Lorsqu'en 1911 le comité Nobel décerne son prix de chimie à Marie Curie, on lui demande de ne pas assister à la cérémonie de la distribution des Prix suite à un scandale qui la mettait en cause en France. Elle était, en effet, depuis la mort de

---

<sup>1</sup> Maugue, op. cit. p. 84

son mari, en relation amoureuse avec Paul Langevin, un homme marié, chercheur comme elle et ami de la famille. Leur liaison passionnée a attiré l'attention de la presse française qui n'a pas hésité de publier des lettres d'amour que Marie Curie avait envoyées à son amant et qu'avait retrouvées sa femme. Ces révélations ont provoqué une levée de boucliers. On a accusé Marie d'être une étrangère.- elle est d'origine polonaise - et une ennemie de l'État français et des familles françaises car elle était juive. Le discours entendu dans l'affaire Dreyfus, ne s'est-il pas fait écho à nouveau? Marie Curie ne s'est pourtant pas laissé impressionner par de telles réactions. Sans se troubler, elle s'est présentée à la cérémonie solennelle à Stockholm.

Mais, il est intéressant à noter qu'un grand nombre de journaux ont refusé de publier la nouvelle de sa nomination, bien que ce soit la première fois qu'un savant ait été couronné à deux reprises par le jury Nobel. Mais, il est vrai que ce savant était une savante, ce qui n'avait apparemment pas la même dignité. Dans la presse française, pour la dénigrer, on ne s'est pas gêné de l'appeler « la collaboratrice de l'inventeur du radium », comme si elle n'avait fait qu'assister à cette invention.

Si l'on regarde la carrière scientifique de Marie Curie, on remarquera qu'elle est, en tout point, exceptionnelle. Une femme vivant en France, comment a-t-elle pu décrocher deux prix Nobel: le premier en physique - avec son mari Pierre Curie et le savant Henri Becquerel - et le deuxième, on vient de le voir, toute seule, en chimie? L'explication la plus probable est de penser que cela dépend de ce que sa première instruction scolaire que lui a donnée sa famille polonaise était très bonne et que celle-ci lui a fourni une excellente base à ses études ultérieures.

Ses parents étaient tous les deux professeurs, ce qui a certainement joué un rôle décisif pour sa curiosité d'apprendre. Sa mère était directrice de pensionnat et son père Wladyslaw Skłodowski, professeur de mathématiques et de physique dans un lycée. C'était un homme très curieux, qui suivait de près ce qui se passait en chimie et en physique, ses domaines de prédilection. Cet homme fort cultivé avait des connaissances en grec et en latin et il parlait plusieurs langues: le russe, l'allemand, l'anglais et le français. Le plus intéressant, dans ce contexte, c'est qu'il trouvait normal que ses filles reçoivent la même éducation que ses fils.

L'université de Varsovie était cependant fermée aux femmes. Ce père a donc pris la décision d'envoyer ses deux filles à la Sorbonne, à Paris. Mais, ses économies ne permettaient de payer des études à l'étranger que pour une seule des deux. C'est pour cette raison que dans un premier temps Marie est restée en

Pologne. En attendant son tour, elle a pris des emplois d'institutrice au service de familles aisées.

En 1891 sa sœur Bronia, qui venait de terminer sa médecine à Paris, l'invite à séjourner chez elle. Après deux ans d'études de mathématiques, de physique et de chimie, Marie est reçue première devant tous les hommes. Il est vrai qu'elle était dotée d'un intellect très clair, mais sans un travail assidu et acharné elle n'aurait jamais réussi d'aussi brillantes études. Sa propre motivation, le goût du savoir hérité de son père ainsi que l'inspiration que lui ont donnée à la Sorbonne d'excellents professeurs comme Gabriel Lippmann, prix Nobel en 1908, ont parachevé son éducation.

En 1895 Marie épouse Pierre Curie, fils et petit-fils de médecin. Tous les deux étaient passionnés par la recherche fondamentale. Lorsqu'elle est reçue à l'agrégation, elle décide de poursuivre ses études et de préparer un doctorat. Elle soutient sa thèse de doctorat en 1903, enceinte de sept mois de sa deuxième fille, Ève. C'est en cette même année que le prix Nobel de physique a été accordé au couple. Notons au passage que sa première fille, Irène Curie, plus tard mariée avec Frédéric Joliot, obtiendra, elle aussi, avec son mari, un prix Nobel.

Lorsque plus tard, Marie Curie accepte un poste à l'École Normale Supérieure de Sèvres, elle est la première femme à donner des cours aux candidates à l'agrégation. Mais, quand on crée une chaire spéciale à la Sorbonne, celle-ci est offerte à Pierre Curie. Marie a dû se contenter d'être nommée chef de travaux. Les Curie ont pris l'habitude de travailler ensemble sur un pied d'égalité. Leur collaboration a cependant pris tragiquement fin quand Pierre Curie a été renversé et écrasé par un fiacre à Paris en 1906. Mais exceptionnellement Marie a pu succéder à son mari défunt, et assurer sa chaire de Faculté. C'était la première fois qu'une femme pouvait dispenser des cours dans une Faculté française, ce qui représente un grand pas en avant. L'exemple de Marie Curie montre bien qu'une femme peut réussir ses études, et au-delà, si elle a accès au même savoir qu'un homme.

Constatons cependant qu'il existe une différence de traitement selon qu'on s'adresse aux hommes ou aux femmes. Aurait-on, par exemple, fait la moindre difficulté à Paul Langevin, également compromis dans cette affaire de mœurs avec Marie, s'il avait reçu le Prix?

## La situation éducationnelle et l'école française

Si l'on regarde la situation éducationnelle des femmes sur un plan général en France, on peut constater qu'en 1911 il y avait 90 000 institutrices, dont beaucoup venaient du monde rural. Elles étaient ainsi plus nombreuses que les instituteurs, un fait qui facilitera certainement, par la suite, l'accès des jeunes filles à l'enseignement supérieur. En 1913 on sait que 3000 filles étaient inscrites dans l'enseignement supérieur, mais ce chiffre ne correspond qu'à 7 % des jeunes filles.<sup>1</sup> Si l'on prend en compte toutes les barrières qu'elles avaient à franchir, on ne devrait peut-être pas trop s'en scandaliser comme le fait Annelise Mauge, qui constate qu'en 1914 la France ne compte « que huit avocates en exercice; les doctresses sont un peu plus nombreuses, mais une seule est chef de clinique, aucune femme n'est ingénieur, aucune n'occupe dans un parti ou un syndicat un poste à responsabilités élevées.<sup>2</sup> »

On assiste ainsi à une certaine élévation des acquis des femmes au plan éducationnel et professionnel. Mais comme précédemment les œuvres fictionnelles des écrivains conservateurs continuent à ridiculiser les femmes instruites et les traiter de folles ou d'ignorantes. On se demande comment l'instruction reçue par les intellectuels a pu produire des résultats aussi piètres, pour ne pas dire honteux. Une des explications est probablement à trouver dans le fait que le féminisme s'est fait de plus en plus fort, de plus en plus impératif et, par là, de plus en plus provocateur. Le résultat en est que la vision bipolarisée semble bien cimentée dans la mentalité des gens.

Avec le temps l'enseignement supérieur s'est pourtant ouvert largement aux femmes. Pour la première fois il y a en France, « des lycéennes, des étudiantes, des Sévriennes, il y a des doctresses, des avocates, des journalistes, quelques universitaires et même des grands Prix de Rome au féminin.[...] Il y a des féministes enfin qui [...] tiennent congrès et meetings, fondent des associations et des journaux, se portent candidates aux élections.<sup>3</sup> » Durant cette période un événement extérieur viendra, au moins pendant un certain temps, changer la situation des femmes: la première guerre mondiale.

---

<sup>1</sup> Edmond Charles-Roux, op. cit. p. 160

<sup>2</sup> Annelise Mauge, op. cit. p. 11

<sup>3</sup> Ibidem



# 1914-1918: les bouleversements

## Une remise en cause des rôles sociaux

La grande guerre opère une formidable remise en ordre des deux sexes: les hommes au front, les femmes se retrouvent presque seules à l'arrière. Dès 1915, on se trouve devant une pénurie de main-d'œuvre. Sans hésiter, les femmes aident les hommes, les soignent, les remplacent. On assiste donc à une véritable mobilisation des femmes qui, de ce fait, ont accès à des métiers qui jusque-là étaient confiés aux hommes. L'effort de guerre mobilise ainsi toutes les énergies. Les luttes sociales et les revendications sont ainsi remises à plus tard. C'est pourquoi il est généralement admis que la grande guerre a précipité le mouvement féministe français dans une longue phase de déclin.<sup>1</sup>

Il est vrai que les femmes accèdent à de nouveaux rôles, mais il faut se rappeler que ce ne sera qu'une situation intermédiaire. Elles continuent cependant à représenter, aux yeux de certains, une vraie menace contre l'ordre établi car les hommes sentent bien que, si les choses se poursuivaient ainsi, il faudrait mettre hommes et femmes au même niveau du point de vue social et notamment respecter cette règle élémentaire: à travail égal, salaire égal.

Le risque d'une telle concurrence au niveau de l'emploi est véritable, au moins dans la production industrielle où les femmes sont moins bien payées que les hommes et donc plus facilement employées. Désormais les femmes se trouvent plus sollicitées que les hommes. Maugue dit que « dans certaines branches d'activité, comme l'industrie de la chaussure, de nombreux ouvriers avaient perdu leur emploi, les patrons préférant embaucher des femmes au moindre coût.<sup>2</sup> »

Il est cependant peu probable qu'une telle évolution ait affecté les professions libérales. Les intellectuels ont pourtant été pris de la même peur que les ouvriers. Cette peur ne montre-t-elle pas que les hommes, au fond d'eux-

---

<sup>1</sup> Cf. Christine Bard, *Les filles de Marianne*, p. 10

<sup>2</sup> Maugue, op. cit. p. 53

mêmes, reconnaissent que les femmes sont intellectuellement, aussi capables qu'eux?

Or, même après la guerre, les attitudes semblent toujours figées dans un système de valeurs bien ancré dans la société. Maugue se pose ainsi la question de savoir, si l'identité masculine ne se trouverait pas dans la seule exclusion des femmes de leur métier ou profession. Elle constate que « l'homme ne semble plus avoir grande confiance en lui-même.<sup>1</sup> » Peut-être s'agit-il, en fin de compte, moins d'un manque de confiance que d'un manque d'imagination, puisque les hommes ne peuvent concevoir un monde qui serait différent de celui dans lequel ils vivent et où ils règnent. L'ordre établi semble apparemment aux hommes une loi naturelle. Ceci expliquerait sans doute leur obsession de parler de rôles renversés, d'insister sur un univers bipolarisé. Ridiculiser un nouvel ordre devient donc une arme efficace dans ce que les hommes prennent pour une guerre entre les sexes. D'un autre côté, comme cet ordre donne aux hommes tous les avantages, tous les privilèges, il ne faudrait peut-être pas trop s'étonner qu'ils aient envie de dramatiser la situation jusqu'au ridicule, pour pouvoir les garder.

## Les mouvements modernistes: futuristes et surréalistes

Sur un plan intellectuel, culturel et artistique, ce début du siècle correspond aux mouvements appelés modernistes: le futurisme, le cubisme, le dadaïsme et le surréalisme. Il n'y a pas de doute, ce sont bien des mouvements de contestation et de révolte contre l'ordre établi. Mais peut-on dire que leurs expressions artistiques et littéraires se sont montrées aussi progressistes, quand il s'agissait de concevoir la situation de la femme?

Dans son *Manifeste futuriste* (1909) Marinetti écrit qu'il veut glorifier le mépris de la femme, comme il veut d'ailleurs glorifier la guerre. Il est cependant bien évident qu'une telle constatation relève plutôt de la provocation que de la conviction. L'exagération fonctionne pour Marinetti comme un instrument de transgression, un moyen de passer outre, pour trouver du nouveau et créer un avenir moderne.

Parmi les novateurs provocateurs se trouve également Guillaume Apollinaire. Albistur et Armogathe prétendent que, dans sa poésie, on découvre un homme hanté par le désir du viol.<sup>2</sup> Une telle affirmation appelle pourtant de

---

<sup>1</sup> Maugue, op. cit. p. 53

<sup>2</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 400

grandes réserves. Si, dans un poème conçu pendant la guerre et adressé à Lou (Louise de Coligny), il dit effectivement, comme s'y réfèrent Albistur et Armogathe:

O portes ouvrez-vous à ma voix  
Je suis le maître de la clef.<sup>1</sup>

on ne pourrait nier qu'il exprime un désir sexuel. Celui-ci semble cependant bien éloigné d'une hantise de viol. Il ne faut pas oublier que, près de la mort, l'instinct de vie devient très fort et que chez l'homme, cet instinct peut se traduire en un besoin érotique. Si par contre on doit évoquer Apollinaire sous le point de vue du féminisme, on se rappellera qu'il avait pris le pseudonyme de Louise Lalanne, pour plaisanter, mais aussi pour voir l'effet que cela donnerait. S'il faut chercher à connaître sa pensée sur ce sujet, c'est plutôt aux *Mamelles de Tirésias* qu'on doit se référer. La pièce s'ouvre ainsi sur une déclaration de Thérèse:

Non Monsieur mon mari  
Vous ne me ferez pas faire ce que vous voulez  
Je suis féministe et je ne reconnais pas l'autorité de l'homme.<sup>2</sup>

Sur ce, elle change de sexe et se transforme en Tirésias. Elle envoie ses seins, comme deux ballons dans les airs et part faire la guerre. Pendant ce temps son mari doit rester à la maison et donner naissance à des enfants. En une seule nuit il mettra au monde 4 004 bébés. Apollinaire souligne dans le prologue de sa pièce, écrite en 1917, le sérieux qu'il faut accorder à son texte, au-delà de ses aspects comiques et surréalistes. Si cela est dit sur un ton de plaisanterie, on ne doit donc pas se tromper sur la gravité du message qui témoigne de la préoccupation qu'il porte aux problèmes démographiques survenus, en France, lors de la première guerre mondiale:

Je vous apporte une pièce dont le but est de réformer les mœurs Il s'agit des enfants dans la famille [...] Écoutez ô Français la leçon de la guerre Et faites des enfants vous qui n'en faisiez guère.<sup>3</sup>

Ce n'est pas pour cela qu'on peut considérer Apollinaire comme féministe ni comme antiféministe. Il veut tout simplement montrer le monde d'une manière

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> M. Wijk, op. cit. p. 56

<sup>3</sup> Cité par M. Wijk in *Guillaume Apollinaire et l'esprit nouveau*, Liber, 1982, p. 55

nouvelle et surprenante, avec cette conviction que tout est possible, ou tout au moins, devrait l'être.

Les nouvelles forces créatrices, désormais appelées *surréalistes*, vont devenir libératrices grâce à André Breton, Louis Aragon, Paul Eluard et aux autres qui font partie du groupe. Leurs sources de création préférées sont l'érotisme et le désir sexuel, non seulement parce que la sexualité est à l'origine de toute création, mais également parce que l'intérêt s'est porté sur les découvertes de Freud, dans le sillage de la parution de son célèbre ouvrage: *Interprétation des Rêves*.<sup>1</sup>

À la lecture du numéro 11 du 15 mars 1928 de la *Revue surréaliste*, on peut constater avec Albistur et Armogathe<sup>2</sup> que tous les avis qui s'y trouvent concernant la sexualité comme moyen de subversion sont des opinions masculines voire mâles. Il ne faut peut-être pas trop s'en étonner, puisqu'il n'y a pas eu de femme dans le groupe surréaliste. Il est pourtant intéressant à noter ce qu'en dit Aragon:

Pour moi rien ne sera dit sur l'amour physique, si l'on n'a pas d'abord admis cette vérité que l'homme et la femme y ont des droits égaux [...]. Je m'explique: la validité de tout ce qui précède me paraît jusqu'à un certain point infirmé par la prédominance fatale du point de vue masculin.<sup>3</sup>

Il est vrai que si l'on admet que, sur le plan éducationnel, les deux sexes sont égaux, ils devraient l'être également sur le plan sexuel. Notons au passage que Breton se déclare, comme l'ont fait les féministes au début du siècle, contre la prostitution. L'abolition de la prostitution aurait en effet constitué un pas bien en avant pour la libération des femmes. Cela dit, il serait pourtant exagéré de dire que ces révoltes artistiques et littéraires aient apporté du nouveau concernant la question d'une égalité entre hommes et femmes basée sur la reconnaissance des capacités intellectuelles égales entre les sexes. Et, il faut bien l'avouer, cette question n'a jamais été le sujet des débats de ces mouvements, ni le fondement de leur exigence d'absolue liberté.

---

<sup>1</sup> Sigmund Freud, *Traumdeutung*, publiée en 1900

<sup>2</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 402

<sup>3</sup> *La révolution surréaliste*, n° 11 (15 mars 1928) reprint Arno Press, New York, p.39, cité d'après Albistur et Armogathe, p. 402.

## Colette, femme libérée

Si Sidonie Gabrielle Colette (1873-1954) n'a pas fait partie des femmes qui ont revendiqué leur liberté, cela s'explique probablement par le fait qu'elle s'est considérée très tôt comme une femme libre, libre d'esprit comme de corps. Peut-on prétendre que sa liberté est un effet de son éducation? Disons que Colette est une jeune femme relativement bien instruite qui a obtenu, en 1889, le certificat d'études primaires supérieures, une variante du baccalauréat, sans grec ni latin. On sait que son œuvre littéraire se sépare difficilement de sa biographie, puisque ce sont souvent ses propres expériences qui lui servent d'inspiration. Dans les *Claudine*, on peut donc trouver des jeunes filles qui expriment des idées diamétralement opposées à celles qu'on trouve dans les romans ultérieurs de Colette: « Ma liberté me pèse, mon indépendance m'excède; ce que je cherche depuis [...] longtemps - c'était, sans m'en douter, un maître.<sup>1</sup> » Si dans ces propos, elle s'exprime de manière aussi conservatrice, c'est sûrement parce qu'elle avait encore très peu d'expérience personnelle.

Elle s'est mariée très jeune, à l'âge de 20 ans, avec Willy, Henri Gauthier-Villars, qui avait 15 ans de plus qu'elle. Elle s'était éprise de cet homme dès leur première rencontre, quand elle n'avait que 16 ans. Colette a elle-même commenté sa situation, qu'elle trouve par ailleurs critiquable, dans son livre *Mes apprentissages* (1936): « La jeunesse et l'ignorance aidant, j'avais bien commencé par la griserie, une coupable griserie, un affreux et impur élan d'adolescente. Elles sont nombreuses, les filles à peine nubiles qui rêvent d'être le spectacle, le jouet, le chef d'œuvre libertin d'un homme mûr.<sup>2</sup> » La jeune femme mariée qu'elle était, a en plus découvert, un an après son mariage, que son mari la trompait.

Est-elle pour autant devenue féministe? Dans une interview, faite le 22 janvier 1910 par Maurice Dekobra, elle révèle non seulement qu'elle refuse cette étiquette, mais qu'elle déteste ces femmes qui revendiquaient leurs droits: « Les suffragettes me dégoûtent. [...] Savez-vous ce qu'elles méritent, les suffragettes? Le fouet et le harem...<sup>3</sup> » On peut bien sûr, avec Claude Pihois et Alain Brunet, prendre sa réponse au sérieux, c'est-à-dire au pied de la lettre, et croire qu'il s'agit d'un mouvement d'humeur qu'elle aurait certainement rectifié, si on lui avait

---

<sup>1</sup> *Claudine à Paris*, p. 229; cité d'après Christina Angelfors, *La double conscience*, p. 37

<sup>2</sup> Cité d'après Angelfors, op. cit. pp. 38-39

<sup>3</sup> Cité d'après Claude Pihois et Alain Brunet *Colette*, Ed. de Fallois, Paris 1999, p. 188

reposé la question à un autre moment de sa vie: « On peut douter que, si elle eût encore la parole, Colette ait donné raison à la suffragette. » On peut également interpréter cette déclaration comme une riposte ironique, surtout si l'on se réfère à la façon exagérée par laquelle elle s'exprime, en utilisant des termes comme fouet et harem. Il serait étonnant qu'elle ne se soit pas intéressée aux luttes des femmes, à l'époque où précisément elle écrivait *La Vagabonde* et où elle allait divorcer. D'un autre côté, on peut très bien s'intéresser à la cause des femmes sans pour autant être une féministe combattante, de même qu'on peut s'intéresser à la cause de la femme et refuser l'étiquette de féministe. Christina Angelfors trouve dans sa thèse de doctorat *La double conscience*: « qu'au fur et à mesure que les héroïnes, et sans doute l'auteur avec elles, [...], se libèrent des contraintes du contexte socioculturel, elles se libèrent par la même occasion de leur propre penchant pour un comportement masochiste.<sup>1</sup> »

Ainsi on peut dire que, si Colette n'adhère pas au féminisme, si elle ne lutte pas publiquement pour la liberté de la femme, au moins montre-t-elle clairement dans ses romans et par son propre exemple, le modèle d'une femme capable d'autant de capacités intellectuelles, d'indépendance et de liberté qu'un homme.

## François Mauriac -Thérèse Desqueyroux, monstre ou victime?

Peindre une femme libre ce n'est pas ce qui semble intéresser en premier lieu François Mauriac (1885-1970) lorsqu'il soulève la question du destin d'une femme dans *Thérèse Desqueyroux*, publié en 1927. Le désir de l'auteur est, par contre, de disséquer les méandres de l'âme d'une femme intelligente, qui pendant son enfance n'a connu ni amour maternel ni même amour paternel. S'il y a ainsi beaucoup d'explications, voire de psychanalyses, qui pourraient converger pour bien analyser les malheurs et souffrances de Thérèse, nous nous sommes, en premier lieu, contenté de repérer les stéréotypes véhiculées par la société bourgeoise bordelaise de l'époque où se déroule le roman.

Le problème évoqué est de savoir comment une jeune femme intelligente et avide de connaissances peut trouver sa position au sein d'une famille bourgeoise landaise. Orpheline de mère dès sa naissance, la jeune fille a été élevée par un père qui méprisait les femmes. Pour lui les femmes sont « toutes des hystériques quand elles ne sont pas des idiotes.<sup>2</sup> » Sa propre fille n'est pas une exception. Le

---

<sup>1</sup> Angelfors, op. cit. p. 40

<sup>2</sup> François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1965, p. 13

fait que tout le monde admire en elle son intelligence ne change rien à son opinion. Ce père est surtout préoccupé par sa carrière politique et « son ascension vers le Sénat<sup>1</sup> ». C'est sa tante Clara, la sœur aînée de son père, une vieille fille sourde, qui s'est occupée de Thérèse.

L'éducation scolaire de Thérèse a été faite dans un couvent. L'enseignement qui y est dispensé n'est cependant pas très estimé par la jeune femme. Elle a plutôt développé son esprit critique grâce à ses lectures personnelles. Elle lisait aussi bien des ouvrages romanesques et historiques que *Les Causeries du Lundi* de Sainte-Beuve.<sup>2</sup> À propos des lectures n'appartenant pas à la grande littérature française, elle affirme: « qu'il n'y a rien de pire, pour tourner la tête aux jeunes filles, que les romans d'amour de *l'œuvre des bons livres...*<sup>3</sup> ». Sa critique des ouvrages destinés à la jeunesse est particulièrement intéressante à observer. On pourrait même soutenir que ces livres-là correspondent aux récits des vies de saints étudiées chez les religieuses par Emma Bovary, puisque Thérèse estime que « Les dames du Sacré-Cœur interposaient mille voiles entre le réel et leurs petites filles. » Elle « les méprisait de confondre vertu et ignorance.<sup>4</sup> »

Si du point de vue intellectuel, Thérèse est une femme plutôt exceptionnelle, il existe dans le roman une femme qui représente la norme: la demi- sœur de son mari, Anne de la Trave. Elle « n'aimait que coudre, jacasser et rire.<sup>5</sup> » Quand Anne se rebelle en ne voulant pas épouser l'homme depuis longtemps désigné comme son futur mari, on met en cause l'éducation qu'elle a reçue au couvent, tout en soulignant qu'à la maison, elle n'a eu que de bons exemples, puisque ses parents ont « surveillé ses lectures<sup>6</sup> ». La lecture romanesque joue visiblement encore une fois, le mauvais rôle dans l'éducation des jeunes filles.

Mais, l'intelligence de Thérèse ne l'a pas sauvée, bien au contraire. Son manque d'amour a fait d'elle une femme froide, dans l'incapacité de compatir avec les autres ou de se mettre à leur place, ce qui la conduit à se sentir leur supérieure. En même temps, elle comprend qu'elle est habitée par elle ne sait quel mal. Elle souffre d'une insatisfaction existentielle qui, malgré elle, la rend méchante. Ainsi elle supporte mal le bonheur d'Anne de la Trave et développe

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Cf. p. 34

<sup>3</sup> François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, Livre de poche, 1965, p. 65

<sup>4</sup> Mauriac, op. cit. p. 27

<sup>5</sup> Op. cit. p. 34

<sup>6</sup> Op. cit. p. 65

une jalousie malsaine à son égard. C'est cette froideur et ce sentiment de supériorité qui finissent par la rendre criminelle. Si Thérèse a eu quelque espoir d'être « sauvée » par son mariage avec Bernard, cet espoir a vite été déjoué. Déjà à la cérémonie dans l'église, elle s'est sentie prise au piège. Qu'est-ce que Thérèse a cherché à obtenir? De nature plutôt pragmatique, les deux pieds bien ancrés dans ses propriétés, elle avait consenti à épouser Bernard car elle pouvait ainsi d'une part posséder ses hectares de pins et d'autre part se rapprocher de sa sœur Anne, avec qui elle avait une relation amicale et précieuse et qui, de ce fait, était probablement la seule personne qui l'ait jamais touchée au cœur.

Une fois le mariage accompli la communication ne fonctionne pas entre les époux: l'un comme l'autre se trouve dans l'incapacité de prononcer le mot qui sauve. Thérèse cherche à secouer son mari. Elle cherche à le faire sortir de ses ornières habituelles. Un jour en observatrice scientifique, Thérèse est amenée à scruter les réactions de Bernard qui est tombé très malade pour avoir pris une double dose d'un médicament contenant de l'arsenic. Un sombre projet lui vient en tête. Elle commence à agir en conséquence. Même si Bernard ne meurt pas, on comprend vite qu'il a été empoisonné et quelle main a pu le faire. Ce n'est pas par hasard que Mauriac a donné à son héroïne le prénom de Thérèse. L'allusion à une autre criminelle de la littérature française, Thérèse Raquin, nous semble assez évidente.

Ce n'est d'ailleurs qu'une fois enfermée dans le cercle familial, où on la retient pour sauver les apparences, que Thérèse se met à rêver. Comme Emma Bovary, cette autre grande héroïne malheureuse et rêveuse de la littérature française, Thérèse rêve à une vie différente. Mais si Emma fait des rêves d'ascension sociale, Thérèse Desqueyroux rêve d'une vie parisienne intellectuelle et libre: « Être une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne. Être sans famille<sup>1</sup> », tel est son espoir. Cela ne l'empêche pourtant pas de songer au grand amour, à une passion partagée et dévorante. C'est dans la capitale de la France qu'elle compte enfin trouver des relations humaines pénétrées de « passions plus forcenées qu'aucune tempête<sup>2</sup> ». Lorsque Bernard consent à la libérer, Thérèse lui confie son rêve parisien: « Elle comptait suivre des cours, des conférences, des concerts, reprendre son éducation par la base.<sup>3</sup> » On pourrait donc soutenir que par son geste criminel, Thérèse a plutôt cherché à

---

<sup>1</sup> Mauriac, op. cit. p. 150

<sup>2</sup> Op. cit. p. 184

<sup>3</sup> Op. cit. p. 171



se libérer d'elle-même, que de se libérer de son conjoint. Sa seule garantie d'une vie pleine et satisfaisante sera cette liberté enfin trouvée par la délivrance des propriétés, des contraintes sociales bourgeoises, des apparences et des obligations familiales, par la délivrance des vieilles ornières, enfin.

## André Gide: le parti des femmes

« Familles, je vous hais! ». On connaît ce cri de révolte lancé par André Gide contre les conformismes et les conservatismes. Il est donc compréhensible qu'André Gide prenne parti dans tous les domaines, sociaux, esthétiques ou moraux. Si on connaît ses prises de position concernant son homosexualité et ses engagements politiques, on connaît moins ses engagements pour la situation des femmes. En effet, non seulement Gide prend le parti des femmes, mais il se donne également la peine de bien analyser et bien expliquer leur condition.

C'est en 1929 qu'il publie la première partie de son *École des femmes*, ouvrage assez peu connu, mais qui mérite pourtant tout intérêt. Ce texte est devenu par la suite un triptyque, ou si l'on veut une partition à trois voix. Dans la première partie s'exprime Éveline. Gide fait parler Robert dans la deuxième, imprimée une année plus tard, et dans la troisième, publiée en 1936 seulement, c'est leur fille Geneviève qui prend la parole. À partir de cette date, les trois volumes ont été réunis en un seul ouvrage sous le titre du premier texte: *l'École des femmes*. On y découvre la situation de la femme et son éducation entre 1894 et 1916, selon trois points de vue différents. Gide y pose ainsi la question de la situation de la femme, de sa dépendance et de son indépendance vis-à-vis de l'homme, de sa liberté et sa possibilité d'élever à elle seule un enfant; toutes interrogations jugées sans doute, comme extrêmement audacieuses, voire téméraires au début du vingtième siècle.

### Éveline

La fiction de cette œuvre veut qu'il s'agisse du journal d'une femme décédée, retrouvé par sa fille Geneviève. Celle-ci décide de l'envoyer à Gide, afin qu'il en soit l'éditeur. La fiction gagne souvent, on le sait, à se présenter comme une non-fiction, elle apparaît ainsi comme un témoignage authentique. Gide aurait donc fait le choix de publier le document tel quel. Ce serait Geneviève également qui aurait elle-même choisi le titre, en référence, il n'y a là aucun doute, à la comédie de Molière portant le même nom.

À l'ouverture du roman *Éveline* représente une jeune femme bourgeoise typique de son époque. En bonne fille, elle doit obéir à son père. Mais celui-ci se montre mécontent du jeune homme qu'elle voudrait épouser car il a vu en lui un hypocrite. Éveline a fait des études de piano et pour fêter le prix qu'elle avait obtenu au Conservatoire son père lui a offert en cadeau un voyage à Florence. C'est pendant ce séjour qu'elle a fait la connaissance de Robert. Elle est donc tiraillée entre l'obéissance à son père et l'amour qu'elle éprouve pour Robert. Elle n'essaie aucunement de se révolter contre l'autorité paternelle, mais cherche un recours dans sa foi religieuse et ses prières: « Mon Dieu, ne me forcez pas à désobéir à papa. Vous savez que c'est Robert que j'aime, et que je ne pourrais jamais être qu'à lui.<sup>1</sup> » Pour elle, le mariage représente une soumission totale à l'homme aimé. En s'adressant à Robert, elle écrit dans son Journal le 7 octobre 1894:

maintenant tu es mon but, mon occupation, ma vie même et je ne cherche plus que toi. Je sais que c'est à travers toi, par toi, que je puis obtenir de moi le meilleur; que tu dois me guider, me porter vers le beau, vers le bien, vers Dieu.<sup>2</sup>

Avant de tomber amoureuse de Robert, elle voulait se faire garde-malade ou petite sœur. Grâce à lui, elle a comme elle le dit, pu ouvrir les « yeux sur le rôle de la femme dans la vie des grands hommes.<sup>3</sup> » Sa vie entière doit de ce fait « être désormais consacrée à lui permettre d'accomplir sa glorieuse destinée.<sup>4</sup> » Dans le même temps, elle se livre à une réflexion intéressante sur le caractère des hommes, en notant une phrase rapportée par Robert lui-même: « L'homme n'est qu'un enfant vieilli.<sup>5</sup> » Malgré cette réflexion, elle le considère comme son supérieur, un homme distingué. Elle n'existe que par lui et elle cherche partout son approbation. Elle est bien consciente de l'inégalité de leurs conditions, et adopte face à lui une position inférieure: « s'il devait être toute ma vie, je ne pourrais pas, je ne devais pas être toute la sienne.<sup>6</sup> »

---

<sup>1</sup> Gide, *L'école des femmes*, p. 12

<sup>2</sup> *Ibidem*

<sup>3</sup> Gide, *op. cit.* p. 13

<sup>4</sup> *Ibidem*

<sup>5</sup> Gide, *op. cit.* p. 14

<sup>6</sup> *Ibidem*

Elle n'a pas beaucoup de confiance en elle. C'est le goût de Robert qui compte et rien d'autre. Elle accepte même que son fiancé choisisse ses apparences pour elle: « je comprends qu'il tienne à ce que je lui fasse honneur et que déjà je n'ai plus le droit d'être modeste.<sup>1</sup> » Elle accepte également que ce soit lui qui choisisse les meubles de son petit salon à elle. Elle a tellement peur de mécontenter son futur époux qu'elle accepte qu'il lui corrige les tournures de phrases et les expressions qu'elle utilise quand elle parle.

Avant son mariage, les idées d'Éveline étaient donc très conformistes. La femme doit tout sacrifier à son mari et à sa famille. Elle doit complètement s'effacer, complètement dépendre de la volonté de son mari. Aussi l'admiration et la dévotion d'Éveline pour Robert sont-elles aveugles. Dans le *Journal*, elle le décrit avec une extrême exactitude, mais sans se rendre compte des évidences qui devraient lui sauter aux yeux: « Il s'instruit sans cesse et sait tourner tout à profit.<sup>2</sup> » En vérité, son mari, n'est rien d'autre qu'un grand égoïste, un homme fort conscient de sa propre valeur et de sa suprématie.

Si Éveline est naïve, elle n'est pourtant pas sans intelligence. Aussi s'offusque-t-elle en entendant les réflexions du docteur Marchant: « Conseillez donc à votre amie la tapisserie, ou l'aquarelle, puisqu'elle se refuse à nous faire des enfants, comme ce serait son devoir<sup>3</sup> ». Son indignation sur ces propos stéréotypés est manifeste:

Mais de songer que tant de femmes, qui n'ont pas mon bonheur, se voient refuser le droit de prendre part à la vie, que leur raison d'être sur terre et de mettre en valeur les vertus et les dons qu'elles ont en elles, que tout cela soit subordonné au plus ou moins bon vouloir d'un Monsieur, cela m'indigne.<sup>4</sup>

Aussi jure-t-elle, si elle met au monde une fille, « de ne lui apprendre aucun de ces petits arts d'agrément [...] mais de lui faire donner une instruction sérieuse qui lui permette de se passer des acquiescements arbitraires, des complaisances et des faveurs.<sup>5</sup> »

Éveline a décidé de renoncer à son indépendance en épousant Robert, puisqu'elle avait fait ainsi « acte d'indépendance », comme elle avait

---

<sup>1</sup> Gide, op. cit. p. 32

<sup>2</sup> Op. cit. p. 34

<sup>3</sup> Op. cit. p. 46

<sup>4</sup> Op. cit. p. 47

<sup>5</sup> Gide, op. cit. p. 47

délibérément choisi son mari contre la volonté de son père. Éveline justifie son attitude en constatant que « chaque femme devrait pour le moins rester libre de choisir la servitude qui lui convient.<sup>1</sup> » Si elle ne s'oppose pas à son destin, elle est pourtant fort déçue quand elle apprend que Robert n'a pas tenu sa promesse de rédiger un journal intime, comme ils s'étaient mutuellement promis de le faire lorsqu'ils étaient fiancés. C'est sur cette grande déception qu'elle termine la première partie de son journal.

Vingt ans après Éveline reprend cependant son écriture. En femme mariée, elle a petit à petit été obligée de faire face à sa situation. Elle est devenue mère d'un garçon et d'une fille. Maintenant elle a pleinement pris conscience de l'hypocrisie et de l'égoïsme de son mari. Leur fille n'aime pas son père car il s'est opposé à son instruction. Désillusionnée, Éveline pense divorcer, mais elle est dans l'incapacité de quitter un homme qui prétend l'aimer. Même si cet amour n'est pas réciproque, Éveline le respecte plus que sa propre liberté et son indépendance individuelle.

## Robert

Robert, de son côté, semble être un homme qui n'est animé par aucun autre but dans la vie que d'en tirer le maximum de profit personnel. Pour bien réussir son jeu, Robert fait usage d'une hypocrisie efficace. Celle-ci est tout à fait manifeste quand il présente sa version de son mariage avec Éveline. Puisqu'il se voit mis en cause dans les lignes du journal de sa femme, Robert écrit une lettre à Gide pour se justifier et se trouver des circonstances atténuantes: son enfance n'a pas été heureuse, sa sœur est morte quand il avait 18 ans et d'autres alibis moraux.

Il prétend également que sa femme a refusé de comprendre qu'il ait préféré présenter aux autres la personne qu'il souhaitait devenir, plutôt que de leur montrer l'homme qu'il était naturellement: « Sans me taxer précisément d'hypocrisie, tout geste ou toute parole par lesquels je m'efforçais d'entraîner vers le bien mon être intérieur lui devint suspect.<sup>2</sup> »

Pour donner plus de poids à ses paroles, Robert reprend une des *Lettres spirituelles* où Fénelon dépeint les personnes qui laissent leur esprit divaguer loin de la réalité. « ' Vous avez besoin qu'on retienne les saillies continuelles de votre imagination trop vive: tout vous amuse, tout vous dissipe, tout vous replonge dans

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 48

<sup>2</sup> Op. cit. p. 132

le naturel!<sup>1</sup> » Ces *Lettres* que l'abbé Bredel lui avait fait lire, ne peuvent cependant en rien effacer ou atténuer le caractère extrêmement antipathique de Robert. Ses valeurs sont des plus conservatrices. Il reproche par exemple à son épouse d'être devenue insoumise, ce qui pour lui est « particulièrement blâmable chez la femme ». Lorsqu'il essaie de comprendre les idées progressistes de sa femme, c'est pour condamner sa propre naïveté d'avoir invité chez lui des gens aux idées « libertaires », notamment le docteur Marchant et le peintre Bourgwelsdorf.

Il récuse également un autre facteur, fatal pour le comportement de sa femme: la lecture. Une fois de plus, on retrouve cet argument qui met en accusation le rôle dangereux des livres sur l'esprit des femmes. Malgré tant d'années de service, cet argument semble, on le voit, inusable. Éveline lisait effectivement beaucoup et d'après son mari, « choisissait de préférence les livres susceptibles de l'enhardi.<sup>2</sup> » Projet d'autant plus choquant que, pour lui, « le rôle de la femme est éminemment conservateur.<sup>3</sup> » Et cela, pour le plus grand bien de l'homme, parce que « c'est seulement lorsque la femme prend pleine conscience de ce rôle que la pensée de l'homme, libérée, peut se permettre d'aller de l'avant.<sup>4</sup> » D'après lui, les femmes représentent donc la stabilité et sont ainsi le soutien des hommes de progrès. L'écho des idées de Fénelon se fait encore entendre. Ce qui gêne particulièrement Robert, c'est que sa femme ne craint plus de lui « tenir tête »<sup>5</sup>. Elle est tout simplement devenue plus indépendante, ce qui pour lui est l'équivalent de se montrer désobéissante.

Il critique également sa femme de ne pas se soumettre à la vérité divine, mais d'avoir toujours besoin de preuves et de ne se fier qu'à une argumentation rationnelle. Si Robert est croyant c'est que, pour lui, la religion fortifie la civilisation et l'ordre de la société. On peut le constater, son point de vue ne saurait être plus conformiste. L'emprise de la religion sur la société continue à régner. D'après Robert, une femme doit être vierge d'âme et de corps pour que l'homme puisse la former selon ses souhaits et désirs.<sup>6</sup> Cette obsession de vouloir

---

<sup>1</sup> Op. cit. pp. 132-33

<sup>2</sup> Gide, op. cit. p. 118

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> Gide, op. cit. p. 119

<sup>5</sup> Cf. op. cit. p. 118

<sup>6</sup> Op. cit. p. 120

créer et façonner sa femme à sa guise montre assez bien que le complexe de Pygmalion, évoqué 300 ans plus tôt par Molière, trouve toujours sa validité!

Il est logique que Robert n'aime d'aucune façon « l'instruction que l'on donne aux femmes aujourd'hui<sup>1</sup> ». Elle est, selon lui, complètement inutile, puisque les femmes n'auront pas à s'en servir plus tard dans leur vie. Comme on l'a déjà dit, Robert trouve que les femmes sont d'une espèce inférieure et que les discours intellectuels ne peuvent pas être de leur domaine car « leur cerveau n'est point fait pour de pareilles nourritures et ne sait point fournir un antidote naturel pour neutraliser ces poisons.<sup>2</sup> » La curiosité n'est pas seulement malsaine, mais véritablement dangereuse pour les femmes qui, selon lui, ne sont pas dotées des mêmes capacités de réflexion que les hommes.

Jeune homme, qu'a-t-il trouvé d'attirant chez Éveline pour qu'il tombe amoureux d'elle? Il est clair qu'il a été séduit par son innocence, sa naïveté et surtout sa crainte de ne pas lui plaire ou de ne pas être à la hauteur de l'intelligence de son futur mari. Il est parfaitement logique que Robert ne puisse accepter que son épouse ait profondément changé et soit devenue, une femme indépendante, convaincue, sûre d'elle-même et de ses opinions: « Mais quelle torture affreuse de voir s'enfoncer dans la nuit de l'erreur, et de jour en jour davantage, celle dont on a fait sa compagne, sa femme pour l'éternité.<sup>3</sup> » Son dépit de la ramener vers Dieu est tellement grand qu'il souhaiterait presque la voir mourir quand, après la perte de son troisième enfant, suivie d'une éprouvante fièvre puerpérale, elle refuse catégoriquement d'accepter toute justification religieuse à ce coup du sort:

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 119

<sup>2</sup> Gide, op. cit. p. 119

<sup>3</sup> Op. cit. p. 136

Éveline elle-même, dont la convalescence fut très lente, sortit de cette épreuve méconnaissant la grâce de Dieu et plus entêtée qu'aparavant, pareille à ceux que signale l'Écriture, qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, de sorte que j'en vins à regretter presque que Dieu ne l'eût pas reprise à Lui lorsqu'elle s'était montrée le plus soumise et que, à travers son incrédulité même, elle L'avait pourtant accepté.<sup>1</sup>

Au lieu de tourner ses regards vers celle qu'il prétend aimer et de se demander pourquoi elle a changé, Robert fait appel aux valeurs sacrées et se complait dans l'évocation de sa propre souffrance. Ce n'est pas seulement à Arnolphe de l'*École des Femmes*, mais à Tartuffe que l'on pense quand on l'entend se lamenter de son sort prétendument injuste. Il ne pourra jamais voir dans le comportement de sa femme que révolte et impiété, puisqu'il manque totalement d'empathie. C'est un homme rigide qui se cramponne en permanence aux règles et aux devoirs. Il représente en fait l'archétype du bourgeois bien pensant et tout à fait rétrograde que déteste Gide par-dessus tout.

Pour le décrire Gide se réfère aux idées émises dans un passé lointain aussi bien par Aristote que par l'église catholique en vue de maintenir l'ordre de l'État. On ne voit pas la moindre évolution chez cet homme borné et figé dans des valeurs qui lui donnent, selon lui, tous les droits sur sa femme et ses enfants. Gide oppose ainsi la conception traditionaliste de la religion à la libre pensée. Pour lui l'éducation, l'instruction scolaire et universitaire ne peuvent que mener vers l'égalité des deux sexes, tandis que l'objectif de l'église est, pour ne pas mettre en danger l'ordre établi, de conserver le rôle des femmes dans un état où elles demeurent inférieures et dépendantes des hommes.

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 143

## Geneviève

C'est sur ce sujet que Gide ouvre le troisième volet de son projet. Ici c'est Geneviève, la fille de Robert et d'Éveline, qui prend la parole:

En 1913, comme je venais d'avoir quinze ans, ma mère me fit entrer au lycée, malgré la vive désapprobation de mon père; [...] Cette éducation de lycée fut responsable, selon lui, de ce qu'il appela mes 'écarts de pensée', puis, plus tard, de mes 'écarts de conduite'.<sup>1</sup>

Son père était persuadé que « les femmes n'avaient pas tant besoin d'instruction que de bonnes manières; [...] c'était ce que pensaient, avec Molière, tous les gens sensés.<sup>2</sup> » Geneviève critique sévèrement le caractère de son père, qui selon elle a « un constant souci de se faire valoir » et qui croit que « tout s'obtient par intrigue ou par entregent.<sup>3</sup> » Elle le trouve hautain et prétentieux. C'est un homme qui, dit-elle, est convaincu que les pauvres et les souffrants sont des êtres inférieurs, un homme préoccupé par l'opinion publique et le « qu'en dira-t-on ».

Si Geneviève prend la parole, c'est pour rappeler que les temps ont considérablement changé depuis la jeunesse de sa mère où une femme ne pouvait espérer la liberté dont jouit sa génération à elle. Dans sa lettre envoyée à Gide, elle précise que si elle a entrepris d'écrire, c'est « pour aider celui ou celle qui me lit à passer outre. Tout ce qui peut aider au progrès, tout ce qui peut aider l'homme à s'élever un peu au-dessus de son état actuel, doit être bientôt repoussé du pied comme un échelon sur lequel on a d'abord pris appui.<sup>4</sup> » La phrase clé du roman se trouve dans la question que se pose Geneviève: « Qu'est-ce que, de nos jours, une femme est en mesure et en droit d'espérer?<sup>5</sup> » Il ne s'agit plus de souhaiter seulement la liberté de la femme, mais de la conquérir.

Geneviève souligne que l'instruction est la condition de l'indépendance des femmes. Elle est donc décidée à continuer de s'instruire pour pouvoir devenir autonome et ne pas dépendre d'un homme, ne pas « se faire entretenir ». Elle se dit convaincue que les femmes sont capables de beaucoup plus et de bien d'autres

---

<sup>1</sup> Gide, op. cit. p. 157

<sup>2</sup> Op. cit. p. 203

<sup>3</sup> Op. cit. p. 169

<sup>4</sup> Op. cit. pp. 171-172

<sup>5</sup> Op. cit. p. 154



choses qu'on ne le pense généralement « et que toute cette valeur reste inemployée, parce qu'on ne la connaît pas, parce qu'elle-même ne se connaît pas, parce que jusqu'à présent on ne l'a jamais appelée à se manifester, à se produire.<sup>1</sup> » Il faudra aider les femmes à prendre conscience de leur valeur.

Geneviève précise que ce n'est pas seulement plus d'instruction qu'elle souhaite pour les femmes « mais plus d'initiative, plus de courage, plus de décision.<sup>2</sup> » Elle souhaite également bien connaître les droits de la femme pour ensuite pouvoir dire à ses consœurs: « IL NE TIENT QU'À TOI.<sup>3</sup> »

S'opposant à la pensée de la bipolarisation, Geneviève souligne que « Les qualités féminines peuvent être différentes de celles des hommes, sans être pour cela inférieures.<sup>4</sup> » Et si les femmes ne pensaient plus à être belles et à plaire, elles pourraient prétendre à des buts plus substantiels. Geneviève et ses amies se sont surtout laissées inspirer par des raisonnements trouvés dans *Jane Eyre* de Charlotte Brontë:

Il est vain de dire que les créatures humaines doivent trouver leur contentement dans le repos; ce qu'il leur faut, c'est l'action, et elles la créeront si la vie ne la leur fournit pas. [...] Les femmes, on les suppose calmes généralement; mais les femmes sentent, tout comme les hommes; elles ont besoin d'exercer leurs facultés et, comme à leurs frères, il leur faut un champ d'action pour leurs efforts. Autant que les hommes, elles souffrent d'une contrainte trop stricte, d'une stagnation trop absolue. C'est par étroitesse d'esprit que leurs compagnons plus favorisés prétendent qu'elles doivent borner leurs soins à la cuisine et à la couture, aux arts d'agrément et à la broderie. Il n'y a aucune raison de les condamner ou de se moquer d'elles lorsqu'elles aspirent à plus d'action ou à plus de savoir que l'usage n'a décrété qu'il convenait à leur sexe.<sup>5</sup>

Ce texte de Brontë écrit en 1847 et traduit en français en 1854 résume très bien les problèmes qu'on a discutés dans notre étude. C'est également à partir de celui-ci que Geneviève et son ami Gisèle décident de créer la ligue pour l'Indépendance des Femmes, qu'elles appelleront IF, association à laquelle on pourra adhérer en

---

<sup>1</sup> Gide op.cit. p. 225

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Op. cit. p. 226

<sup>4</sup> Op. cit. p. 225

<sup>5</sup> Op. cit. pp. 214-215

payant une cotisation qui devra servir à aider les filles-mères. Leur credo se résume en un seul mot: liberté.

Une des grandes questions de principe qui préoccupent Geneviève est de savoir si c'est une faute d'avoir un enfant en dehors du mariage. Mmc Parmentier, à qui elle pose la question, estime que d'un point de vue social, ce n'est pas bon pour l'enfant: on le regarderait de travers et l'on mépriserait sa mère, ce qui serait douloureux et préjudiciable pour l'enfant. Geneviève s'est pourtant décidée. Elle veut un enfant sans se marier et elle propose au docteur Marchant d'en devenir le père. Celui-ci refuse. Il est bien placé pour parler des mères célibataires puisqu'il a eu de nombreuses occasions d'en observer le cas: « Écoute, mon petit, pour une femme qui souhaite la liberté, te rends-tu compte de ce que c'est que d'avoir la charge d'un enfant? Quelle dépendance! Quel esclavage!<sup>1</sup> » Convaincue ou non, par de tels arguments, Geneviève clame son indépendance et son insoumission en même temps que sa revendication pour une égalité des sexes: « Je me révolte à l'idée de devoir soumettre ma vie à celui qui me rendra mère, et je veux que lui, de son côté, reste libre.<sup>2</sup> »

Ce roman évoque, on l'a vu, pratiquement tous les arguments qui ont été avancés contre l'éducation de la femme au cours des siècles précédents. Et il n'y a pas de doute que Gide défende les positions en faveur de la libération de la femme. Pourquoi André Gide serait-il devenu « féministe »? Ce n'est peut-être pas seulement son anticonformisme qui l'y a amené. Gide critique avant tout, on le sait, les normes, les conformismes et les règles conservatrices de l'église ou de la bourgeoisie, qui empêchent les gens d'agir librement et de « passer outre ». Le fait qu'il soit devenu lui-même père d'une fille, Catherine, née en 1923, est probablement aussi à l'origine de son parti pris pour la cause des femmes. Au moins pourrait-il expliquer la création de cette œuvre romanesque.

Si à propos de la condition de la femme, beaucoup de progrès ont été réalisés, si les données réelles ont changé, les comportements restent pourtant pour l'essentiel les mêmes car, on l'a vu, les valeurs ne suivent que difficilement la législation. Il n'est donc pas étonnant que dans son roman *Les jeunes filles* Henry de Montherlant (1896-1972) aborde, lui aussi, la question de l'éducation de la femme.

---

<sup>1</sup> Gide, op. cit. p. 235

<sup>2</sup> Op. cit. p. 237

## *Les jeunes filles* d'Henry de Montherlant

Ce roman épistolaire fait de lettres, interfoliées par divers documents - parmi lesquels on trouve des annonces matrimoniales - est publié en 1936. Le roman met en scène l'écrivain Pierre Costals et les relations qu'il entretient par correspondance avec ses lectrices. Celles - ci lui font part de leur admiration ainsi que de leurs observations sur leur propre situation de femmes. Dans une lettre datée du 3 décembre 1926, l'une d'elles, Marie Pantevin, confie à Costals que l'opinion de son père est qu'il « vaut mieux élever des cochons que des filles.<sup>1</sup> » Elle lui parle également de sa conviction que « Dieu a créé l'homme pour Sa gloire et la femme pour la gloire de l'homme.<sup>2</sup> » C'est une phrase calquée sur les idées de Saint Paul. On ne peut mieux illustrer l'impact de la Bible et de l'église sur la hiérarchie entre hommes et femmes à l'époque. Pierre Costals est en effet une caricature du machisme: il joue avec les femmes. C'est un menteur et un cynique, prétentieux et présomptueux comme Robert dans *l'École des femmes*. Comme lui il se réfère à Fénelon.<sup>3</sup> De loin en loin, il répond aux lettres qu'on lui adresse, mais pour la plupart du temps, il se permet de les laisser sans réponse.

Andrée Hacquebaut, une autre de ses admiratrices, est néanmoins celle qui souffre le plus de son attitude négligente. Costals, qui nourrit une profonde indifférence à l'égard de cette femme, la décrit comme une femme laide et disgracieuse, sans rien de féminin. Mais, d'un autre côté, il reconnaît qu'elle est une femme intelligente, une intellectuelle « bourrée de lectures ». Elle a en effet appris le latin sans l'aide de personne, ce qui est certes admirable, mais ni son intelligence ni ses connaissances intellectuelles ne peuvent dissimuler ou faire oublier son absence d'attrait physique. La beauté de la femme est pour Costals une condition sans laquelle l'amour ne peut se faire. Pour lui une femme belle et intelligente est une chose rare: « Pensez que jamais - jamais - je n'ai trouvé les deux ensemble chez une femme: intelligence et beauté.<sup>4</sup> » Ce qui prime pour lui, on l'a compris, ce n'est pas l'intelligence, mais la beauté. « *Il aurait suffi qu'elle fût jolie* »<sup>5</sup>, dit-il, tout en pensant que sa phrase aurait pu être un bon titre « d'une comédie légère ».

---

<sup>1</sup> Henri de Montherlant, *Les jeunes filles*, p. 47

<sup>2</sup> Op. cit. p. 8

<sup>3</sup> Op. cit. p. 49

<sup>4</sup> Op. cit. p. 146

<sup>5</sup> Op. cit. p. 148

Ce roman contient aussi tout un chapitre sur le bonheur, dans lequel l'auteur met en évidence l'écart qui existe entre la vision des hommes et celle des femmes dans ce domaine. Pour Costals l'amour est une invention des femmes.<sup>1</sup> Si Andrée Hacquebaut est cultivée, et très fière de l'être, l'amour reste quand même la valeur pour laquelle elle pourrait tout abandonner, même son indépendance: « Seuls un grand amour et la conscience d'une tâche vraiment féconde me rendraient aisé ce sacrifice de ma liberté.<sup>2</sup> »

En tant qu'intellectuelle Mlle Hacquebaut ne s'est jamais intéressée aux tâches ménagères. Elle dit n'avoir jamais voulu aider sa mère « au ménage, [à] reprendre, coudre ses robes.<sup>3</sup> » Pour cela le temps lui a été trop précieux: « Faire des confitures, quand pendant ce temps-là je pourrais me cultiver, découvrir un grand écrivain que je n'ai pas lu, apprendre quoi que ce soit, fût-ce en lisant le Larousse!<sup>4</sup> » Les confitures dont elle parle marquent donc encore le rôle de la femme.

En tant que femme instruite elle se sent marginalisée et isolée. Le 3 octobre 1926, elle écrit à Costals à ce sujet:

Ayant la même avidité que vous de tout réaliser, et ne connaissant que les renoncements et les nostalgies, dans une vie abominable, absurdemement paradoxale, puisque j'ai acquis une culture qui reste sans emploi, ligotée que je suis par le manque d'argent et par la solitude, je vous avais en quelque sorte délégué toute cette ardeur, tout cet appétit de vivre.<sup>5</sup>

Andrée Hacquebaut reconnaît sans ambages vouloir devenir son épouse. Elle se voit bien dans le rôle de la femme d'un artiste comme Costals. Aussi essaie-t-elle de trouver des arguments pour le convaincre de l'épouser: « Et puis, on ne sait pas, le plaisir peut vous prendre: votre catalogue de femmes ne comporte peut-être pas une provinciale de trente ans, aussi cultivée du cerveau qu'elle est intacte de corps (et beaucoup plus jolie de corps que de figure).<sup>6</sup> » Si une fois mariée elle renoncerait donc à sa liberté, elle verrait par contre difficilement comment elle pourrait vivre sans poésie, dans un monde fermé à « tout ce qui est profond, ou

---

<sup>1</sup> Cf. p. 43

<sup>2</sup> Op. cit. p. 33

<sup>3</sup> Op. cit. p. 58

<sup>4</sup> Op. cit. pp. 58 - 59

<sup>5</sup> Op. cit. p. 11

<sup>6</sup> Op. cit. p. 140

subtil ou désintéressé!<sup>1</sup> » Il est inutile de dire qu'une femme comme Andrée Hacquebaut n'intéressera jamais le collectionneur et coureur de femmes qu'est Costals et que le roman ne finira pas comme les contes de fées.

L'éducation d'une femme n'est donc pas considérée comme une grande valeur si la femme n'est ni belle, ni attirante. L'homme garde ainsi ses privilèges de maître, puisqu'un homme n'a pas besoin d'être ni beau, ni très intelligent ni même sympathique pour mériter l'amour d'une femme. En 1952, à l'occasion de la radiodiffusion de son œuvre romanesque *Les jeunes filles* Henry de Montherlant, interviewé, s'est prononcé sur les rapports de l'homme et de la femme. Il affirme avoir dit dans son œuvre « des vérités essentielles, qui devraient crever les yeux ». Il reconnaît avoir reproduit des préjugés et des stéréotypes véhiculés autour des deux sexes. S'il a été dur avec les femmes, c'est qu'il a également été dur avec les hommes. Montherlant se défend ainsi de toute misogynie:

Ce que j'attaque ce n'est pas la femme, c'est l'idolâtrie de la femme, c'est la conception 'cour d'amour' de la femme, c'est la situation privilégiée de la femme. Dans *Les Jeunes Filles* [...] j'ai voulu la traiter d'égal à égale et n'est-ce pas là ce qu'elle revendique, si j'ai bien compris. Je ne doute pas que, s'il se fait un jour une révolution dans les mœurs, *Les Jeunes Filles* n'apparaissent ce jour-là comme un des facteurs de cette révolution.<sup>2</sup>

Montherlant imagine donc que, quand les temps seront mûrs pour accepter une autre vision du deuxième sexe, il faudra supprimer le discours bipolaire et traiter les hommes et les femmes de manière égale. L'important c'est que les femmes, de leur côté, renoncent à leurs prétendus privilèges. Qu'elles cessent de vouloir être idolâtrées et de vouloir jouir de l'argent d'un homme. Le seul problème - et ce n'est pas le moindre - c'est qu'il faut que le monde masculin soit, lui aussi, ouvert à une telle transformation radicale pour qu'une telle égalité entre les sexes puisse s'installer.

---

<sup>1</sup> P. 34

<sup>2</sup> Henri de Montherlant, *Romans et œuvres de fiction non théâtrales*, La Pléiade, p. 1558.



# 1936-1945: Le débat s'intensifie

Si Gide a posé de manière très claire les problèmes qui concernent l'indépendance de la femme et son droit à une instruction égale à celle des hommes, Montherlant a, pour sa part, mis en évidence la situation précaire des femmes instruites. Une majorité des ouvrages littéraires maintiennent l'image de la femme véhiculée depuis bien longtemps dans la société française. Il en est de même des textes « scientifiques », écrits par des hommes « érudits » qui s'obstinent à démontrer le bien fondé de cette image. À titre d'exemple, on pourrait citer ce qu'en écrit Jean Larnac dans son *Histoire de la littérature féminine en France*, publiée en 1929. Il formule à la fin de sa préface une série de questions qu'il se propose d'étudier. Parmi celles-ci, il en est une qui nous paraît particulièrement intéressante: « Est-il exacte que les données physiologiques déterminent des différences intellectuelles qu'aucune évolution sociale ou culturelle ne peut modifier? »

Elaine Marks, qui commente ce texte dans *De la littérature française*, constate qu'il s'agit d'« une étude et une défense de la longue tradition d'écrivains féminins en France. » Mais, dit-elle, « il reconduisait les clichés les plus dommageables sur l'inévitable infériorité des femmes, en tant que femmes et en tant qu'écrivains ». Le leitmotiv de son texte reste donc que les femmes sont différentes. Voici les commentaires de Marks:

Larnac durcit les oppositions binaires qui structurent ses analyses. Ses catégories deviennent de plus en plus rigides. Le masculin est le signe de l'intelligence, de la raison, de l'effort, de l'abstraction, de la production, des muscles et de la normalité; le féminin est tout aussi inévitablement le signe de la sensibilité, de l'inspiration, de la spontanéité, de l'émotion, de la reproduction, des nerfs et de l'anormalité.<sup>1</sup>

Selon Marks, Larnac parle toujours des femmes « sur le ton de flatterie ironique ». On a le droit de soupçonner que l'opinion des hommes en général soit du même registre qui prétend, non seulement que la femme est différente, mais qu'elle se trouve sur un plan secondaire par rapport à l'homme. C'est contre de telles visions stéréotypées que les femmes vont réagir. Elles vont finir par se révolter contre les lois qui ont créé des femmes qui sont « traitées en mineures

---

<sup>1</sup> Hollier, op. cit. pp. 832-833

pour [leurs] biens, en majeures pour [leurs] fautes », pour citer Marceline dans le *Mariage de Figaro*.

## Louise Weiss: l'égalité des droits civils entre Français et Françaises

Louise Weiss fait partie de ces femmes. Une des premières femmes agrégées, elle fonde en 1934 l'association « La Femme Nouvelle pour l'égalité des droits civils entre Français et Françaises ». Les femmes passent donc à l'action en vue de propager leurs idées. Dans ce but Louise Weiss ouvre même une boutique aux Champs-Élysées. Un jour, au début du mois de juin 1936, dans les galeries du Palais de Bourbon, un groupe de féministes exhibent des affiches proclamant que « La Française veut voter ». Le lendemain une photographie, publiée dans l'Almanach Vermot, montre Louise Weiss, postée devant l'entrée du Sénat, en train de poser sur l'épaule de l'ancien président du Conseil une chaussette portant une étiquette qui proclame: « Même si vous nous donnez le droit de vote, vos chaussettes seront raccommodées<sup>1</sup> ». On voit bien que les hommes, pour une grande partie, s'inquiétaient pour leur confort domestique et que leur discours n'a pas beaucoup changé depuis la fin des années 1880 et le début du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans son livre *Combats pour les femmes*, Louise Weiss raconte qu'un homme ne s'est pas gêné pour dire: « – J'aime trop les femmes pour leur permettre de voter! – Nos cœurs les protègent mieux que le Code! Plus elles sont faibles plus elles sont fortes. » Elle raconte également que le sénateur Joseph Caillaux avait l'habitude de commencer ses discours par « Mesdames et Citoyens », ce qui derrière la façade de l'extrême galanterie, prouve bien que, les femmes ne font pas partie des citoyens. Du même genre sont les plaisanteries utilisées par le sénateur Duplantier pour démontrer l'incongruité d'accorder les mêmes droits aux hommes et aux femmes. Il utilise volotiers un ton grivois. Il évoque par exemple les prostituées et se scandalise, par un mauvais jeu de mot, d'imaginer qu'elles puissent être électrices et éligibles: « Ces dames voudraient être députées. Et bien! non, qu'elles restent ce qu'elles sont: des p...<sup>2</sup> » Dans un autre discours, il ne s'abstient pas de faire une plaisanterie plutôt vulgaire en affirmant: « Messieurs, je ne prétends pas que la main des femmes rabaisse tout

---

<sup>1</sup> Bard, *Les filles de Marianne*, 1995, p. 339

<sup>2</sup> Louise Weiss, *Combats pour les femmes*, Paris, 1979, p. 72



ce qu'elle touche...<sup>1</sup> » Il évoque, également pour attirer les rires sur les femmes, la perspective de voir un jour des femmes nommées 'huissiers à verge'. Il n'a pas de doute, le niveau du discours est très bas. Les meilleurs arguments qu'on puisse donc avancer contre le droit des femmes à être considérées comme citoyennes à part entière, ce sont des plaisanteries de mauvais goût et à connotations sexuelles.

Mais il y a bien pire, puisqu'il y avait sous la III<sup>e</sup> République un sénateur pour estimer que le suffrage féminin aurait tué l'amour ou augmenté le taux de mortalité infantile car les électrices auraient abandonné leurs nourrissons pour se rendre aux urnes. La réalité est bien sûr toute autre: « Les femmes avouent avoir peu de temps à consacrer à l'information politique et à la lecture des périodiques; on se souvient que le temps de travail d'une salariée - mère de deux enfants - est de 77 heures par semaines.<sup>2</sup> »

Comme par les temps précédents ce ne sont pas seulement les hommes qui sont réfractaires à un nouvel ordre. Beaucoup de femmes veulent conserver la société telle qu'elle est. Louise Weiss rapporte les paroles tenues par l'une des dames qu'elle a invitées dans le but de les informer des conditions de la femme: « Allons, Zizi, lape un peu de ce thé que la dame nous offre avec de si bonnes confitures. Ah! le temps des confitures! » Cette dame regrette ainsi les bons vieux temps qui semblent vite s'effacer sous l'ordre nouveau qui s'impose peu à peu. Une autre de ces femmes aurait dit à propos de la revendication du droit de votes des femmes: « Un droit que je partagerais avec ma cuisinière! Fi! J'ai mieux à faire que de voter! » Pour une grande majorité, ces femmes avaient été élevées dans l'amour de la religion et de la patrie, ce qu'elles respectaient probablement beaucoup plus que toutes libertés civiques imaginées et imaginables.

Pourquoi une femme comme Louise Weiss s'est-elle engagée pour la lutte du droit de vote des femmes? Pourrait-on voir un lien entre l'éducation qu'elle a reçue et ses idées et convictions progressistes? Née en 1893, elle a été une brillante élève du lycée Molière de Paris. François Saint-Ouen dit dans son livre *Les grandes figures de la construction européenne*, qu'elle a suivi une éducation républicaine. Comme pour une majorité des jeunes filles de son temps, celle-ci a été complétée d'un « séjour dans une école ménagère réputée d'Allemagne, celle de la grande duchesse de Bade en 1910.<sup>3</sup> » Après avoir voyagé en Europe et après avoir effectué un séjour à Jérusalem, elle « prépare l'agrégation de philosophie

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 71

<sup>2</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 410

<sup>3</sup> F. Saint-Ouen, *Les grandes figures de la construction européenne*, p. 56

qu'elle obtient juste avant la guerre<sup>1</sup> ». Ensuite elle devient journaliste. Elle publie *l'Europe nouvelle*. Elle s'est également investie dans le mouvement pacifiste et elle a même créé une école pour le combat de la paix. « La Nouvelle École de la Paix », a été inaugurée le 3 novembre 1930. Il n'y a pas de doute, c'est grâce à l'éducation qu'elle a reçue, que Louise Weiss ait pu s'engager avec succès dans beaucoup de domaines, et surtout dans la lutte pour les droits civils de la femme française. Elle dit elle-même que sa situation sociale s'est bien adoucie après son mariage en 1934. La raison en était que la société « de l'époque ne tolérait pas les femmes seules<sup>2</sup> ». On le constate: une femme, sans un homme à ses côtés, n'était pas considérée comme une vraie femme.

L'année 1936 a connu de grands bouleversements sociaux. C'est, on le sait, l'année de l'arrivée au pouvoir du Front Populaire. De nombreuses réformes notamment les congés payés et la semaine de 40 heures ont été votés. Mais, malgré cet élan, on ne remarque que très peu d'avancée pour les femmes. Il est vrai que Léon Blum « a appelé trois femmes à prendre place comme sous-secrétaires<sup>3</sup> ». Parmi celles-ci se retrouvent Irène Joliot - Curie, la fille de Marie et Pierre Curie, qui est nommée à la Recherche Scientifique. Une autre femme a été nommée à la Santé Publique et la troisième à l'Instruction Publique. Louise Weiss - à qui l'on a également proposé un poste - a cependant refusé de travailler à l'intérieur du gouvernement car elle pensait qu'un tel engagement ne pouvait pas résoudre le problème de la femme. Elle a donc préféré rester à l'extérieur du pouvoir pour garder sa liberté de penser et pour pouvoir agir librement.

## La deuxième guerre mondiale et la condition de la femme

Les années trente n'ont cependant pas donné le droit de vote à la femme, puisque le changement de son statut électoral ne s'est pas trouvé parmi les réformes les plus urgentes à voter. La lenteur du progrès qu'on devait effectuer sur le front de la condition féminine trouve son explication dans le contexte politique. L'argument suprême était que l'hitlérisme constituait un danger imminent pour le pays. Devant la montée des périls, on risquait de relever plus des reculs que d'avancées.

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Louise Weiss, *Combats pour les femmes*, p. 16.

<sup>3</sup> Weiss, op. cit. p. 122

Pourrait-on dire que l'arrivée du Maréchal Pétain au pouvoir a eu des répercussions négatives sur la condition de la femme? Georges Duby et Michelle Parrot sont de cet avis, puisque le régime de Vichy a essayé d'introduire de nouveaux programmes scolaires destinés à accentuer le rôle de la femme au foyer. Mais, pour une fois les responsables de l'enseignement ne semblent pas avoir écouté le message qu'on essayait de leur faire passer:

Le régime de Vichy n'a cependant pas fondamentalement remis en cause le principe d'une instruction égale pour les deux sexes, à l'exception de l'introduction d'un enseignement « ménager familial » (loi du 18 mars 1942), rendu obligatoire pour toutes les filles, à tous les niveaux, mais peu appliqué dans les faits, en raison de l'insuffisance des moyens matériels, mais peut-être aussi de la sourde résistance du personnel enseignant féminin aux mots d'ordre du régime.<sup>1</sup>

Le grand changement positif pour la condition féminine a lieu dès la fin de cette deuxième guerre mondiale. Le 21 avril 1944 les Françaises obtiennent finalement le droit de vote et d'éligibilité.<sup>2</sup> Elles votent pour la première fois le 29 avril 1945. C'est, nous le savons, grâce au Général de Gaulle que le projet de loi a été réalisé.

À la fin de la III<sup>e</sup> République, comme le font remarquer Albistur et Armogathe, il est « indéniable que sur le plan de la législation civile la femme a enfin conquis son entière autonomie, mais dans tous les autres domaines, on va être amené à constater un profond divorce entre le droit de principe reconnu aux femmes et la situation concrète qu'elles vivent.<sup>3</sup> » L'explication se trouve, il n'y a pas de doute, dans la difficulté de changer les mentalités.

On a vu que pour une majorité les textes littéraires comme les textes non littéraires font état des mêmes arguments: l'homme est là pour protéger sa dame, la faiblesse des femmes est leur force, la soumission de la femme à la religion et à la nation est de rigueur, le manque de solidarité entre femmes se fait toujours entendre et ainsi de suite... Le résultat est que, pour des raisons économiques, les femmes seront amenées à avoir une double journée de travail: d'une part le travail pour lequel elles sont rémunérées et d'une autre part les servitudes de la maison, des enfants et de la vie ménagère quotidienne.

---

<sup>1</sup> Georges Duby et Michelle Parrot, *Histoire des femmes. Le XX<sup>e</sup> siècle*, Plon, 1992, p. 194

<sup>2</sup> Les Néo-Zélandaises l'avaient obtenu en 1893, les Australiennes en 1902, les Finlandaises en 1906, les Norvégiennes en 1913 et les Suédoises en 1921.

<sup>3</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 437



# Après la deuxième guerre mondiale

## Simone de Beauvoir: la lutte continue par *Le deuxième sexe*

En juin 1949, vingt ans après la première publication de *l'École des Femmes* d'André Gide, et cinq ans après l'acquisition du droit de vote de la femme, Simone de Beauvoir (1908-1986) publie le premier tome du *Deuxième sexe*. Le second tome est sorti en novembre de la même année.

Rappelons que l'auteur de ce livre est, avec Louise Weiss, une des premières femmes à avoir réussi l'agrégation de philosophie. S'il est vrai que Simone de Beauvoir n'est pas arrivée première dans son groupe, mais deuxième, juste après Sartre, c'est que lui s'y était présenté pour la deuxième fois. Ce qui est non seulement remarquable, mais tout à fait admirable, c'est qu'elle s'est placée avant des hommes comme Merleau-Ponty, Aron et Nizan. Il n'y a pas de doute que c'est grâce à cette formation de philosophe qu'elle ait pu achever sa vaste étude sur la condition de la femme. Le but de son étude est, on le sait, de faire prendre conscience aux femmes de leur condition dans la société française.

*Le Deuxième Sexe*, a, dès sa première publication, provoqué de violentes réactions. La véhémence avec laquelle on a attaqué le texte de Simone de Beauvoir montre bien la difficulté qu'on a eu d'accepter le nouveau statut de la femme. On remarque que, dans le concert des réactions scandalisées que provoque ce livre, une majorité de critiques refuse de discuter les thèses qui y sont avancées et préfère parler de prétendus problèmes personnels de l'auteur. Ce qui est particulièrement déconcertant, c'est que ni même le monde intellectuel ne lui montre une indulgence plus compréhensive...

Plus tard on le sait bien, l'ouvrage a connu un effet retentissant. *Le Deuxième Sexe* a « alimenté le mouvement féministe international de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L'importance de son impact tient au fait que des masses de femmes ont reconnu, en lisant son livre, leur propre savoir.<sup>1</sup> » Pour Simone de Beauvoir l'écriture du *Deuxième Sexe* n'a été qu'une première étape vers son

---

<sup>1</sup> Hollier, *De la littérature française*, Bordas, p. 993

adhésion au féminisme. En vérité, elle ne se dira féministe que dans les années 1970.<sup>1</sup>

## On ne naît pas femme, on le devient

La phrase liminaire du deuxième tome de son texte sur *Le deuxième sexe* est souvent citée: « On ne naît pas femme, on le devient ». Rien dans la constitution cérébrale ou physique de la femme ne la rend vraiment différente de l'homme: « Certes, il y a des différences entre un homme et une femme, sur le plan morphologique et sur le plan sexuel, mais ces différences ne suffisent pas à expliquer la domination des hommes, lointaine et têtue.<sup>2</sup> » Pour l'homme, dit-elle, la femme est l'Autre. C'est l'homme qui a empêché le développement personnel de la femme: « Ce qui est certain, c'est que jusqu'ici les possibilités de la femme ont été étouffées et perdues pour l'humanité et qu'il est grand temps dans son intérêt et dans celui de tous qu'on lui laisse enfin courir toutes ses chances.<sup>3</sup> » Comme le constate Geneviève Fraisse dans son livre *Le privilège de Simone de Beauvoir*: « l'égalité des sexes telle qu'elle s'énonce à l'ère moderne et contemporaine a rencontré comme principal obstacle le doute à l'égard de la raison des femmes. Douter que les femmes aient la même raison que les hommes fut le meilleur argument pour repousser la demande d'égalité des sexes.<sup>4</sup> »

La troisième partie du deuxième tome du *Deuxième Sexe*, s'intitule *Vers la libération*. Ici Simone de Beauvoir rend bien compte du clivage entre les droits et la situation de dépendance où se trouvent une majorité de femmes:

Le code français ne range plus l'obéissance au nombre des devoirs de l'épouse et chaque citoyenne est devenue une électrice; mais les libertés civiques demeurent abstraites quand elles ne s'accompagnent pas d'une autonomie économique; la femme entretenue - épouse ou courtisane - n'est pas affranchie du mâle parce qu'elle a dans les mains un bulletin de vote; si les mœurs lui imposent moins de contraintes qu'autrefois, ces licences négatives n'ont pas modifié profondément sa situation, elle reste enfermée dans sa condition de vassale.<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> Haro sur le deuxième sexe par Sylvie Chaperon, p. 270 in Bard

<sup>2</sup> *Le deuxième sexe* I, p. 101, cité d'après Albistur et Armogathe p. 417

<sup>3</sup> Op. cit. p. 641

<sup>4</sup> Fraisse, Geneviève, *Le privilège de Simone de Beauvoir*, Acte Sud, 2008, p. 23

<sup>5</sup> Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, tome II, 1977, p. 431.

Simone de Beauvoir souligne ainsi que l'indépendance de la femme par rapport à l'homme dépend entièrement de la rémunération de son emploi: « C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète.<sup>1</sup> » Pour elle, les vecteurs libérateurs sont en premier lieu économiques et politiques. C'est dans l'attitude que montrent les hommes à l'égard de la femme qu'on trouve les racines de l'exclusion de la femme du monde de travail: « Tant qu'elle a encore à lutter pour devenir un être humain, elle ne saurait être une créatrice.<sup>2</sup> » L'amour mystifie la femme et le mariage « voue l'épouse à la répétition et à la routine », il facilite ainsi sa réification. La condition indispensable pour ne pas succomber à une telle oppression se trouve donc dans l'indépendance économique.

Simone de Beauvoir vise la fonction reproductrice comme un élément qui freine les femmes dans leurs capacités d'apprendre, ce qu'avait noté déjà Poullain de la Barre au XVII<sup>e</sup> siècle. Ceci n'explique pas, pour autant, la différence d'attitude que, depuis bien longtemps, les garçons apprennent à avoir, dès le plus bas âge, vis-à-vis des filles. De quel droit les hommes ont-ils donc décidé, très tôt, de reléguer la « féminité » au second plan de la marche du monde. Une explication est que tout ce qui est considéré comme travail sédentaire, est moins valorisé qu'une « action ». Le progrès va ainsi de pair avec l'action et l'inaction avec la conservation. La marche du monde est forcément dépendante d'une certaine activité conquérante: « La volonté mâle d'expansion et de domination a transformé l'incapacité féminine en malédiction.<sup>3</sup> » Bien que sa journée soit entièrement remplie, une femme au foyer ne « fait rien » aux yeux de l'opinion, et du coup elle n'a rien, et surtout elle n'est rien, comme le constate Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe II*.<sup>4</sup> Comment pourra-t-on donc faire disparaître cette espèce de réification de la femme, va-t-elle finalement pouvoir s'effacer grâce à une vision du monde différente?

## La vision communiste

En 1951, deux ans après la parution du *Deuxième Sexe*, « les éditions sociales publient, sous la direction de Jean Fréville, une anthologie de textes marxistes

---

<sup>1</sup> Ibidem

<sup>2</sup> Op. cit. p. 640

<sup>3</sup> Cité d'après Albistur et Armogathe, p. 418

<sup>4</sup> Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe II*, Folio essais, 1999, cf. p 128

concernant la femme<sup>1</sup> ». Ces textes disent que la condition de la femme est à trouver dans l'Histoire. Selon eux la femme est « opprimée et son asservissement coïncide avec cette période de la préhistoire où la famille s'oppose à la tribu, où se développe la propriété privée, où la société se divise en classes et où, du besoin de tenir en bride les antagonistes de classes, va naître l'État.<sup>2</sup> » Le patriarcat est né avec la production des outils et des armes fabriqués par les hommes. Ceux-ci ont appris cet art à leurs fils, tandis que les besognes domestiques appartenaient aux femmes, depuis lors considérées comme inférieures. La femme a subi, à partir de cette époque, une double oppression: celle de la société et celle de la famille. Dans *La femme et le communisme* Jean Fréville résume de la manière suivante la pensée marxiste proposée:

Égalité sociale de la femme et de l'homme devant la loi et la vie pratique.  
Transformation radicale du droit conjugal et du code de la famille.  
Reconnaissance de la maternité comme fonction sociale. Prise en charge par la société des soins et de l'éducation à donner aux enfants et aux adolescents.  
Lutte systématique contre les idéologies et les traditions qui font de la femme une esclave.<sup>3</sup>

Les quatre premières déclarations ont été partiellement réalisées, il est vrai, même par des systèmes politiques capitalistes, mais reste à accomplir le cinquième objectif. Notre question reste toujours la même: Comment s'attaquer aux valeurs séculaires pour obtenir une condition égalitaire à part entière? Si les valeurs ne suivent pas les progrès sociétaux, l'égalité ne sera qu'une égalité factice.

Dans leur *Histoire du féminisme français*, Albistur et Armogathe constatent par ailleurs que « c'est toujours l'institution de la famille qu'on cherche à sauvegarder, à travers un progressisme de façade. Chaque thème de la revendication féminine subit un phénomène de réduction qui vise à donner une nouvelle vie à l'image traditionnelle de la femme, épouse et mère <sup>4</sup>». Sans une situation autonome, la femme devient forcément dépendante. Mais est-il vrai que son autonomie et son authenticité amèneront obligatoirement un changement d'attitudes des hommes envers les femmes?

---

<sup>1</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 342

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Cité par Albistur et Armogathe, p. 343

<sup>4</sup> Ibidem



## Simone de Beauvoir: comment être une femme authentique?

Simone de Beauvoir dit que le mariage est un piège pour la jeune femme, mais historiquement la seule perspective d'ascension sociale féminine s'est faite par le mariage. Malgré les droits acquis, même le droit de vote, ce qu'une femme pouvait faire de mieux c'est, comme le dit Robert dans l'École des Femmes de Gide, « Se trouver un mari<sup>1</sup> ». Le devoir majeur de la femme est même après la deuxième guerre mondiale, de mettre au monde des enfants. Dans son œuvre romanesque, Simone de Beauvoir analyse les rapports du couple et la situation de la femme. Le roman *Les Belles images* a été publié en 1966 et son recueil de nouvelles, *La femme rompue* en 1967. L'histoire des femmes qui y sont présentées est contemporaine de la date de sa publication. Ces textes témoignent ainsi des attitudes qui pouvaient se rencontrer dans la société française à cette époque.

### Les Belles Images

Il est vrai que Simone de Beauvoir avec *Les Belles Images*, se focalise dans un premier temps plus sur les problèmes de l'existence que sur la condition de la femme. Être une femme autonome implique aussi d'être une femme authentique. Le texte tourne également autour d'une thématique des apparences et du vide, comme l'indique son titre. Au centre du roman se trouvent trois générations de femmes: Laurence qui est dans la trentaine, sa mère Dominique qui a 56 ans et Catherine, sa fille qui n'a que 10 ans.

Dominique, la mère de Laurence est aperçue, comme son nom le laisse entendre, comme une femme très dominatrice. Ayant eu une enfance très pauvre, elle raconte par exemple que les crachats de la rue pénétraient dans ses chaussures, elle s'est mis dans la tête de réussir et de bien gagner sa vie. C'est une femme déterminée et très sûre d'elle. La preuve de la réussite matérielle, à laquelle elle est parvenue, est présente dès les premières pages du roman. Tout autour d'elle respire la richesse: sa maison, ses meubles, son jardin, ses vêtements de même que ses invités. Ambitieuse et désireuse de gravir l'échelle sociale, elle a tout fait pour présenter autour d'elle une belle image de la bourgeoisie parfaitement arrivée.

---

<sup>1</sup> Cf. Gide, *L'École des Femmes*, p. 45

Sans grande surprise, Laurence, une de ses deux filles, a épousé un homme qui gagne bien sa vie. Vue de l'extérieur, Laurence semble mener une vie parfaitement heureuse. Le couple habite Neuilly, ville très chic à proximité de Paris. Elle a deux petites filles ravissantes. Elle a même un amant, très épris d'elle qu'elle a rencontré dans la société de publicité où elle travaille. Le résultat n'est pourtant pas très réussi car elle se sent malheureuse dans l'aisance de cette vie qui est en effet très superficielle. Elle ne ressent que le vide d'une existence où rien ne dépasse la surface lisse qu'offre l'argent dans la société bourgeoise. Laurence est la victime des ambitions de sa mère arriviste et carriériste. Elle se trouve, en effet, en pleine crise morale, psychologique et existentielle. Sans cesse elle se pose des questions du genre: « Qu'est-ce que les autres ont, que je n'ai pas? » En même temps sa fille Catherine, ayant pris conscience de la misère sociale dans le monde, commence à lui poser des questions sur le pourquoi de l'existence. À cela s'ajoute la douleur de sa mère, qui vient d'être abandonnée par son ami Gilbert qui la trouve trop âgée. Elle a, on vient de le dire, 56 ans. Il lui préfère désormais une jeune femme de vingt ans.

Laurence finit par comprendre qu'elle vit dans l'apparence, dans la mauvaise foi, qu'elle n'a jamais pris la responsabilité de sa vie. Elle a toujours laissé les hommes décider pour elle, qu'il s'agisse de son mari ou de son amant. Le seul homme en qui elle ait vraiment confiance, c'est son père que sa mère a délaissé parce qu'elle le trouvait sans ambition aucune. Pour retrouver son équilibre, Laurence part en voyage avec son père. Mais, cette expérience l'oblige à ouvrir les yeux: il n'est pas, lui non plus, le personnage idéal dont elle avait rêvé. Elle finit par prendre sa vie en horreur. Sa détresse psychique provoque en elle une maladie physique: l'anorexie. À la fin, elle assume pourtant sa responsabilité et ose contredire son mari en affirmant qu'elle fera tout pour que sa fille, Catherine, ne soit pas comme elle, c'est-à-dire une belle image. Le personnage principal a ainsi fait preuve d'indépendance et est enfin devenue autonome et authentique en affirmant ses opinions sur l'éducation et la formation de sa fille.

En-dehors du message existentialiste, ce que Simone de Beauvoir soulève et critique dans *Les Belles Images*, ce n'est pas le mariage en tant que tel, vieille institution sociale et religieuse, mais la société bourgeoise et capitaliste qui utilise les vieux stéréotypes à des fins politiques pour maintenir l'ordre et la hiérarchie dans la vie de famille.

## La femme rompue

Ce recueil de nouvelles porte le titre du dernier des trois textes qui y sont présentés: *L'âge de discrétion*, *Monologue* et *La femme rompue*. Chaque nouvelle présente une héroïne en crise, appartenant à la classe bourgeoise, haute ou moyenne, mais qui s'attache chacune différemment à son état de mère et d'épouse.

### L'Âge de discrétion

La première nouvelle, *L'âge de discrétion*, oppose la vieillesse et la jeunesse, la gauche et la droite, les intellectuels et les bourgeois, l'optimisme et le pessimisme, les hommes et les femmes, l'arrivisme et l'idéalisme, l'estime et le mépris de soi et des autres. Ce texte analyse ainsi toute une panoplie de thèmes importants pour l'auteur.

Le personnage central est une femme qui enseigne la littérature à la faculté des lettres de la Sorbonne. Elle représente l'optimisme et l'idéalisme, la gauche et les intellectuels. Elle est mariée avec un chercheur scientifique qui partage tout avec elle, sauf peut-être son optimisme. Sa grande préoccupation est le temps qui passe, qui transforme sa vie et l'éloigne de son fils Philippe. Celui-ci a atteint l'âge de prendre son indépendance, mais elle a du mal à le lâcher. Tout en mesurant les changements qui l'attendent, elle se dit: « Je ne veux pas croire que Philippe ait cessé de m'appartenir.<sup>1</sup> » Elle accepte aussi difficilement d'être à la retraite. Pour elle ça sonne un peu comme être au rebut: « le jour de la retraite [...] me semblait irréel comme la mort même.<sup>2</sup> Elle se sent entièrement glacée puisque cette nouvelle condition de vie lui semble avoir « la rigidité d'un rideau de fer.<sup>3</sup> »

Philippe, dont elle s'est donné beaucoup de mal à en faire un intellectuel, a épousé une jeune fille issue d'une famille bourgeoise plutôt riche. Comme le jeune couple estime que l'enseignement et la recherche sont trop mal payés, Philippe a décidé de quitter l'université, où il est professeur assistant et où il prépare avec succès une thèse de doctorat. Son intention est de mieux gagner sa vie. Mais ce changement de vie le brouille avec sa mère, qui ne trouve pas que

---

<sup>1</sup> Beauvoir, *La femme rompue*, p. 11

<sup>2</sup> Op. cit p. 13

<sup>3</sup> Ibidem

gagner de l'argent soit « un but exaltant », et qui, pour cette raison, le traite de lâche et de traître. La rupture entre la mère et le fils sera complète quand Philippe prendra, au service d'un gouvernement de droite, un poste que son beau-père lui a trouvé au sein du ministère de la Culture. Philippe essaie de se défendre en disant à sa mère que « le négativisme de la gauche française ne l'avait menée à rien<sup>1</sup> ». Pour lui la gauche est « foutue ». Il veut, comme la majorité des hommes « être dans la course, avoir prise sur le monde, agir, construire.<sup>2</sup> » En réponse, sa mère le traite d'arriviste et d'ambitieux. Philippe, de son côté, met en cause les « entêtements séniles<sup>3</sup> » de sa mère. Blessée au fond du cœur, au fond de sa maternité même, elle se rend compte que l'amour qu'elle portait à sa progéniture n'est pas réciproque: « je n'étais rien pour lui, une vieillerie à remiser au magasin des accessoires;<sup>4</sup> ». Elle se sent abandonnée « trahie, bafouée et insultée<sup>5</sup> ». La brouille inévitable devient définitive: « Je ne te reverrai pas de ma vie! » dit la mère à son fils.

Mais, ce qui est peut-être encore plus blessant pour elle, c'est que son mari s'est mis du côté de leur fils. Elle trouve qu'ils ont comploté derrière son dos. Elle est ainsi obligée de faire face à une situation nouvelle du couple: « Je nous croyais transparents l'un à l'autre, unis, soudés comme des frères siamois.<sup>6</sup> » Elle lui reproche de s'être désolidarisé d'elle, de lui avoir menti. C'est comme s'il s'était créé entre elle et son mari, une espèce de couche invisible et, ce qui pis est, impénétrable.

Cette femme mère et épouse a, non seulement reçu une éducation solide, mais elle est parvenue à un degré élevé dans la hiérarchie culturelle comme professeur de lettres à la Sorbonne. Elle n'est donc pas dépendante de son mari pour gagner ou remplir sa vie. Elle a publié plusieurs œuvres sur la littérature française. L'écriture et la lecture sont pour elle de la plus grande importance, une valeur sûre: « je ne pourrais pas vivre sans écrire. [...] Enfant, adolescente, les livres m'ont sauvée du désespoir; cela m'a persuadée que la culture est la plus haute des valeurs et je n'arrive pas à considérer cette conviction d'un œil

---

<sup>1</sup> Beauvoir, *La femme rompue*, p. 33

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Op. cit p. 35

<sup>4</sup> Op. cit p. 37

<sup>5</sup> Beauvoir, *La femme rompue*, p. 37

<sup>6</sup> Op. cit p. 41

critique.<sup>1</sup> » Elle comprend mal l'attitude des jeunes femmes « dans le vent ». Les femmes dont la vie se disperse lui « glacent le sang ». Aussi son verdict sur la jeunesse est-il sévère: « on prétend [...] réussir sur tous les plans. Et, on ne tient vraiment à rien.<sup>2</sup> »

Mais comme elle reçoit de mauvaises critiques pour son dernier livre, elle commence à mettre en question sa manière d'exister, son passé: « quelle pauvreté ». Tout d'un coup, elle se sent délaissée, marginalisée. D'ordinaire si optimiste, elle se décourage. Pas même ses lectures ne peuvent la sauver de cet état dépressif: « Qu'avaient-ils à m'apporter, ces écrivains qui m'avaient faite ce que j'étais et ne cesserais plus d'être? J'en ai ouvert, feuilleté quelques volumes; ils avaient tous un goût presque aussi écœurant que celui de mes propres livres: un goût de poussière.<sup>3</sup> » Tout respire la décomposition et la vieillesse ne semble pas impliquer d'avenir. Pourtant pour le couple, le fait de rester ensemble est une chance, et la mère, devenue moins intransigeante, pourra même envisager de revoir son fils. Il y a donc, grâce à cette crise, une certaine évolution dans les prises de position de cette femme. La plus grande valeur n'est plus la littérature, c'est la vie et le temps qu'il lui reste à vivre. Ce qu'elle souhaite maintenant, c'est de rester avec son mari tout en espérant de pouvoir vivre ensemble « cette dernière aventure » de laquelle ils ne reviendront pas.<sup>4</sup>

La conclusion qu'on peut tirer de cet exemple, c'est que sur le plan intellectuel et du point de vue du couple les deux époux jouissent d'une même indépendance et d'un statut égalitaire. Et c'est grâce à cela qu'ils sont tous les deux capables de se mettre en question et de résoudre ensemble leurs problèmes. La problématique, on le voit, tourne plus autour de l'existentialisme qu'autour du féminisme. Mais, si l'éducation et la condition de la femme n'étaient pas liées de façon *sine qua non*, une telle fin n'aurait pu se réaliser.

## Monologue

La deuxième nouvelle, *Monologue*, présente une femme qui n'a pas la capacité de voir clair dans sa vie, de se mettre en question car elle est sans éducation ni culture. Le cadre du récit se situe le 31 décembre, ce jour où normalement les

---

<sup>1</sup> Op. cit p. 20

<sup>2</sup> Op. cit p. 23

<sup>3</sup> Op. cit p. 76

<sup>4</sup> Op. cit p. 84

gens sont entourés d'amis pour saluer une nouvelle année. À l'âge de 43 ans, la protagoniste se retrouve entièrement seule. Elle est complètement déboussolée, déséquilibrée au point d'en être malade. Elle avoue: « j'aime encore mieux avoir les oreilles cassées que d'entendre que le téléphone ne sonne pas.<sup>1</sup> » Elle se sent abandonnée par tous ses proches, son frère, sa mère et son ex-mari qui fêtent sans elle la Saint Sylvestre. Ce sentiment de solitude la fait réfléchir sur sa situation de femme sans mari: « Mais seule! à mon âge de quoi on a l'air sur les plages, dans les casinos si on n'a pas un homme avec soi?<sup>2</sup> »

Son monologue retrace sa vie. Elle cherche à s'expliquer son parcours: « Mon père m'aimait. Personne d'autre. Tout est venu de là.<sup>3</sup> » Elle se livre de façon « crasseuse », dans le style de Céline. Son monologue fait également penser à celui de Jean-Claude Clamance, le personnage principal de *La Chute*, qui, dans une longue tirade, remet en question sa vie et la façon dont il l'a vécue. Mais cette femme est incapable de voir sa propre responsabilité dans ce que la vie lui a réservé. Au cours de son discours solitaire et vulgaire on apprend que sa fille s'est suicidée, il y a cinq ans. Dans un premier temps, elle se dit coupable de ne pas s'être occupée suffisamment d'elle. Mais, en essayant de s'expliquer ce qui lui est arrivé, elle préfère décharger sa culpabilité sur les autres: « Quand j'y repense je me dis que si on avait su m'aimer j'aurais été la tendresse même.<sup>4</sup> » Elle se ment pour ne plus sentir la douleur et le fardeau de la vie qui lui pèsent tant. Elle invente même l'hypothèse d'un faux suicide de la part de sa fille: « ce n'était qu'une mise en scène j'étais sûre je suis sûre - [...] - qu'elle n'avait pas voulu mourir mais elle avait forcé la dose elle était morte quelle horreur!<sup>5</sup> » Convaincue qu'elle avait voulu « emmerder quelqu'un », elle cherche à savoir qui cela pourrait bien être.

C'est une femme qui semble avoir toujours vécu de l'argent d'un homme. Son deuxième mari l'a quittée, emmenant leur fils avec lui. Maintenant elle se sent piégée. Comme elle n'est pas capable de subvenir à sa propre vie, elle ne voit plus d'issue. Aussi met-elle toutes les responsabilités sur son mari. Son discours montre non seulement qu'elle n'est pas une femme cultivée, mais qu'elle s'exprime sous l'emprise de l'alcool:

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 87

<sup>2</sup> Op. cit. p. 107

<sup>3</sup> Op. cit. p. 90

<sup>4</sup> Op. cit. p. 109

<sup>5</sup> Simone de Beauvoir, *La femme rompue*, pp. 111-112

Les hommes se tiennent tellement entre eux la loi est tellement injuste et il a le bras long que le divorce serait prononcé à mes torts. Il garderait Francis plus un sou et pour l'appartement tintin! Rien à faire contre ce chantage dégueulasse: une pension et l'appartement contre Francis. Je suis à sa merci. Sans fric on ne peut pas se défendre on est moins que rien un double zéro.<sup>1</sup>

C'est une femme victime de sa beauté, maintenant perdue. Moins attirante, elle se retrouve délaissée par les hommes. On comprend bien que tout le monde ait envie de la fuir puisqu'elle fait preuve d'un esprit égoïste et négatif inouï. Elle semble tout détester. Elle est contre tout. Sa mauvaise foi à l'égard d'elle-même est évidente. Elle n'est tout simplement pas capable d'autocritique. Qu'elle puisse être elle-même la cause du mal dont elle souffre ne lui vient jamais à l'esprit: « je suis quelqu'un de trop bien.<sup>2</sup> » Aussi s'avoue-t-elle: « J'étais faite pour une autre planète, je me suis trompée de destination.<sup>3</sup> » Il est clair que si elle ne commence pas à prendre la responsabilité de sa vie, elle ne sera jamais une femme ni autonome ni authentique.

Dans la nouvelle *Monologue* Simone de Beauvoir met l'accent sur l'analyse de la mauvaise foi et le manque de responsabilité de cette femme sans éducation. Comme dans *Les Belles Images*, elle met également en relief l'impératif du choix et de l'action dans la vie des êtres humains. Ces concepts se rattachent essentiellement aux idées de la philosophie existentialiste. Mais, il est sous-entendu que sans une éducation adéquate, la femme n'aura pas la possibilité de gérer correctement sa propre vie et que, sans emploi, elle ne dispose d'aucune autonomie réelle et fonctionnelle.

## La femme rompue

Dans *La femme rompue*, la troisième nouvelle du recueil, on découvre le journal d'une femme d'une quarantaine d'années. Elle semble contente de sa vie conjugale avec un médecin chercheur. Sa vie familiale lui plaît également. Elle est la mère heureuse de deux filles dont l'une est mariée à Paris et l'autre vit aux États-Unis. Il est intéressant à noter que cette femme, qui a reçu une éducation universitaire, a préféré être femme au foyer pour s'occuper de sa famille. Une crise profonde vient s'installer dans sa vie tranquille, quand elle découvre que son

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 93

<sup>2</sup> Op. cit. p. 106

<sup>3</sup> Op. cit. p. 107

mari lui est infidèle: il lui préfère apparemment une femme indépendante qui gagne bien sa vie, une femme qui en même temps partage son intérêt pour les recherches qu'il mène.

Dans cette situation désagréable, elle essaie de se montrer conciliante et compréhensive et donne une certaine liberté à son mari, pour qu'il puisse voir clair dans sa situation. En même temps, elle se met en question, s'interroge sur son passé, sur son authenticité, sur elle-même: qui est-elle?

Quel est le résultat des ses « sacrifices »? Un mari qui ne l'aime plus, une fille qui s'est installée dans un mariage sans intérêt, une autre qui, lui dit-on, s'en est allée loin d'elle, pour fuir ses soins de mère poule. Lorsqu'elle comprend que son mari ne lui reviendra pas, elle décide de partir aux États-Unis voir cette fille. Ayant une conception moderne du couple, celle-ci essaie de raisonner sa mère: « - Mais maman, au bout de quinze ans de mariage, c'est normal qu'on cesse d'aimer sa femme. C'est le contraire qui serait étonnant!<sup>1</sup> » Le tort qu'elle trouve à sa mère, c'est tout simplement d'être trop naïve, d'avoir pensé que les histoires d'amour durent toujours. Sa fille lui raconte que pour sa part, elle change de partenaire chaque fois qu'elle sent qu'elle commence à s'attacher à quelqu'un.<sup>2</sup> Ni l'amour ni le couple ne sont pour elle des valeurs sûres: « C'est une question de statistique. Quand tu mises sur l'amour conjugal, tu prends une chance d'être plaquée à quarante ans, les mains vides. Tu as tiré un mauvais numéro; tu n'es pas la seule.<sup>3</sup> » De tels propos, trop simplistes et pour un peu stéréotypés, ne plaisent évidemment pas à sa mère qui insiste encore pour chercher les torts et les erreurs qu'elle a bien pu commettre.

Sa fille ne lui trouve qu'un seul défaut, celui d'être sans défense: « -Souvent les hommes vers ces âges-là ont envie de commencer une vie nouvelle. Ils imaginent qu'elle sera nouvelle toute la vie.<sup>4</sup> » La mère trouve sa fille froide, méchante et, de fait, très seule dans la vie. Elle interprète cette attitude comme une forme de défense. En tant que mère, elle aurait voulu qu'elle soit une « fille forte, rayonnante, équilibrée ». Il y a dans le récit même une référence intertextuelle à un amour parental exagéré pour ses enfants. La mère dit, comme l'avait fait le père Goriot, « mes filles, c'était mon orgueil.<sup>5</sup> » Elle s'est sacrifiée

---

<sup>1</sup> Simone de Beauvoir, p. 245

<sup>2</sup> Cf. op. cit. p. 246

<sup>3</sup> Op. cit. p. 246

<sup>4</sup> Simone de Beauvoir, *La femme rompue*, p. 247

<sup>5</sup> Op. cit. p. 250



pour sa famille et se retrouve, en retour, sans amour. La seule ambition de cette mère avait été de créer du bonheur autour d'elle. Sa déception est donc fort grande puisqu'elle est bien obligée d'admettre son échec sur ce plan-là. S'il est vrai que cette « femme rompue » a consacré tous ses soins et tout son temps aux autres, il faut pourtant reconnaître qu'elle n'a pas seulement vécu *pour* les autres, mais aussi *par* les autres. Quand elle quitte New York son courage n'est pas bien fort. Elle a peur de l'avenir, de la solitude. Au moins comprend-elle qu'elle doit prendre sa vie en main. Elle a cependant de fortes chances de se forger une vie autonome, car c'est une femme bien éduquée. Grâce à son savoir, elle sera bien capable de retrouver une authenticité, et surtout de devenir une femme autonome.

Ainsi, dans les quatre cas de figure présentés par Simone de Beauvoir, le mariage ne constitue pas l'élément qui opprime vraiment les femmes. Les difficultés qu'elles éprouvent à l'intérieur de leur couple sont d'un autre ordre. Elles souffrent toutes de problèmes appartenant à l'existence. La Laurence des *Belles images* doit s'affranchir des valeurs bourgeoises reçues de sa mère pour oser prendre la parole et contredire, au besoin, son mari dont elle a trop respecté l'autorité. La femme intellectuelle qui est décrite dans *L'Âge de discrétion* peut, grâce à son éducation, raisonner avec son conjoint et retrouver la stabilité à l'intérieur du couple. En revanche, pour la sotte rencontrée dans *Monologue* tout semble perdu: elle n'a pas été à la hauteur de sa situation de femme mariée ni de mère. Si elle manque de responsabilité et d'authenticité, son grand problème est apparemment de ne pas avoir reçu une éducation qui pourrait l'aider à s'en sortir en trouvant un travail. *La femme rompue* est malheureuse d'avoir été abandonnée par son mari, mais elle a la possibilité de se débrouiller dans la vie car elle a une base suffisamment stable: une bonne éducation qui lui fournira, à coup sûr, une place dans la société.

## Savoir se forger une *Place* dans la société

La scolarité en France, comme ailleurs, pendant la période qui s'étend de l'entre-deux-guerres aux « trente glorieuses », n'est pas seulement un problème de sexe, elle est aussi un problème de classe donc d'attitude. Les deux livres *La femme gelée*, éditée en 1981 et *La Place*, publiée en 1983, écrits par Annie Ernaux, constituent de bons témoignages de la situation éducationnelle d'une femme issue d'un milieu modeste à cette époque.

## La Place

Pour les ouvriers et les classes populaires, travailler, c'était surtout travailler avec ses mains, c'est-à-dire produire. Le thème principal de *La Place* est ainsi celui de la société de classes. Les parents de la jeune fille qui raconte sa vie viennent d'un milieu très modeste. Ni sa mère ni son père n'ont eu accès à une éducation supérieure, car ils ont été obligés d'arrêter l'école à l'âge de 12 ans. Leur fille a, par contre, sur l'insistance de sa mère, reçu une éducation et une scolarité dans une école privée. Elle a passé son baccalauréat et fait des études universitaires. Le clivage entre deux classes sociales, créé à l'intérieur d'une famille, devient ainsi un problème dans la relation entre les parents et leur fille.

Aussi Annie Ernaux ouvre-t-elle le récit sur son admission au CAPES. Et ce n'est certainement pas un hasard si elle choisit pour l'épreuve pratique de ce concours, de faire expliquer à ses élèves un extrait du *Père Goriot*. En effet Balzac y évoque l'écart de classe sociale entre enfants et parents. Annie Ernaux aborde dans *La Place* des situations semblables. Le but de son livre, dit-elle, est de « venger sa race<sup>1</sup> ».

Elle parle en effet d'une couche de la société française qui ne trouve pas une grande « place » dans la littérature française: « Quand je lis Proust ou Mauriac, je ne crois pas qu'ils évoquent le temps où mon père était enfant. Son cadre à lui c'est le Moyen Âge.<sup>2</sup> » Le grand-père paternel de la narratrice « n'avait pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire. Compter, il savait.<sup>3</sup> » La situation de sa grand-mère est un peu différente. Elle a appris à lire et à écrire chez les sœurs. Comme les autres femmes de son village, elle tissait chez elle pour une fabrique d'étoffe à Rouen. Sa grand-mère maternelle tissait également à domicile et elle « faisait des lessives et du repassage pour finir d'élever les derniers de ses six enfants.<sup>4</sup> »

La condition des pauvres et des riches était en effet très différente: « Mon père manquait la classe, à cause des pommes à ramasser, du foin, de la paille à bottelet, de tout ce qui se sème et se récolte.<sup>5</sup> » Malgré le fait qu'il « aimait

---

<sup>1</sup> Interview avec M. Wijk, 1999

<sup>2</sup> Ernaux, *La Place*, p. 29

<sup>3</sup> Op. cit. p. 25

<sup>4</sup> Op. cit p. 36

<sup>5</sup> Op. cit p. 29

apprendre<sup>1</sup> », le père de la narratrice a dû arrêter sa scolarité pour travailler à l'exploitation familiale. Il n'est jamais allé dans un musée, ni dans une bibliothèque. Les livres et les disques ne représentent rien pour lui. Il n'en a pas, comme il dit « besoin pour vivre », même s'il comprend fort bien que cela puisse intéresser sa fille.

Sa mère a fait un petit pas en avant par rapport à la génération précédente. Elle a commencé par travailler dans une usine. Être une ouvrière ne l'a jamais gênée. Elle était au contraire très fière d'elle: « C'était une femme qui pouvait aller partout, autrement dit, franchir les barrières sociales.<sup>2</sup> » Lorsque le couple a acheté un petit café-épicerie, c'est à sa femme que le père de la narratrice a laissé le soin des commandes et des comptes.

Le manque d'éducation et de connaissances finit cependant par créer chez cet homme un sentiment d'infériorité et de honte. Son patois en est le signe: « Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent.<sup>3</sup> » La solution est de manipuler la langue avec beaucoup de prudence pour ne pas laisser paraître les incongruités: « Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers, d'aussi mauvais effet que de lâcher un pet.<sup>4</sup> »

Le respect des gens qu'il perçoit comme supérieurs et le manque d'éducation le rendent évidemment peu sûr de lui: « Devant les personnes qu'il jugait [sic!] importantes, il avait une raideur timide, ne posant jamais aucune question. Bref, se comportant avec intelligence. Celle-ci consistait à percevoir notre infériorité et à la refuser en la cachant du mieux possible.<sup>5</sup> » C'est lorsqu'il se retrouve en-dehors de son contexte quotidien que le manque d'éducation lui donne ce sentiment d'infériorité.

Le savoir exerce sur lui une autorité sans discussion: « Il se fâchait quand je me plaignais du travail ou critiquais les cours.<sup>6</sup> » Sachant où se limitaient ses connaissances, il voulait toujours que sa fille soit « mieux que lui ». Le clivage se manifeste également lorsque le père voit étudier sa fille. D'un côté, il comprend et voit la nécessité qu'elle travaille sur ses devoirs, sinon elle risquerait de ne pas

---

<sup>1</sup> Emaux, *La place*, p. 29

<sup>2</sup> Op. cit p. 43

<sup>3</sup> Op. cit.p. 64

<sup>4</sup> Op. cit.p. 63

<sup>5</sup> Op. cit.p. 60

<sup>6</sup> Op. cit. p. 80

avoir une bonne situation. D'un autre côté, il éprouve un certain embarras du fait qu'elle ne travaille pas avec ses mains. « Devant la famille, les clients, de la gêne, presque de la honte que je ne gagne pas encore ma vie à dix-sept ans, autour de nous toutes les filles de cet âge allaient au bureau, à l'usine ou servaient derrière le comptoir de leurs parents.<sup>1</sup> » Comme il craint qu'on ne trouve sa fille paresseuse, incapable de se servir de ses deux mains, il lui cherche des excuses: « 'On ne l'a jamais poussée, elle avait ça dans elle'.<sup>2</sup> »

Son père se sent marginalisé par son manque de culture qui grandit proportionnellement à celle de sa fille. S'il se met facilement en colère, ce n'est pas seulement pour se donner une autorité, mais plutôt pour dissimuler son sentiment d'infériorité:

La dispute éclatait à table pour un rien. Je croyais toujours avoir raison parce qu'il ne savait pas discuter. Je lui faisais des remarques sur sa façon de manger ou de parler. J'aurais eu honte de lui reprocher de ne pas pouvoir m'envoyer en vacances. J'étais sûre qu'il était légitime de vouloir le faire changer de manières. Il aurait peut-être préféré avoir une autre fille.<sup>3</sup>

Le comble de malheur survient quand chacun de son côté sent qu'il n'y a plus de communication possible entre eux à cause de leur différence de savoir: « Je pensais qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avaient pas cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe.<sup>4</sup> » À propos des courriers qu'elle recevait de ses parents, elle constate qu'elle ne pouvait que leur répondre dans le même ton, celui du constat car: « Ils auraient ressenti toute recherche de style comme une manière de les tenir à distance.<sup>5</sup> »

Lorsque la narratrice se marie avec un jeune homme issu d'une famille bourgeoise, la distance entre sa vie et celle de ses parents devient une réalité. Son mari ne peut pas s'empêcher de trouver à ses beaux-parents un « manque essentiel: une conversation spirituelle.<sup>6</sup> » Pour pallier « l'écart de culture et de

---

<sup>1</sup> Ermaux, *La place*, p. 81

<sup>2</sup> Op. cit. p. 81, cf. aussi pages 91-92

<sup>3</sup> Op. cit. p. 82

<sup>4</sup> Op. cit. p. 83

<sup>5</sup> Op. cit. p. 90

<sup>6</sup> Op. cit. p. 96

pouvoir qui le séparait de son gendre<sup>1</sup> », tout ce qu'il peut faire c'est de compenser la différence de classe par une gentillesse extrême, en souhaitant « que ses économies servent à aider le jeune ménage<sup>2</sup> ».

Les efforts déployés par ses parents pour que la narratrice réussisse dans la vie, qu'elle n'épouse ni un ouvrier ni un paysan ont ainsi abouti à la création d'un fossé irrémédiable entre eux et leur fille. C'est à ce prix-là que ces parents ouvriers ont payé une place à leur fille dans la société bourgeoise.

L'éducation, il est vrai, a ouvert à la narratrice un autre monde, un monde intellectuel qui lui donne un plus grand degré de liberté de choisir dans la vie. Son récit se termine par la rencontre dans un supermarché de la jeune femme devenue enseignante avec une de ses anciennes élèves qui y travaille comme caissière. Ce face à face joue pour ainsi dire le rôle d'un miroir, puisque c'est un peu comme si elle se retrouvait face à elle-même, à cette place qu'elle aurait pu avoir dans la société, si elle n'avait pas réussi l'école et les études supérieures.

## La femme gelée

Si Annie Ernaux parle surtout de sa relation avec son père dans la *Place*, elle choisit de raconter dans *La femme gelée*, sa propre adolescence et le début de sa vie comme épouse et mère de famille. Elle souhaite ainsi mettre en évidence le peu d'évolution qu'il y a eu entre les valeurs qui régnaient lors de la publication du *Deuxième Sexe* en 1949 et les valeurs du monde des années soixante et soixante-dix où se déroule son histoire. *La femme gelée* raconte ainsi les désirs et ambitions de la narratrice de devenir, par ses études, une jeune femme autonome. Elle a reçu, on vient de le constater, une éducation bourgeoise grâce à sa mère qui était convaincue que l'éducation allait changer sa condition de femme et lui permettre de devenir quelqu'un: « Il le faut. Ma mère le dit. Et ça commence par un bon carnet scolaire.<sup>3</sup> » À ses parents devenir quelqu'un n'a pas de sexe. Sa mère est pour sa fille une femme modèle: confiante, sûre d'elle et d'un caractère exceptionnel: « Elle est la force et la tempête, mais aussi la beauté, la curiosité des choses, figure de proue qui m'ouvre l'avenir et m'affirme qu'il ne faut jamais avoir peur de rien ni de personne.<sup>4</sup> » Sa mère est une femme qui « dépasse de cent

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 95

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Annie Ernaux, *La femme gelée*, p.38

<sup>4</sup> Op. cit. p. 15

coudées » les autres femmes, à qui il est glorieux d'être une femme, à qui la femme peut être supérieure même à l'homme. Il est vrai que dans la classe ouvrière où vit la narratrice, les femmes soumises ou sans voix sont plutôt rares. Dans leur ménage ses parents se partagent les tâches domestiques et ménagères. Ce qui étonne grandement les petites camarades bourgeoises de sa classe, c'est le fait que c'est le père de la famille qui fait la cuisine et surtout la vaisselle. Pour elles, ceci est une « affreuse anomalie », « un truc risible », c'est l'homme-lavette qu'on trouve sur « les dessins humoristiques de Paris-Match<sup>1</sup> ». On le note, au milieu du vingtième siècle, il n'était pas « digne d'un homme d'éplucher des légumes<sup>2</sup> ». C'était en effet jugé aussi risible qu'aux siècles précédents.

Les parents de la narratrice ne lui demandent pas d'aider à la cuisine, puisqu'ils préfèrent qu'elle lise, qu'elle fasse du vélo et d'autres activités physiques ou intellectuelles. De ce fait Brigitte, son amie bourgeoise, lui fait comprendre qu'elle ne sait rien faire. La narratrice reconnaît: « je ne sais pas monter une mayonnaise ni même peler une carotte vite et fin mais, je pourrais lui rétorquer qu'à l'école je me débrouille plutôt bien. Non, ça ne compenserait pas. Pour une fille, ne savoir rien faire, tout le monde le comprend, c'est, ne pas être fichue de repasser, cuisiner, nettoyer comme il faut.<sup>3</sup> » Malgré ses convictions de l'utilité du savoir intellectuel, elle se demande comment elle fera plus tard lorsqu'elle sera mariée.

La relation avec les garçons n'a d'ailleurs pas posé problème à la jeune fille qui ne craignait rien: « J'allais vers eux avec mon petit bagage, les conversations des filles, des romans, des conseils de l'*Echo de la mode*, des chansons, quelques poèmes de Musset et une overdose de rêves, Bovary ma grande sœur.<sup>4</sup> » Mais, elle n'a pas compris les codes. Elle se croit leur égale: « L'idée d'inégalité entre les garçons et moi, de différence autre que physique, je ne la connaissais pas vraiment pour ne l'avoir jamais vécue. Ça a été une catastrophe.<sup>5</sup> »

Quand pour la première fois elle a lu *Le Deuxième Sexe*, elle a pris des résolutions: ne pas se marier et ne pas sortir avec quelqu'un qui la traiterait comme un objet.<sup>6</sup> Ainsi à la faculté des lettres, où elle est heureuse, elle jure que

---

<sup>1</sup> Annie Ernaux, *La femme gelée*, Cf. p. 74

<sup>2</sup> Op. cit. p. 75

<sup>3</sup> Op. cit. p. 76

<sup>4</sup> Op. cit. p. 82

<sup>5</sup> Ibidem

<sup>6</sup> Op. cit. Cf. p. 103

« la condition féminine la plus répandue<sup>1</sup> » ne sera jamais la sienne. Le jeune homme qu'elle voit régulièrement semble également être d'accord sur l'égalité dans le couple. Jeunes mariés, ils partagent tout:

On va ensemble au supermarché, on choisit, pas beaucoup de fric, un gigot, quelle folie, le manque d'argent nous unit, complicité du risque et du rire que provoque entre nous deux le sentiment de notre expérience. Qui parle d'esclavage ici, j'avais l'impression que la vie d'avant continuait, en plus serré seulement, l'un avec l'autre. Complètement à côté de la plaque, *Le Deuxième Sexe*!<sup>2</sup>

Mais, c'est un leurre, puisque la narratrice va rapidement se trouver « seule devant les casseroles ». Elle est bien obligée d'admettre que les temps ne sont pas encore mûrs pour accepter une égalité à part entière. Sa conclusion est d'autant plus décevante puisqu'elle démontre que pour une femme le seul moyen de « survivre », c'est de se faire apprivoiser, c'est de plaire aux hommes, être « douce et gentille, admettre qu'ils ont raison, se servir des 'armes féminines'.<sup>3</sup> » Cela veut dire accepter le rôle qu'on a depuis bien longtemps donné à la femme: se marier, faire une famille, s'occuper du ménage. L'alternative serait de vivre dans la solitude.

La narratrice a l'ambition de devenir professeur de lettres. Jeune mariée et mère de famille, il faudra que, pour obtenir l'agrégation, elle travaille la nuit, ou lorsque dort le bébé. Le poste de travail de son mari, naguère son complice étudiant, ne permet pas qu'il s'occupe du ménage. La liberté qu'ils avaient imaginée pour chacun d'eux tombe en miettes. Tous diplômes décrochés, la jeune femme peut obtenir un poste d'enseignant, mais à partir de cela, c'est ironiquement à la double journée qu'elle a droit, pas à une situation d'égalité. Sa place dans la société sera désormais partagée entre le foyer et le travail, et elle sera une femme gelée, figée dans le quotidien. Ce qu'elle a appris c'est que « toutes les femmes doivent s'occuper de leur intérieur<sup>4</sup> ». Le récit se termine sans surprise sur l'image d'une femme complètement désillusionnée:

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 111

<sup>2</sup> Op. cit. p. 129

<sup>3</sup> Op. cit. p. 90

<sup>4</sup> Op. cit. p. 77

Je vais bientôt ressembler à ces têtes marquées, pathétiques, qui me font horreur au salon de coiffure, quand je les vois renversées, avec leurs yeux clos, dans le bac à shampoing. Dans combien d'années. Au bord des rides qu'on ne peut plus cacher, des affaissements. Déjà moi ce visage.<sup>1</sup>

Ce récit analyse pratiquement tous les sujets qu'on a abordés dans cette étude. Il montre bien, on dirait même trop bien, que les temps évoluent, mais que les stéréotypes continuent à marquer la condition des femmes ainsi que celle des hommes. Les valeurs multiséculaires sont aussi présentes pendant les années soixante et soixante-dix qu'au cours des siècles précédents. La plus grande valeur dont une femme peut faire état, c'est de savoir s'occuper d'une maison et d'une famille. Il est vrai que l'éducation a donné à cette jeune femme une certaine liberté, mais le fait d'être une femme de tête, ne lui a pas conféré une égalité dans le ménage, mais une double journée de travail. Le travail à l'extérieur ne l'a pas libérée de son travail à l'intérieur de sa maison. Cette liberté est réservée exclusivement à son mari. À la fin, on voit une femme qui s'est adaptée à la norme, une femme qui craint de vieillir et de perdre sa beauté physique.

## Mai 68: une vague de révoltes

Si l'on pense aux résultats décevants dont témoigne Annie Ernaux, on peut se poser la question de savoir ce que la révolte de mai 1968 a bien pu faire sur le plan de l'égalité des deux sexes. Pourquoi ses proclamations subversives n'ont-elles pas enfin libéré les femmes de leurs tâches ménagères habituelles. Est-ce qu'un changement de système politique aurait pu, pour une fois, modifier la situation de la femme?

Revenons un peu en arrière pour voir ce qui s'est passé pendant les mouvements du mois de mai en 1968. En cette année, les habitants de la planète entière ont semblé vouloir s'opposer au système dans lequel ils se trouvaient: les communistes contre le système communiste, les maoïstes contre les staliniens et les capitalistes contre le capitalisme. Ce n'est donc pas un hasard, si Fidel Castro a célébré cette année comme *l'année de la guérilla* en rendant hommage à Che Guevara.

En même temps l'image envahit tout. Les photos-choc des magazines, les reportages cinématographiques, la télévision qui entre alors dans tous les foyers

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 182



commencent à avoir un impact immense sur les gens. L'émotion qu'elles engendrent accélère les mouvements d'opinion: la guerre de Vietnam amène sur les écrans une violence jamais vue auparavant et le cinéma se libère de la censure.

Aux États-Unis le mouvement de la libération des femmes commence à se manifester dès 1968. À Woodstock des jeunes femmes jettent leur soutien-gorge comme un symbole de leur liberté trouvée. L'une d'elles se montre même torse nu sur les épaules de son ami hippy, scène retransmise par la télévision. Une frénésie de liberté s'empare du monde occidental. « Il est interdit d'interdire » proclame-t-on dans les tracts.

On n'avait donc aucune confiance dans le système, pas même pour les transformations censées améliorer la condition ouvrière. Le manque de formation suffisamment élevée qu'on avait repéré dans la classe ouvrière s'était fait sentir dans la société française. Ainsi, peu avant 1968, pour faciliter l'accès des enfants des familles ouvrières, l'État français avait mis en œuvre « une extension rapide du secteur universitaire ainsi que diverses tentatives gouvernementales pour désenclaver le ghetto académique et l'intégrer dans le tissu social.<sup>1</sup> » Cette modernisation n'avait pourtant pas plu à tout le monde. Un des tracts de mai 1968 disait ainsi:

Nous refusons de devenir des professeurs au service de la sélection dans l'enseignement français dont les enfants de la classe ouvrière font les frais, des sociologues fabricants de slogans pour les campagnes électorales gouvernementales, des psychologues chargés de faire 'fonctionner' les 'équipes de travailleurs' selon les meilleurs intérêts des patrons, des scientifiques dont le travail de recherche sera utilisé selon les intérêts exclusif de l'économie de profit.<sup>2</sup>

On le voit cette année, c'est la révolte sur toute la ligne. Mais, en France, la cause de la femme ne semble pas comprise dans ce jeu. Encore une fois on a dû se dire que la libération de la femme allait suivre les mouvements de libération généraux. Et encore une fois, il n'en a rien été. Ainsi en 1969 à Paris, les femmes sentent encore le besoin de manifester leur mécontentement: un groupe de femmes vient déposer une gerbe de fleurs sous l'Arc de Triomphe à la mémoire de la femme du Soldat inconnu « encore plus inconnue » que lui. Il est sans aucun doute exact, comme on le constate dans *De la littérature française*, « qu'en France comme

---

<sup>1</sup> Denis Hollier, *De la littérature française*, p. 989

<sup>2</sup> *Vers la guerre civile*, p. 411 cité par Hollier, p 980

ailleurs dans le monde, la fin des années 1960 et le début des années 1970 ont été le théâtre d'une vaste prise de conscience et d'une intense activité féministes.<sup>1</sup> »

Au premier rang des manifestantes se trouve Simone de Beauvoir. Il est vrai qu'elle « accuse la bourgeoisie d'avoir maintenu et même accentué l'oppression de la femme, mais elle a toujours refusé de penser que celle-ci était l'auteur de cette oppression.<sup>2</sup> » Elle refuse également l'idée d'un matriarcat vaincu, parce qu'elle est persuadée que la domination de l'homme « est inscrite dès l'origine des temps<sup>3</sup> ». Dans la revue *Arc*<sup>4</sup>, Simone de Beauvoir exprime ses idées, qu'elle partage par ailleurs avec Sartre:

Nous avons la même attitude, à savoir que, tous les deux, nous croyions que la révolution socialiste entraînerait nécessairement l'émancipation de la femme. Nous avons bien déchanté, parce que nous nous sommes aperçus que, ni en U.R.S.S., ni en Tchécoslovaquie, ni dans aucun des pays dits socialistes que nous connaissons, la femme n'était vraiment l'égale de l'homme. C'est d'ailleurs ce qui m'a décidée, à partir de 1970 à peu près, à adopter une attitude franchement féministe. Je veux dire par là, à reconnaître la spécificité des luttes de femmes.<sup>5</sup>

Ce qu'il y a de singulier dans sa constatation, c'est d'abord qu'elle ait eu la croyance et la conviction qu'une révolution sociale pouvait libérer la femme. Aucune révolution jusque-là ne l'avait fait: ni celle de 1789, ni la révolution de juillet 1830, ni celle de février en 1848, ni même la Commune en 1870. On se souvient de la désillusion de George Sand qui, avec tant d'autres femmes, avait nourri les mêmes espoirs de transformation. Dans un deuxième temps Simone de Beauvoir reconnaît que la situation de la femme et l'oppression qu'elle subit ne semblent pas dépendre directement de l'organisation politique en classes sociales. Mais l'organisation sociale joue, en revanche un rôle: celui de la conservation de l'état d'infériorité des femmes. Car, avec l'évolution matérielle et technique de la société, les raisons historiques qui avaient servi à justifier l'infériorité des femmes ont pratiquement disparu et l'on devrait, en conséquence, constater un changement corrélativement considérable de la condition féminine. Ce qui ne s'est pas produit. Et, il faut le dire, aussi bien la littérature romanesque que les

---

<sup>1</sup> Hollier, op. cit. p. 989

<sup>2</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 430

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> *Arc* n° 6, 1975

<sup>5</sup> *Arc* n° 6, 1975, cité par Albistur et Armogathe, op. cit. p. 430

nouveaux médias n'ont fait que renforcer l'image de la femme créée depuis longtemps.

Il est peut-être temps de se demander pourquoi les femmes n'ont pas, dès lors, revendiqué le droit de se faire considérer, sur tous les points de vue, comme des êtres humains à part égale. Surtout que, depuis la diffusion de la pilule contraceptive, elles ont le choix de leur maternité. Il est vrai que de nos jours, les femmes sont moins astreintes aux tâches traditionnellement féminines, et notamment maternelles, puisque les hommes ont eux aussi, le droit de prendre un congé de « maternité ». D'un autre côté, on a pu constater au fur et à mesure de l'avancement de cette étude, que la tradition reste d'une ténacité puissante et que les mentalités ne changent que fort lentement. On sait également qu'un groupe privilégié ne cède que difficilement ses privilèges et surtout pas à un groupe considéré depuis bien longtemps comme un groupe inférieur.

## La formation scolaire

Quand Anne Bragance, dans son roman *Casus Belli* publié en 2002, situe l'intrigue vers les années 70, elle témoigne du fait qu'il existait encore des traces de l'argumentation selon laquelle certaines lectures sont considérées comme dangereuses ou tout du moins inappropriées à l'intelligence féminine. C'est la mère de Virginie, la jeune protagoniste du roman, qui essaye de lui interdire des ouvrages de ce genre:

Oui, Virginie a eu de longues conversations privées, muettes et riches d'enseignements avec les maîtres de la littérature. Ces « relations livresques » n'étaient pas du goût de Claire Douhet qui naguère les jugeait dangereuses, voire subversives, il a fallu qu'elle les protège, qu'elle défende sa passion de lectrice contre les menées maternelles.<sup>1</sup>

La famille est susceptible de continuer à véhiculer des idées conservatrices à propos des capacités intellectuelles de la femme. L'école, de son côté, parvient-elle à contrebalancer ces influences et jouer un rôle plus progressiste? Maintient-elle une différenciation selon les sexes dans le contenu des matières enseignées? Si l'on regarde le taux de scolarisation des filles, on voit que, depuis 1965, il est strictement égal à celui des garçons. Ce qui est, par contre, frappant, c'est que

---

<sup>1</sup> *Casus Belli*, Anne Bragance, Acte Sud, Arles, 2002, p 184

leurs choix restent plutôt dirigés vers des formations traditionnellement féminines:

Les pressions sociales insidieuse, le rôle de la famille, le manque d'information font que les jeunes filles s'orientent actuellement systématiquement vers certains secteurs encombrés, sans perspective de promotion et où la rémunération est faible. L'époque du C.A.P. de 'couture floue' est à peine révolue. La troisième conférence des femmes des collègues d'enseignement technique a révélé qu'en 1975, 30 000 jeunes filles préparent un diplôme dans les sections de l'habillement et 170, seulement en électricité ou en électronique.<sup>1</sup>

La tradition veut également que l'éducation des filles s'arrête au strict nécessaire, tandis que pour un garçon cela ne suffit pas. Ainsi, 33% des parents « pensent qu'une formation de C.A.P. en deux ans est suffisante pour une fille, 7% seulement pensent de même pour leur fils.<sup>2</sup> » Plus remarquable encore est le fait qu'une majorité de parents trouvent que le mariage est toujours la principale destination de leurs filles... Ce phénomène culturel se retrouve également dans certains livres utilisés à l'école. Albistur et Armogathe constatent ainsi que

*l'Encyclopédie Hachette d'éducation sexuelle*, publiée en 1973, développe le thème d'une différenciation des sexes, fondée sur l'idée de la nature: 'La famille et la société réclament du garçon et de la fille des comportements différents. Le garçon est naturellement batailleur, plus fort, plus entreprenant et plus hardi, il est plus brillant en mathématiques (sic!). La fille est plus douce, plus patiente, elle s'adonne à des travaux manuels (décoration, cuisine), elle fait preuve de plus d'attention et de plus de régularité'.<sup>3</sup>

Il est évidemment fort critiquable de mettre des textes de ce genre dans des livres utilisés à l'école. Mais l'école n'est sûrement pas le seul domaine où se retrouvent des préjugés de ce genre. La consolidation de la différenciation est probablement, pour une grande partie, due aux médias, dont le développement a connu, au cours du XXème siècle, un essor extraordinaire. Les médias ont contribué et contribueront certainement à l'avenir, à cet état des choses. La famille qui s'imprègne des préjugés diffusés par la presse, parfois jusqu'au matraquage, continue inévitablement sur le chemin creusé. Il est apparemment difficile de se

---

<sup>1</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. p. 439

<sup>2</sup> Ibidem pp. 440

<sup>3</sup> Albistur et Armogathe, op. cit. pp. 442-443

libérer des belles images évoquées par Simone de Beauvoir et ainsi que de l'imitation des comportements stéréotypés.

Catherine Vincent, psychologue québécoise, raconte que dans une étude deux psychologues de l'université de Toulouse-Le Mirail, Chantal Zaouche-Gaudron et Jean Le Camus, ont « beaucoup travaillé sur les processus de sexualisation et de socialisation du jeune enfant et sur le rôle que joue le père dans leur mise en place ». Selon eux, « les pères, plus que les mères, participent de façon active à la différenciation des caractères sexués (jouets, traits de personnalité) ». Catherine Vincent s'interroge: « Faut-il s'étonner? Les hommes se montrent globalement plus attachés que les femmes au respect des normes culturelles relatives aux rôles sexués.<sup>1</sup> » C'est sûrement vrai, mais les femmes ne sont pas tout à fait innocentes dans cette affaire non plus. Un des facteurs du maintien des rôles des deux sexes réside sans doute dans le fait qu'il existe de nombreux magazines pour femmes qui véhiculent l'image classique de la belle femme séduisante, bonne mère de famille et épouse parfaite pour son mari. Qu'une occupation professionnelle ne vienne surtout pas déranger cette image... L'écho des « antiféministes » de la fin du siècle passé se fait à nouveau s'entendre.

---

<sup>1</sup> Catherine Vincent, *Côté filles, côté garçon*, article in *Le Monde* du 28 janvier 2004, p. 26



# Les années Giscard

## L'image et ses supports

S'il est vrai que la plupart du temps, les articles et reportages dans les magazines pour dames ont majoritairement été écrits par des femmes, il ne faut pas oublier que les propriétaires ont souvent été des hommes. Françoise Giroud, journaliste et écrivain, n'était pas féministe, dit-elle, parce qu'elle aimait trop la compagnie des hommes. Elle raconte néanmoins dans son livre *On ne peut pas être heureux tout le temps* que dans sa vie professionnelle elle a vu « des escouades de machos et de grands cons vaniteux, des femmes esclavagisées<sup>1</sup> ». Ce fait ne manquait d'ailleurs pas de la révolter. « Je ruais », dit-elle. À la rédaction il y avait des journalistes femmes qui pensaient « profondément que les femmes sont sur terre pour séduire des hommes, puissants et prospères de préférence, et pour les garder.<sup>2</sup> » C'est, selon Giroud, le cas d'Hélène Gordon Lazareff, femme de Pierre Lazareff, magnat de la presse française et patron du magazine *Elle*. Ce magazine pour femmes a ainsi été créé dans le but de montrer aux femmes « comment être belle de la tête aux pieds, séduisante des pieds à la tête, et devenir une délicieuse captatrice d'hommes.<sup>3</sup> » Pour cette raison les critères stéréotypés de beauté et de force séductrice des femmes y étaient très présents. « La maison, la cuisine, les enfants, bien sûr, on était obligées d'en parler, puisque le lectorat, parmi lequel se trouvait peu de femmes actives, en avait le souci, mais ce n'était pas le cœur du journal.<sup>4</sup> » Malgré le travail de rédaction assez conformiste, les deux amies ont pourtant réussi à introduire quelque chose de nouveau, ce que Giroud appelle « une insolence ». Un récit intitulé *Elle a choisi la liberté* faisait partie de ces articles au ton impertinent. Il racontait le divorce d'une dame connue de cette époque. La réaction de Pierre Lazareff a été immédiate et violente: « Vous allez perdre toutes vos lectrices de Bretagne! Vous êtes folles!<sup>5</sup> »

---

<sup>1</sup> Giroud, *On ne peut pas être heureux tout le temps*, p. 109

<sup>2</sup> Ibidem

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> Ibidem

<sup>5</sup> Giroud, op. cit. p. 110

Il ne faut donc pas se tromper. L'homme et son argent sont très actifs dans la presse féminine et dans cette presse se consolident ainsi les anciennes valeurs: une femme doit être belle, de préférence jeune et séductrice. Si elle ne l'est pas, ou si elle ne l'est plus, elle doit tout faire pour le devenir ou le redevenir. Toute femme doit se comparer aux modèles ou aux vedettes qui apparaissent en photos sur papier glacé. Ce procédé de miroir, fondé sur un va et vient entre l'identification et la prise de conscience d'un écart éventuel, est une mine d'or pour les fabricants de crèmes, lotions, masques, gélules de toutes sortes: amaigrissement, vitalisation de la peau, hydratation, tonification et bien d'autres encore.

La condition de la femme ainsi cimentée aussi bien par la famille que par l'école et la presse, notamment féminine, pourra-t-elle vraiment un jour s'améliorer? Un président de la République et son gouvernement disposeraient-ils d'une volonté et d'un pouvoir suffisants pour changer radicalement la situation?

## Simone Veil-Ministre de la santé

Dans son livre *Une vie*, publié en 2007, Simone Veil écrit que « Le partisan du réformisme social, de la vie démocratique et du dialogue entre Français, le fin connaisseur du monde parlementaire, l'homme politique capable de débarrasser le gaullisme de ses ultimes chimères, était à n'en pas douter le séduisant maire de Bordeaux. »<sup>1</sup> Ce n'est cependant pas Jacques Chaban-Delmas qui a été élu Président de la République en 1974, mais Valéry Giscard d'Estaing.

Il est vrai que Giscard d'Estaing avait, pendant sa campagne électorale, assuré qu'il appellerait des femmes au gouvernement et il a tenu promesse. Simone Veil accepte d'entrer dans le gouvernement de Jacques Chirac, Premier ministre de l'époque. Elle est nommée ministre de la Santé. Après bien des luttes, Simone Veil réussit à faire voter la libéralisation de l'interruption volontaire de grossesse (IVG). Si le chemin a été pénible, c'est parce que le milieu dans lequel elle se battait était très conservateur: « je présentais le triple défaut d'être une femme, d'être favorable à la législation de l'avortement, et enfin d'être juive. »<sup>2</sup>

Ce qui nous intéresse, en particulier dans ce contexte, c'est de savoir quelle a été l'éducation scolaire et universitaire de cette femme remarquable pour qu'elle arrive à un poste aussi important dans le gouvernement français.

---

<sup>1</sup> Simone Veil, *Une vie*, p. 146

<sup>2</sup> Op. cit. p. 156



Simone Veil est issue d'une famille laïque de juifs français. Ses parents ont offert à leurs enfants « ce qui comptait plus que tout à leurs yeux, une éducation à la fois intelligente et rigoureuse.<sup>1</sup> » C'était une tradition et une conviction familiales. Son père avait suivi les cours des Beaux-Arts et avait remporté le second grand prix de Rome avant de se lancer dans les études d'architecture. S'il était très fier d'appartenir à la communauté juive, ce n'était pas pour des raisons religieuses, mais pour des raisons culturelles: « À ses yeux, si le peuple juif demeurait le peuple élu, c'était parce qu'il était celui du livre, le peuple de la pensée et de l'écriture.<sup>2</sup> » Sa mère avait fait des études de chimie qui la passionnaient mais, à la demande de son époux, elle les avait abandonnées pour s'occuper de la maison et des enfants. Elle a toutefois été « blessée de ne pouvoir terminer ses études et de dépendre financièrement de son mari<sup>3</sup> ». Et elle répétait sans cesse à ses enfants: « Il faut étudier pour pouvoir exercer une vraie profession.<sup>4</sup> »

À la fin de la deuxième guerre mondiale, pendant laquelle Simone a été déportée, elle commence des études de droit pour devenir avocate. Il est intéressant à noter qu'un concours d'entrée était imposé exclusivement aux filles.<sup>5</sup> Après la naissance de son troisième fils, elle prend la décision de travailler. Mais la réaction de son mari, qui était entré à l'ENA, n'a pas été celle qu'elle aurait souhaité: « Comme jadis mon propre père avec Maman, je découvrais que mon mari était gêné de me voir entrer dans la vie professionnelle.<sup>6</sup> » Pour lui le métier d'avocat n'était pas fait pour les femmes. Comme, depuis 1946, les femmes pouvaient s'inscrire au concours de la magistrature, elle décide de s'engager dans cette voie: « Tel a donc été notre terrain d'entente: j'abandonnais ma vocation d'avocat au profit d'une carrière de magistrat, sans doute moins prenante, et lui acceptait que je ne reste pas à la maison pour élever les enfants et préparer le dîner.<sup>7</sup> » Ce choix lui a pourtant valu de faire un stage de deux années pour préparer les épreuves du concours et de rester ainsi mère de famille et femme au

---

<sup>1</sup> Simone Veil, *Une vie*, p. 11

<sup>2</sup> Op. cit. p. 15

<sup>3</sup> Op. cit. p. 97

<sup>4</sup> Ibidem; cf. *La femme gelée* d'Annie Ernaux

<sup>5</sup> Cf. p. 98

<sup>6</sup> Simone Veil, *Une Vie*, p. 111

<sup>7</sup> Op. cit. p. 112

foyer. Comme d'autres femmes qui ont choisi de travailler, cela lui avait donné droit « à la double journée »: les études et la maison. C'était dans les années 1950.

Plus tard elle s'est retrouvée, à deux reprises, ministre de la Santé. Le message important qu'elle adresse aux femmes est qu'une « femme qui en a la possibilité se doit de poursuivre des études et de travailler, même si son mari n'y est pas favorable. Il y va de sa liberté et de son indépendance. <sup>1</sup> » Notons-le encore une fois, Simone Veil a publié son autobiographie en 2007, et même à cette date tardive elle sent le besoin de répéter ce qu'avait dit Simone de Beauvoir en 1949.

### Françoise Giroud, secrétaire d'État à la condition féminine

En 1976, Valéry Giscard d'Estaing, Président de la République, a l'idée de créer le premier ministère de la Condition Féminine et de le confier à Françoise Giroud. Quelle conviction a bien pu le guider dans son choix, qui, il est vrai, peut paraître surprenant à plus d'un titre? En effet, non seulement Françoise Giroud était la directrice de l'*Express*, alors journal plutôt favorable aux idées de gauche, mais elle avait un fils hors mariage, et elle vivait en relation libre avec l'éditeur Alex Grall. On ne peut pas le nier, tout cela constituait plutôt un handicap pour quelqu'un qui devait occuper un poste pareil dans un gouvernement de droite. Dans son livre autobiographique, Françoise Giroud prétend ignorer la raison pour laquelle elle a été désignée. Une explication - la plus simple - serait de dire que, dotée d'une très grande force de caractère, d'une intelligence remarquable, elle s'est montrée la meilleure pour occuper ce nouveau poste. Une autre serait que le Président de la République française a voulu se montrer progressiste en désignant une personne qui sortait pour ainsi dire de la norme. Son ambition était peut-être aussi de bien vouloir donner aux femmes les mêmes possibilités qu'avaient déjà les hommes dans la société française. C'est d'ailleurs ce que nous a confirmé Valéry Giscard d'Estaing lui-même, lors d'une entrevue faite à Paris le 28 janvier 2009, dans le cadre du XXXI<sup>ème</sup> colloque international de l'Alliance française.

---

<sup>1</sup> Simone Veil, *Une vie*, p. 17

## L'image et l'éducation

Quelles étaient les questions les plus importantes à résoudre pour la Secrétaire d'État à la Condition Féminine? Dès la prise de fonction en 1976, Françoise Giroud ordonne une enquête à l'Institut National de Recherche et de Documentation Pédagogique visant à recenser « les stéréotypes discutables pouvant donner de la femme et de la vie au foyer une image anachronique ou dévalorisante ». Cette initiative très louable montre à quel point Françoise Giroud avait la conscience nette du rôle fondamental que jouent l'éducation et le discours utilisé dans la société quand il s'agit de faire progresser - ou freiner - l'égalité entre hommes et femmes. Elle comprenait fort bien qu'il faudrait commencer par repérer les représentations mentales, les images créées autour du rôle des deux sexes.

On peut supposer que Françoise Giroud avait lu, en 1974, *Du côté des petites filles*, le livre d'Elena Gianini Belotti qui auprès des spécialistes de l'éducation avait rencontré un grand succès. ( Soulignons en passant, que cette publication a vu le jour 25 ans après la publication du *Deuxième Sexe*.) Belotti constate que:

Dans une culture patriarcale, qui pose comme valeurs essentielles, d'une part la suprématie de l'individu de sexe masculin, et d'autre part l'infériorité de l'individu de sexe féminin, il est compréhensible que la mise en question du prestige de l'homme soit rigoureusement interdite, cela pourrait entraîner un effritement fatal de son pouvoir. En fait les diverses croyances relatives à la maternité, des plus anciennes aux plus contemporaines, ont toujours eu la particularité d'attribuer à l'homme les mérites, le rôle prédominant dans les phénomènes de reproduction, et à la femme les erreurs et le rôle secondaire.<sup>1</sup>

À ce propos, un événement, qui aura lieu vingt ans plus tard, mérite d'être signalé. Au cours de la conférence de presse du *Mouvement des citoyens* et de *Choisir la cause des femmes*, le 6 avril 1994, pour attirer l'attention sur une situation inversée des rôles des deux sexes dans la sphère politique, Gisèle Halimi, paraphrasant la célèbre phrase de Martin Luther King, proclame « j'ai fait un rêve ». Elle s'explique:

---

<sup>1</sup> Elena Gianini Belotti, *Du côté des petites filles*, p. 17

Imaginez qu'un beau matin, au réveil, vous découvriez une France totalement différente de ce qu'elle est et de ce qu'elle a toujours été. Le Président de la République? Une femme. Le Président de l'Assemblée nationale? Une femme. Au Sénat, une Présidente. Au gouvernement, un Premier ministre « Première » ministre... Et entourée de 90% de ministres... femmes! La Cour de compte, le Conseil d'État, le Conseil constitutionnel? Tous présidés par des femmes. À l'Assemblée nationale, presque 95% de femmes députées; le petit restant, 5,6%, dévolu aux hommes. Même topo au Sénat, ou presque, et, à la tête des 22 conseils régionaux, 20 femmes et 2 hommes...<sup>1</sup>

Ayant terminé son discours, elle raconte avoir entendu sur sa droite, un murmure venant d'un homme: « Mais, c'est un vrai cauchemar! <sup>2</sup>»

Évidemment une seule voix d'homme ne suffit pas pour faire une généralisation, mais est-il vraiment incroyable d'imaginer qu'une grande partie des hommes, dans les années 90, aient pensé la même chose que cet homme-là? Il n'est peut-être pas exagéré de croire que dix ou vingt ans plus tard il y ait encore des hommes qui tiennent le même discours.

C'est sans doute le cas, au moins s'il faut croire ce qu'en dit Michel Houellebecq dans son roman *Plateforme* de 2001. Ce texte évoque le tourisme sexuel. D'après le narrateur, il existe « beaucoup d'hommes qui ont peur des femmes modernes, parce qu'ils veulent juste une gentille épouse qui tiennent leur ménage et s'occupe de leurs enfants. Ça n'a pas disparu, en fait, mais c'est devenu impossible en Occident d'avouer ce genre de désir; c'est pour ça qu'ils épousent les Asiatiques.<sup>3</sup> » Le discours du personnage principal du roman montre très clairement que les préjugés sur la femme n'ont pas disparu de la mentalité des hommes. Ce que souhaite cet homme, c'est d'avoir à ses côtés une femme gentille et compréhensive. Et il a apparemment réussi à en rencontrer une :

---

<sup>1</sup> Gisèle Halimi, *La nouvelle cause des femmes*, Seuil, 1997, p. 11

<sup>2</sup> Op. cit. p. 12

<sup>3</sup> Michel Houellebecq, *Plateforme*, p.141

La seconde joie que m'apporta Valérie, ce fut l'extraordinaire douceur, la bonté naturelle de son caractère. Parfois, lorsque ses journées de travail avaient été longues - et elles devaient devenir, au fil des mois, de plus en plus longues - je la sentais tendue, épuisée nerveusement. Jamais elle ne se retourna contre moi, jamais elle ne se mit en colère, jamais elle n'eut une de ces crises nerveuses imprévisibles qui rendent parfois le commerce des femmes si étouffant, si pathétique.<sup>1</sup>

Si ce que décrit Houellebecq correspond à la réalité, le résultat de la lutte pour une égalité à part entière nous paraît bien maigre, au moins au regard de tous les efforts qui ont été déployés pendant des siècles entiers pour créer une parité sur tous les plans entre les deux sexes.

L'amour devrait être libre, disait-on. Il l'est devenu grâce à la pilule contraceptive et grâce à la libération des mœurs. Mais, cet amour libre n'a pas pour autant changé la condition de la femme. Il ne l'a apparemment pas affranchie de toutes les idées reçues qu'on a véhiculées pendant les siècles précédents. La sexualité libérée n'amène-t-elle pas en contrepartie une forme de réification de la femme? Cet amour libre aurait-il au moins fait disparaître la prostitution, comme l'a espéré Simone de Beauvoir? Malheureusement, ce phénomène n'est nullement en voie de disparition bien que les mœurs, d'année en année, soient devenues de plus en plus libres. Ainsi les femmes continuent-elles, après tant de « libérations », à subir la domination des hommes, notamment sur le plan sexuel.

## La violence et les femmes

Dans notre société du XXI<sup>e</sup> siècle, agression sexuelle et violence sont souvent liées, et cela pose bien sûr problème. Les femmes en France, comme ailleurs dans le monde, protestent contre la violence masculine. Tant qu'on accepte des attitudes violentes entre hommes et femmes, entre garçons et filles on ne trouvera aucune solution au problème de la bipolarité. Les femmes s'indignent, à juste titre, d'une société où elles subissent encore le pouvoir de force des hommes qui se substitue, peut-être inconsciemment pour eux, au vrai pouvoir qu'ils ont en effet perdu.

Si les hommes sont violents avec les femmes, c'est parce qu'ils ne les respectent pas. Peut-être parce que leur honneur d'homme, leur conviction d'être

---

<sup>1</sup>Op. cit. p. 158

les seuls destinés à des tâches plus élevées, les rendent agressifs à cause du sentiment d'infériorité qu'ils ressentent apparemment face à des femmes qui leur apparaissent comme supérieures. Une autre raison provient peut-être de ce que, très souvent, les mouvements de « libération de la femme » avaient, pour simplifier la situation, joué très fort sur la bipolarisation et engagé comme une « guerre des sexes ». Et ainsi, en voulant l'effacer, ils ont d'une certaine manière contribué à maintenir l'idée de la différence entre les hommes et les femmes. De plus l'attitude des femmes ayant changé, plus les hommes sont déboussolés et ne savent plus comment se comporter avec elles. Et de ce fait ils se montrent violents. Mais, il est légitime de se poser la question de savoir, si ce n'est pas l'insécurité généralisée dans les sociétés, plutôt que le mépris des hommes envers les femmes qui est responsable de telles brutalités.

Si la généralisation de la violence contre les femmes est un fait relevé dans le monde entier, on ne doit pas ignorer qu'en France la montée de la violence scolaire constitue actuellement un élément de plus en plus inquiétant. « Le logiciel *Signa* de l'Éducation nationale signale une augmentation de 10% alors que le ministère de l'Intérieur déclare une hausse de 77%. Cette disparité serait liée à l'explosion des dépôts de plaintes dans l'année 2003.<sup>1</sup> » L'existence du phénomène est donc bien observable et ce n'est pas un secret que ce sont les jeunes filles qui en sont souvent les premières victimes.

Un organisme comme Amnesty International est bien conscient du problème. Dans une interview, faite en 2004 pour le journal *le Monde* par Jean-Pierre Langellier, Irène Khan, secrétaire générale d'Amnesty International, affirme qu'une « femme sur trois dans le monde subit des violences sérieuses, qu'il s'agisse d'un viol, d'une agression sexuelle ou d'une attaque.<sup>2</sup> » Elle rajoute que c'est un mal très répandu, même universel, « qui ne connaît aucune frontière entre Nord et Sud, Noirs et Blancs, riches ou pauvres.<sup>3</sup> »

On pourrait même signaler que les facteurs qui conditionnent le destin de ces femmes peuvent constituer des éléments surdéterminants, car on a par exemple pu noter que plus on est pauvre, plus on est en danger. À ce propos, il est à noter que les attitudes négatives des hommes à l'égard des femmes aboutissent à une situation à tel point aggravée que l'on peut parler d'une sorte de « féminisation de la pauvreté » et que l'accumulation des handicaps subis, permet

---

<sup>1</sup> *Le Figaro* du jeudi 18 mars 2004

<sup>2</sup> *Le Monde* du 6 mars 2004

<sup>3</sup> *Ibidem*

même d'affirmer que la personne la plus pauvre au monde serait une femme noire vivant dans l'hémisphère sud.<sup>1</sup> »

Un autre vecteur qui montre que la violence contre les femmes est devenue un problème en France, c'est l'existence du mouvement *Ni putes, ni soumises*. Sous ce slogan 30 000 personnes se sont rassemblées dans les rues de Paris. Ce qu'on revendique c'est « une mixité fondée sur le respect ». Fadela Amara, une des « créatrices », raconte dans son livre, qui porte le même nom, ce qui s'est passé le 8 mars 2003:

Cela faisait des années que les associations féministes peinaient à mobiliser autour de leurs thèmes traditionnels. Et voilà que nous, une poignée de filles des cités, sans grande expérience politique, nous arrivions à fédérer tout ce que la société française compte de partis, de syndicats, d'associations de défense des femmes et d'organisations diverses! L'opinion publique a découvert d'un seul coup, ces femmes des cités qui manifestaient pour dénoncer les violences quotidiennes dont elles sont l'objet.<sup>2</sup>

C'est à partir de deux événements majeurs, survenus en cette année dans la région parisienne, que le mouvement *Ni putes ni soumises* s'est instauré. Il s'agit en premier lieu de la révélation très médiatisée des « tournantes »: viols collectifs, effectués par des bandes de garçons, dans les immeubles des cités. La dénonciation de ces crimes par le livre *Dans l'enfer des tournantes* de Samira Bellil, a mis en évidence les maltraitements sexuels dont des filles de banlieues étaient les victimes: la raison profonde de ces actes intolérables était que les filles ne se montraient pas assez soumises. Un deuxième déclencheur du mouvement a été le « meurtre de Sohane, une jeune fille de dix-huit ans, brûlée vive, dans une cave de la cité Balzac de Vitry-sur-Seine<sup>3</sup> ». Pour ne pas avoir respecté les règles de soumission qui régnaient dans la cité, la jeune femme a été mise à mort. L'idée de la femme-objet n'est visiblement pas effacée des mentalités masculines, et surtout pas des groupes qui ont de la femme une représentation issue de racines culturelles éloignées des valeurs humanistes. Mais, ces tendances n'auraient probablement jamais pu avoir une prise aussi forte, si la société n'avait pas été, inconsciemment ou consciemment, consentante. Tant qu'on acceptera des attitudes violentes entre hommes et femmes, entre garçons et filles, on ne trouvera aucune solution au problème de la bipolarisation. Les invectives véhiculées par la

---

<sup>1</sup> Cf. Daniel Cohen *Richesse du monde, pauvretés des nations*, p. 18

<sup>2</sup> Fadela Amara, *Ni Pute Ni Soumise, La Découverte*, Paris, 2004, p. 5

<sup>3</sup> Amara, op. cit. p. 6

langue se transforment malheureusement souvent en actes violents. Dans ce contexte, le discours social tient sans doute le rôle principal, puisque, comme le dit Foucault, le langage structure la réalité.<sup>1</sup>

## La langue et la femme

Il est vrai que la langue et la littérature reproduisent, consciemment ou inconsciemment, les valeurs qui régissent une société. La linguiste Marina Yaguello parle dans son livre *Les mots et les femmes*, publié en 1978, de dissymétries sémantiques. Ces dissymétries, dit-elle, « proviennent de la péjoration généralisée de tout ce qui sert à qualifier ou à désigner les femmes.<sup>2</sup> » Elle constate également que

Le droit de nommer est une prérogative du groupe dominant sur le groupe dominé. Ainsi les hommes ont-ils des milliers de mots pour désigner les femmes, dont l'immense majorité sont péjoratifs. L'inverse n'est pas vrai. La dissymétrie, à la fois quantitative et qualitative, est flagrante.<sup>3</sup>

Yaguello note également que « ce qui est qualité chez l'un est défaut chez l'autre: un homme est un brillant causeur, une femme est un moulin à paroles, [...]. Un homme est un savant, une femme bas-bleu; un homme est discret, une femme hypocrite; un homme est ambitieux, une femme est intrigante; une femme est hystérique, un homme conteste, etc.<sup>4</sup> »

Pour l'homme, selon Yaguello, une femme se réduit facilement en un « produit de consommation<sup>5</sup> ». La femme-objet se retrouve apparemment dans les mentalités présentes comme dans les mentalités passées, alors qu'elle devrait depuis longtemps être disparue de la circulation. Les idées de Stendhal sur la nécessité pour une femme d'être jeune et belle se confirment également chez Yaguello: « la vieillesse [est] impardonnable chez une femme<sup>6</sup> ». Le dictionnaire devrait pour ainsi dire être réformé régulièrement, puisque celui-ci est « influencé

---

<sup>1</sup> Cf Marina Yaguello, *Les mots et les femmes*, 2006, p. 227

<sup>2</sup> Op. cit. p. 178

<sup>3</sup> Op. cit. p. 188

<sup>4</sup> Op. cit. p. 189

<sup>5</sup> Op. cit. cf. p. 201

<sup>6</sup> Op. cit. p. 205



fatalement par les stéréotypes culturels et les contraintes sociales.<sup>1</sup> » C'est une idée excellente pour la discussion, mais plutôt utopique quant à sa réalisation. Mais, il est évident qu'il faudrait surveiller la langue et le discours, surtout dans l'utilisation qui en est faite à école et dans les media. Les mots sont dangereux, c'est très évident. On n'hésite pas à le faire remarquer quand il s'agit de racisme, il n'y a pas de raison de se taire quand il s'agit du traitement des femmes.

Les blogs féministes font souvent état d'une liste de mots qui changent complètement de sens lorsqu'ils sont au féminin. La série présentée ci - dessous est certes conçue pour faire sourire, mais le constat n'en est pas moins édifiant:

Un aventurier: c'est Indiana Jones (par exemple) - Une aventurière, c'est une pute

Un coureur: c'est un joggeur - Une coureuse: c'est une pute

Un homme à femmes: c'est un séducteur - Une femme à hommes: c'est une pute

Un maître est reconnu pour sa virtuosité ou sa sagesse - Une maîtresse, c'est une pute

Un homme facile est un homme agréable à vivre - Une femme facile, c'est une pute

Un homme public est un homme politique - Une femme publique, c'est une pute

et ainsi de suite...

## Question éternelle: naît-on ou devient-on femme?

Un autre problème qu'on doit observer avec attention, c'est celui de l'éternelle discussion concernant la différence biologique entre les deux sexes. Dans son article Côté filles, côté garçons - dont le titre fait évidemment référence à l'ouvrage de Belotti - paru dans le Monde du 28 janvier 2004, Catherine Vincent souligne que Doreen Kimura de l'université Simon-Frazer à Vancouver, a pu constater que « les différences d'aptitudes langagières, mathématiques, spatiales ou manuelles constatées entre filles et garçons proviendraient d'une organisation cérébrale légèrement distincte selon les sexes ». Vincent constate: « Pour nombre de chercheurs, la biologie ne représenterait toutefois qu'une infime composante de ce qui détermine un nouveau-né à « devenir » garçon ou fille. L'essentiel provenant, et bien plus vite qu'on ne le soupçonne, de l'identité sexuée que les

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 212

parents et la société projettent sur lui.<sup>1</sup> » Catherine Vincent rappelle que l'ouvrage de Belotti publié dans les années 70 « dénonçait l'orientation psychologique dont les filles restaient victimes et soutenait qu'en appliquant à chacun une égalité de traitement, tous se développeraient 'indépendamment du sexe auquel ils appartiennent'<sup>2</sup> ».

Vincent relève également que plusieurs études témoignent du fait que les relations entre la mère et son nouveau-né varient selon son sexe, dès les premiers jours de sa vie. Elle souligne que la psychologue Gaïde Le Maner-Idrissi confirme qu'on y prête rarement attention dans la vie de tous les jours, « mais le poids de la pression sociale sur le développement de l'enfant est énorme. Et vous n'imaginez pas à quel point l'attitude des parents et de l'entourage est différente face à un bébé-fille et à un bébé garçon.<sup>3</sup> »

On voit bien que le problème des attitudes subsiste, même si on est aujourd'hui peut-être généralement plus enclin à croire que le comportement des garçons et des filles, dès leur plus jeune âge, est plutôt dû aux acquis de l'entourage qu'à une influence génétique innée. Néanmoins, le problème n'est pas définitivement résolu, puisqu'on continue à discuter de la question. Il est vrai que sous des formes différentes, cette idée a été répétée au cours des siècles par des femmes aussi bien que par des hommes. Et Catherine Vincent se demande:

Trente ans plus tard, qu'a-t-on vu? Rien, ou presque. Dans nos écoles mixtes, certes, tous sont tenus d'apprendre les mêmes matières au même rythme, mais, sitôt franchie la porte des classes, la ségrégation sexuelle des enfants bat son plein. De la maternelle au collège, les cours de récréation offrent tous les mêmes spectacles: les garçons au milieu, occupant collectivement l'espace et jouant des biceps; les filles en périphérie, explorant par petits groupes les délices du dialogue intime, de même à la maison, plébiscitent-ils petites voitures, football et jeux vidéo, tandis qu'elles préfèrent la danse et les Barbie. Si les inégalités en faveur des garçons se réduisent peu à peu, la différence de comportement entre les deux sexes, elle, demeure. Irréductiblement.<sup>4</sup>

Jusqu'à maintenant, on n'a pas vu de résultat durable, car les anciennes attitudes sont vivaces et ne lâchent pas prise. C'est évidemment fort décevant et cela

---

<sup>1</sup> Catherine Vincent *Côté filles, côté garçons*, *Le Monde* du 28 janvier 2004

<sup>2</sup> Cité par Catherine Vincent dans son article *Côté filles, côté garçons*, *Le Monde* du 28 janvier 2004

<sup>3</sup> Ibidem

<sup>4</sup> *Le Monde* du 28 janvier 2004, p. 26.

montrerait que les hommes pour une majorité, n'ont jamais accepté l'évolution de la condition féminine que sur un plan matériel et de façon formelle. Et tant qu'il y aura des scientifiques qui maintiennent des affirmations sur la prédominance absolue de l'inné dans le comportement des garçons et des filles, il va être bien difficile d'imaginer une solution efficace au problème de l'égalité.

Il est donc fort logique que les femmes brillantes ne soient pas souvent données en exemple. Elles restent comme d'habitude des exceptions. Dans son *bloc-notes*.<sup>1</sup> Bernard-Henri Lévy s'indigne du silence qui accompagne le vingtième anniversaire de la mort de Simone de Beauvoir:

bizarrement, rien. Non rien, ou à peu près rien, pour commémorer l'écrivain, la philosophe, la très grande intellectuelle. Rien dans les journaux, les radios, les télévisions prompts, d'habitude, à faire musée de tout-sur l'auteur, notamment de ce livre capital, séminal, véritablement révolutionnaire, que fut *Le deuxième sexe*. Alors, ici hommage.

Or, cette fois-ci il y a sûrement une raison qui justifie ce silence. On allait en effet fêter le centenaire de la naissance de Simone de Beauvoir deux ans après, c'est-à-dire en 2008, et l'on ne ressentait sans doute pas le besoin de célébrer les vingt ans de sa mort. Mais il est vrai qu'on aurait pu en faire mention vu l'impact que ses écrits ont eu sur la condition de la femme.

Dans le même article, Lévy mentionne sept femmes qu'il considère comme des « preuves, par la réalité, de l'actualité de son grand œuvre ». Parmi ces femmes se trouvent quelques politiciennes: Hillary Clinton, Condoleezza Rice, Angela Merkel et évidemment Ségolène Royal. C'est un fait, la France a failli mettre cette dernière à sa présidence en 2007, mais c'est évidemment un homme qui l'a emporté. Certes, il ne faut pas croire qu'il suffise d'être une politicienne pour pouvoir gagner la confiance d'un électorat, même féminin. On soupçonne même qu'une partie des Français a pu voter contre Ségolène Royal tout simplement parce qu'elle était du sexe opposé au leur et qu'une femme n'inspire pas toute la confiance nécessaire pour exercer le pouvoir.

Que ce jour finisse par venir, cela ne fait aucun doute...

---

<sup>1</sup> *Le Point* 8 juin 2006

# Leçons de l'histoire

## Les vecteurs conservateurs

Dans ce parcours qui a étudié sept siècles, on a vu que les valeurs fondées sur les vieilles traditions culturelles et religieuses sont pour une grande partie restées en vigueur au cours de ces périodes et que ni le temps ni les changements de système, de législation ou de mœurs n'ont vraiment pu les transformer pour les rendre compatibles avec des idées plus modernes. Ces mentalités étonnamment conservatrices ont principalement été véhiculées par trois principaux vecteurs qu'on pourrait appeler les « trois É » : l'Église, l'État et l'Éducation, institutions qui constituent les trois socles sur lesquels a été fondée la société française.

La religion et l'église catholiques ont, bien entendu, eu une forte emprise sur les esprits. La Bible a si bien guidé les âmes que les paroles de Saint Paul se trouvent encore citées dans des ouvrages du XX<sup>e</sup> siècle tels *l'École des femmes* d'André Gide ou *Les jeunes filles* de Henry de Montherlant. Les couvents, dénoncés par Diderot, ont par exemple joué le rôle d'établissements scolaires pour nombre de jeunes femmes jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Les idées que Fénelon, archevêque et duc de Cambrai, préconisait pour l'éducation des jeunes filles ont eu une influence décisive sur leur scolarité car son traité, est, pour ainsi dire, devenu depuis le XVII<sup>e</sup> siècle « la Bible » en cette matière. Il ne faut donc pas s'étonner si Rousseau et bien d'autres après lui, s'y sont référés. Dire que la vision conservatrice de l'éducation des filles, c'est « la faute à Rousseau » serait probablement erroné. Dire que « c'est la faute à Fénelon », serait certainement exagéré. Toujours est-il que le texte de Fénelon a été, non seulement souvent réédité, mais formellement recommandé aux instituteurs et institutrices chargés de donner une instruction aux jeunes filles lors de la création de l'école obligatoire pour tous en 1882. Que Gide dans *l'École des femmes* et Henry de Montherlant dans *Les jeunes filles* mentionnent Fénelon, sans explicitement faire référence à son traité *De l'Éducation des filles*, nous semble également tout à fait remarquable pour la même raison.

Mais l'Église, quelle que soit son influence, ne joue pas un rôle aussi constant et déterminé que celui des hommes eux-mêmes qui restent accrochés à

leurs privilèges. On l'a vu, lorsque, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles les femmes ont finalement été en nombre suffisamment grand pour prendre une importance sensible dans la société, les réactions des hommes sont devenues encore plus sarcastiques et méprisantes qu'avant. Leur réaction a été violente car ils avaient l'impression que les femmes allaient désertier le foyer. On se rappelle, au passage, la salade que les femmes intellectuelles laveraient au savon, la confiture que les hommes seraient désormais obligés de faire, la soupe qu'ils devraient préparer et le biberon qu'ils devraient donner aux bébés. Tous ces sarcasmes stéréotypés prouvent bien que les hommes n'imaginaient pas un monde où toutes les tâches puissent se partager à deux et qu'ils redoutaient la perspective d'être « réduits » à des besognes ménagères, considérées comme dégradantes parce qu'appartenant à la sphère féminine. Annie Ernaux en apporte le témoignage dans son livre *La femme gelée* qui évoque sa vie d'adolescente, puis de jeune mariée durant les années soixante et soixante-dix. Une hantise bien pire encore c'est que les femmes qui s'adonneraient à des activités intellectuelles risqueraient de perturber le statut du mâle jusque sur le plan sexuel. Pour certains, elle deviendrait même castratrice.

Ainsi les hommes détiennent de longue date un statut qu'ils n'acceptent pas facilement de voir diminuer et qu'ils ne souhaitent pas abandonner. Perdre leurs privilèges masculins, c'est ce que les hommes craignaient par-dessus tout. Arnolphe et ses confrères plus récents dont parlent André Gide dans *l'École des femmes* ou Michel Houellebecq dans *Plateforme* constituent les prototypes de ce mode de penser dans une vision fondamentalement clivée.

Et, la pensée bipolarisée qui en découle a souvent engendré une réaction encore plus forte de la part des hommes pour éviter que, grâce à leur savoir, les femmes acquièrent dans la société une place égale à celle des hommes. C'est ce qu'avaient déjà prévu une Christine de Pisan, une Louise Labé et un Poullain de la Barre et bien d'autres aux siècles suivants. Et ainsi, dans le même temps où les structures sociales et les dispositions législatives affichent certains progrès, on assiste à une augmentation de la situation bipolarisée entre hommes et femmes, malgré la lutte de certaines femmes fortes.

## Les vecteurs du changement

On observe que ce sont des femmes appartenant à des classes supérieures, telles que Christine de Pisan au XV<sup>e</sup> siècle et ses consœurs plus tardives comme Marguerite de Navarre, Louise Labé, la Marquise de Lambert, Mme d'Épinay ou

Madame Roland, qui bien éduquées elles-mêmes, ont commencé à imaginer une éducation d'où les femmes tireraient un savoir aussi approfondi que celui des hommes. Grâce à une éducation dispensée de manière égale, les femmes pourraient aider à créer une société où les rôles seraient plus équitablement partagés. L'intelligence des femmes et la qualité de leur formation intellectuelle constitueraient ainsi le levier pour faire bouger le monde. C'est comme cela que, peu à peu, pour ne pas dire fort lentement, l'idée d'une école spécifique pour les femmes a commencé à apparaître comme une nécessité. Mais l'enseignement uniquement réservé aux filles, on l'a vu, n'était ni équitable, ni égalitaire.

Il est vrai que certaines femmes ont pu exceptionnellement sortir d'autres classes sociales que des classes privilégiées pour avoir accès au savoir. Louise Labé est une excellente exception à la règle qui voudrait que les femmes, dans leur majorité, n'aient pas autant de tête que les hommes. Les idées progressistes d'un Poullain de la Barre auraient pu, si les mentalités avaient été plus malléables et plus aptes à les accepter, ouvrir aux femmes un chemin libérateur. Si Molière, avec *L'École des Femmes*, commençait, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, à dénoncer les inégalités entre hommes et femmes dans le mariage, il critiquait en même temps les femmes qui se montraient trop savantes et précieuses jusqu'au ridicule. Dans un texte, il est vrai, on retient plus facilement la critique qui fait rire, que la leçon sérieuse qui conduit à réfléchir.

Quand il s'agit de changer profondément l'ordre établi, les idées ne se laissent pas exprimées si facilement. On peut même soupçonner une certaine censure implicite si l'on pense au renoncement d'un Choderlos de Laclos à publier ses textes sur l'éducation des filles. On aurait pensé que les révolutions et les bouleversements sociaux qu'a connus la France au cours des périodes observées dans cette étude auraient permis de changer de manière radicale la situation de la femme. Cela n'a pas été le cas. Bien au contraire, le mouvement de réaction qu'ils ont pu entraîner, a même conduit à de véritables régressions. Un bon exemple d'une telle réaction négative est le *Code Napoléon* qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, a édicté que la femme ne devait être qu'épouse et mère, en un mot femme au foyer. Et qui pis est, c'est qu'elle devait se considérer comme étant entièrement aux mains de son époux, soumise et obéissante, telle que l'avait souhaitée Arnolphe dans *L'École des femmes*.

Cependant quelques individus, hommes et femmes comme Mme de Staël, George Sand, Stendhal, Victor Hugo, Olympe de Gouges ou Jules Ferry ont réagi contre le courant majoritaire et sont finalement parvenus à faire avancer au XIX<sup>e</sup> siècle, la situation de la femme. Les mouvements de scolarisation et de

libéralisation de la femme ont ainsi pu évoluer progressivement. On a, grâce à *l'école pour tous*, fini par faire accéder, même à des études de haut niveau, les jeunes filles de classes sociales mélangées. Mais, il faut le reconnaître, les protestations ont été très violentes dans beaucoup de cas, surtout vers la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle. On se rappelle à ce propos le cas de Marie Curie et les difficultés qu'elle a connues en tant que femme de science. Toujours est-il que les unes après les autres, les femmes ont pu occuper des professions dont elles avaient été exclues jusque-là, et bénéficier de droits qui leur avaient été refusés auparavant.

Le XX<sup>e</sup> siècle a enfin donné le droit de vote aux femmes françaises. Malgré ce droit, obtenu en 1944, leur situation concrète ne leur a pas permis d'accéder, on a pu le constater, à une égalité à part entière. Simone de Beauvoir évoque ce problème en 1949 dans *Le deuxième sexe* et vingt ans après dans ses textes fictionnels *les Belles Images* et *La femme rompue*, encore que sous des aspects plus existentialistes que féministes. Annie Ernaux décrit dans *La femme gelée* les mentalités qui forment le contexte de l'accession au savoir des femmes et de la condition d'une femme bien éduquée dans la société française dans les années soixante-soixante-dix. Son ouvrage, publié en 1981, montre qu'elle ressentait encore en cette année le besoin d'évoquer le sujet de l'égalité entre hommes et femmes. Il en est de même pour Simone Veil qui dans son livre autobiographique *Une vie*, publiée en 2007, souligne la nécessité pour une femme de poursuivre ses études et de travailler pour sauvegarder son indépendance et sa liberté.

En 1994 Gisèle Halimi a soulevé le problème de la condition de la femme pour démontrer à quel point les femmes restaient absentes du monde politique français, mais ce n'est qu'avec la création en 2003 du mouvement *Ni Putes ni soumises* qu'on a pleinement compris que les idées séculaires sur la soumission de la femme n'étaient aucunement effacées. Elles régissent ainsi la vie de beaucoup de femmes et jeunes filles, surtout dans un environnement à majorité musulmane. On ne peut pas nier que malgré la progression faite du côté législatif, les mentalités conservatrices se montrent d'une ténacité étonnante.

## Les préjugés séculaires

Bien qu'au cours de cette étude panoramique, littéraire et chronologique, les textes analysés aient exprimé des points de vue très divers sur les capacités intellectuelles des femmes, on trouve de nombreuses constantes qui se sont transmises de siècle en siècle. Ainsi l'argument le plus souvent avancé contre une

scolarité égale entre garçons et filles, prend appui sur le fait que les filles seraient moins douées au niveau intellectuel, donc moins capables que les garçons de maîtriser certaines aptitudes comme les facultés d'analyse et de réflexion. Cette idée qui se trouve déjà chez Aristote ou Saint Paul est reprise ensuite par Fénelon et Rousseau. Et il ne fait pas de doute que leur dessein est de maintenir en place le monde bipolarisé.

Parmi ces présupposés, un des stéréotypes les plus tenaces est qu'à l'exception des livres qui ont été spécifiquement conçus pour les filles, la lecture aurait sur elles des effets particulièrement néfastes et les rendraient « chimériques ». C'est là une des idées que l'on retrouve à de nombreuses reprises. Le thème a été abordé, on l'a vu, dans le traité *De l'éducation des filles* par Fénelon, mais aussi par des écrivains plus tardifs comme Flaubert, Mauriac, Gide ou Montherlant. Ces conceptions sont à prendre avec d'autant plus de sérieux que l'idée de la différence intellectuelle des filles, émise et répétée au cours des siècles avec tant de force, se retrouve même en 1973 dans des livres utilisés par l'enseignement français. Anne Bragance aborde ce thème dans son roman *Casus Belli*, publié en 2002, pour évoquer l'attitude de sa mère. Il y a donc encore de nos jours des traces qui témoignent de la permanence de l'argument qui prétend que certaines lectures sont plus « dangereuses » pour les filles que pour les garçons.

Un autre préjugé réside dans l'idée que certaines matières seraient inaccessibles aux femmes. On se le rappelle, au Moyen Âge, l'apprentissage du latin et du grec était considéré comme trop difficile pour les filles. Plus tard, c'était la théologie, puis les mathématiques, la physique, la chimie. Et ce qui est remarquable c'est la technique qui, aujourd'hui, passe pour plutôt incompatible avec l'intelligence féminine. Inversement certains domaines paraissent comme plus accessibles aux cerveaux féminins. Comme on l'a vu, les langues étrangères, que ce soient l'anglais, l'italien ou l'espagnol, ont pour la plupart du temps été des matières privilégiées dans l'éducation des jeunes filles, et l'idée qu'on s'est permis d'avancer pour expliquer ce phénomène vient du fait que l'on pensait que l'apprentissage des langues se faisait par simple imitation et non par un effort d'analyse intellectuelle.

Si on a pu maintenir en vie ces vieux stéréotypes malgré les progrès faits dans le monde scientifique et dans la société en général, c'est sûrement à cause de la langue et paradoxalement, à l'éducation. L'Éducation Nationale joue donc un rôle ni secondaire ni innocent dans le domaine qui nous occupe. Le processus de scolarisation des filles, bien que soutenu par des personnes influentes, et par des



réformes perpétuelles, n'a donc pas débouché sur une réelle égalité, essentiellement à cause des anciennes valeurs stéréotypées apparemment en pleine vigueur dans la société actuelle. Cela tient probablement au fait qu'à chaque fois que la loi donne plus de droits aux femmes, de multiples préjugés et blocages anciens se font jour.

Les stéréotypes s'en voient donc fort peu modifiés et parfois même renforcés, ce qui veut dire qu'ils se montrent parfois plus vigoureux et plus agissants sur la bipolarisation entre les deux sexes maintenant qu'avant. La condition de la femme a été cimentée aussi bien par la famille que par l'école et la presse, notamment féminine où l'idée que « les femmes sont sur terre pour séduire des hommes, puissants et prospères de préférence, et pour les garder<sup>1</sup> » n'a aucunement disparu.

On peut constater que ces stéréotypes discriminatoires sont utilisés dans un monde qui se veut non seulement de plus en plus rationnel et cohérent, mais également de plus en plus tourné vers le progrès et l'émancipation du genre humain. Il est clair que ces préjugés et idées reçues, véhiculés dans le discours masculin comme féminin, notamment dans le langage populaire, sont fort vivaces même aujourd'hui. Un bon exemple du phénomène est l'appellation même du mouvement *Ni putes, ni soumises*. On ne peut pas dire que c'est parce que cette protestation est proclamée sous forme de négation qu'elle supprimerait les idées de soumission ou de prostitution. Le fait de véhiculer des expressions pareilles est probablement une des causes les plus évidentes du maintien des rôles irrémédiablement clivés. À la place d'effacer l'écart entre les hommes et les femmes, les progrès que font les filles et les femmes dans la société continuent donc à provoquer les hommes et parvient ainsi perpétuer le jeu des différences...

Il n'y a pas de doute, la société française est aujourd'hui une société très complexe, influencée par des cultures où la conscience de la libération de la femme est parfois moins avancée. L'Autre, considéré comme différent, inspire également une certaine crainte et, à ce titre, ne mérite pas le respect que l'on doit à ses semblables. Les Grecs, ne qualifiaient-ils pas de *barbares* tous ceux qui parlaient simplement une autre langue? Sous cet aspect, notre étude montre à bien des égards, que la femme, comme l'avait souligné Simone de Beauvoir, est encore aujourd'hui considérée par les hommes comme l'Autre. Si un ouvrage comme *Le deuxième sexe* a joué un grand rôle pour la progression de l'égalité des sexes, ainsi que les mouvements comme la *Cause des Femmes* et *Choisir* et, plus

---

<sup>1</sup> Cf Françoise Giroud

récemment *Ni Putes ni Soumises*, on ne peut pas nier que le fait d'insister sur les différences entre hommes et femmes a paradoxalement freiné le progrès en même temps qu'il l'a favorisé.

Le plus grave est que les convictions discriminatoires engendrent souvent des comportements agressifs de la part des hommes envers les femmes. Même si de nombreux paramètres, comme les origines culturelles ethniques ou le développement de l'insécurité, peuvent expliquer les comportements d'agressivité ou de perte de contrôle de soi qui aboutissent à la brutalité, la bipolarisation y joue certainement un des rôles les plus forts, car elle est, comme nous l'avons vu, depuis des siècles ancrée dans le discours quotidien.

## Leçons d'espoir

L'important est donc de bien savoir repérer et interpréter les signes qui relèvent du phénomène de la bipolarisation. C'est, sans aucun doute, sur les manifestations langagières qu'il faudra opérer en premier lieu. Sera-t-il possible de les changer? Et, dans ce cas-là, comment s'y prendre? Faudrait-il souhaiter qu'un jour le rêve imaginé par Gisèle Halimi en 1994, finisse par se réaliser? Non, surtout pas, puisque le fait d'inverser les rôles ne supprimerait aucunement, comme on vient de le constater, l'éternel clivage entre le féminin et le masculin. Si l'on souhaite que l'infériorité d'un sexe par rapport à l'autre soit enfin supprimée, il faudra certainement procéder autrement. En premier lieu il s'agit, on le souligne encore, de s'attaquer aux effets discriminatoires de la langue en sensibilisant avant tout les acteurs de l'école et des médias.

Le rêve sera donc de fournir une excellente éducation à tous, dénuée de toute idée stéréotypée, de toute vision binaire. On peut d'ailleurs s'étonner que les mouvements à caractère plus ou moins politiques de libération des femmes n'aient pas plus mis l'accent sur cette exigence. C'est sûrement par là qu'il faudra commencer. Le grand problème est évidemment de savoir comment créer une éducation exempte de préjugés. Il ne s'agit certes pas de verser dans une attitude *politiquement correcte*, mais on peut du moins fournir aux jeunes les connaissances nécessaires pour qu'ils puissent comprendre que la différence des sexes n'est aucunement un prétexte pour maintenir des différences ni sur le plan social, ni sur le plan économique et surtout pas sur le plan personnel ou sexuel.

Si l'on réussissait à donner, aux petits comme aux grands, une éducation efficace concernant l'égalité des sexes, on peut imaginer qu'avec le temps les expressions discriminatoires seront éliminées des discours masculins et féminins et que les traitements violents des hommes contre les femmes diminueraient peut-être. Pour que cela puisse se faire, il faudra certes commencer par interdire la prostitution qui, qu'on le veuille ou non, met la femme dans une situation inférieure à cause de sa « faiblesse naturelle ». Un André Breton l'a proposé ainsi qu'une Simone de Beauvoir. Notre conviction est qu'une égalité réelle n'est possible que si l'ensemble de la société accorde collectivement une forme de respect à toutes les capacités des femmes, notamment celles de leur intellect. Une égalité à part entière doit donc s'enseigner sous tous les aspects, par une école qui soit très vigilante sur les problèmes sexistes que contient même aujourd'hui

encore l'activité éducative. Dans son livre *Lettre à tous ceux qui aiment l'école*, publié en 2003, Luc Ferry - ancien ministre de l'Éducation Nationale - souligne que « L'école ne peut se contenter de transmettre des savoirs, elle doit aussi enseigner les règles et les valeurs de la vie dans notre société.<sup>1</sup> » On l'admet volontiers, sauf si ces règles et ces valeurs qu'il faudra observer sont basées sur des idées qui maintiennent le clivage entre les deux sexes.

Le rêve sera la création d'une société où le fait d'être un homme ou une femme ne donne ni avantages ni désavantages, ni l'image de la force ni celle de la faiblesse. Qu'on supprime tout discours hiérarchique! Pour que cela se réalise un jour, il faudra aussi cesser de voir toute femme exceptionnelle comme une exception. Elle fait partie de la norme comme le fait tout homme exceptionnel. Que chaque être humain, homme ou femme, jouisse un jour pleinement, c'est-à-dire dans tous les domaines, d'une liberté réelle et effective et que la lecture puisse nous donner une meilleure compréhension de l'Autre tout en nous affranchissant des vieux préjugés séculaires.

Il faudra donc respecter, non seulement à l'école, mais dans la société en général et notamment dans les médias, la liberté, l'égalité et la solidarité entre hommes et femmes.

---

<sup>1</sup> Luc Ferry, *Lettre à tous ceux qui aiment l'école*, 2003, p. 143

# Bibliographie

## Ouvrages

- Albistur, Maïté et Armogathe, Daniel, *Histoire du féminisme français du Moyen-âge à nos jours*, édition Des femmes, Paris, 1977
- Amara, Fadela, *Ni Putes Ni Soumises*, la Découverte/Poche, Paris, 2004
- Angelfors, Christina, *La Double conscience*, thèse de doctorat, Université de Lund, Lund, 1989
- Badinter, Elisabeth, *Émilie, Émilie ou l'ambition féminine au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Flammarion, Paris, 1983
- Balzac, Honoré de, *Le Père Goriot*, Notices et notes Thierry Bodin, Gallimard, Folio, Paris, 1971
- Balzac, Honoré de, *Béatrix*, Garnier-Flammarion, Paris, 1979
- Bard, Christine, *Un siècle d'antiféminisme*, Fayard, Paris, 1991
- Bard, Christine, *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, Fayard, Paris 1955
- Baudelaire, Charles, *Les fleurs du mal*, Garnier, Édition de A. Adam, Paris, 1961
- Baudelaire, Charles, *Œuvres complètes*, NRF, Paris, 1934
- Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe*, Tome I et II, Folio essai Gallimard, Paris, 1986
- Beauvoir, Simone de, *Les Belles Images*, Livre de Poche Gallimard, Paris, 1970
- Beauvoir, Simone de, *La femme rompue*, Folio Gallimard, Paris, 2005
- Bénichou, Paul, *Morales du grand siècle*, Idées, Paris, 1948
- Bodanis, David, *Emilie och Voltaire*, Upplysningens stora kärlekshistoria, Månocket, Stockholm, 2008
- Bodanis David, *Passionate Minds, The Great Enlightenment Love Affaire*, Little Brown, London, 2006
- Boisdeffre, Pierre de, *George Sand à Nohant*, Christian Pirot, Paris, 2002
- Bolster, Richard, *Stendhal, Balzac et le féminisme romantique*, Lettres modernes, Minard, Paris, 1970
- Bouchardeau, Huguette. *George Sand. La Lune et les sabots*, Robert Laffont, Paris, 1990.
- Bragance, Anne, *Casus Belli*, Acte Sud, Arles, 2002

- Brunel, Pierre, *Histoire de la littérature française XIXème et XXème siècle*, Gauthier Villars, Paris, 1977
- Burton, Nina Den nya kvinnostaden, Albert Bonniers förlag, Uddevalla, 2006
- Charles-Roux, Edmonde, *Les femmes et le travail du Moyen-âge à nos jours*. Ed de la Courtelle, Paris, 1975
- Cohen, Daniel, *Richesse du monde Pauvretés des nations*, Champs/Flammarion, Paris, 1998
- Collins -Weitz, Margaret, *Femmes: Recent Writings on French Women*, Boston, 1985
- Conte, Arthur, *Grandes Françaises du XX<sup>e</sup> siècle*, Plon, Paris, 1995
- Couty, Daniel *Histoire de la littérature française*, Larousse, Paris, 1988
- Diderot, Denis, *Le neveu de Rameau*, Garnier Flammarion, Paris, 1967
- Diderot, Denis, *La religieuse*, Livre de Poche, Paris, 1972
- Duby, Georges et Michelle Parrot, *Histoire des femmes. Le XX<sup>e</sup> siècle*, Plon, Paris, 1992  
Encyclopedia Universalis
- Ernaux, Annie, *La femme gelée*, Folio Gallimard, Paris, 1981
- Ernaux, Annie, *La Place*, Folio, Paris, 1983
- Fauchery, Pierre, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle 1713-1807*, (livre II chapitre III L'Education), Armand Colin, Paris, 1972
- Fémininités et Masculinités dans le texte narratif avant 1800. La question du gender, édités par Suzan van Dijk et Madeleine van Strien-Chardonneau, 2002
- La femme au XIXème siècle. Littérature et idéologie*, Presses universitaires de Lyon (recueil d'articles)
- La femme au 19ème siècle*, textes réunis par Nicole Priollaud, Liana Levi, Sylvie Messinger, Paris, 1983
- Fénelon, François *Œuvres complètes*, la Pléiade, édition établie par Jacques Le Brun, Gallimard, Paris, 1983
- Fénelon, François, *De l'éducation des filles*, Ch. Villet Paris, 1821.
- Ferry, Luc, *Lettre à tous ceux qui aiment l'école*, Odile Jacob, Paris, 2003
- Flaubert, Gustave, *Madame Bovary*, Folio Gallimard, Paris, 1976
- Fraisse, Geneviève, *Le privilège de Simone de Beauvoir*, Acte Sud, Arles, 2008
- Gide, André, *L'École des femmes*, Folio Gallimard, Paris, 1973
- Giroud, Françoise, *On ne peut pas être heureux tout le temps*, Fayard, Paris, 2000
- Gréard, Octave, *L'Éducation des femmes par les femmes*, Hachette, Paris, 1886
- Halimi, Giselle, *La nouvelle cause des femmes*, Seuil, Paris, 1997
- Heinich, Natalie, *États de femme: l'identité féminine dans la fiction occidentale*, Gallimard, Paris, 1996

- Hollier, Denis, *De la littérature française*, Bordas, Paris, 1993
- Houellebecq, Michel, *Plateforme*, Flammarion, Paris, 2001
- Knibiehler, Yvonne, *Histoire des mères et de la maternité en occident*, PUF, Paris, 2000
- Labé, Louise, *Œuvres poétiques*, NRF Gallimard, Paris, 1983
- Laclos de, Choderlos *Traité sur l'éducation des femmes*,.Présenté et commenté par Annie Collognat-Barès, AGORA, Pocket, Paris, 2009
- Lathuillière, Roger, *La préciosité*, Droz, Genève, 1969
- Lelièvre, Françoise et Claude, *Histoire de la scolarisation des filles*, Nathan, Paris, 1991
- Makaward, Christine P. et Cottenet-Hage Madeleine, Dictionnaire littéraire des femmes de langue française. De Marie de France à Marie Ndiaye. Ed. Karthala, Paris, 1996
- Marivaux, *Théâtre complet*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1949
- Maugue, Annelise, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle (1871-1914)*, Rivages /Histoire, Paris, 1987
- Mauriac, François, *Thérèse Desqueyroux*, Le livre de poche Grasset, Paris, 1965
- Moi, Toril, *Simone de Beauvoir, conflits d'une intellectuelle*, Actualités, Paris, 1995
- Molière, *Les Précieuses ridicules*, Œuvres Complètes, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1972
- Molière, *Les Femmes savantes*, Œuvres Complètes, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1972
- Molière, *L'Ecole des femmes*, Œuvres Complètes, La Pléiade Gallimard, Paris, 1972
- Montherlant, Henry de *Les Jeunes filles*, tome 1, Folio, Gallimard, Paris, 2008
- Montherlant, Henry de, *Romans et œuvres de fiction non théâtrales*, Folio Gallimard, Paris, 2008.
- Ozouf, Mona *Les mots des femmes, essai sur la singularité française*, Fayard, Paris, 1995
- Pihois, Claude, et Brunet, Alain, *Colette*, Ed. de Fallois, Paris, 1999
- Priollaud, Nicole et al., *La femme au XIXème siècle*, Paris, 1983
- Rabelais, François, *Gargantua*, éd. Pierre Michel, Librairie Générale Française, Paris, 1972
- Rey, Pierre-Louis, *La femme*, Bordas, Paris, 1985
- Rousseau, Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, Tome III La Pléiade, Gallimard
- Rousseau, Jean-Jacques, *Émile*, Seuil, Paris, 1971
- Rousselot, Paul, *La pédagogie féminine*, 1881
- Saint-Ouen François, *Les grandes figures de la construction européenne*, Albin Michel, Paris, 1980
- Sand, George, *Gabriel*, Editions des femmes, Paris, 1988
- Sand, George *Correspondance*, Tome 5, Paris, 1959
- Stendhal, *De l'amour*, éd. de Cluny, Paris, 1938
- Stendhal, *Le rouge et le noir*, Folio classique, Gallimard, Paris, 1972

- Timmermans, Linda, *Accès des femmes à la culture*, Thèse de doctorat, Champion, Paris, 1993
- Trousson, Raymond, *Denis Diderot ou le vrai Prométhée*, Tallandier, Paris, 2005
- Sardc, Michèle, *Regard sur les Françaises*, Stock, Paris, 1983
- Vallot, René *Avec Mme Du Châtelet*, Oxford, 1988
- Veil, Simon., *Une Vie*, Stock, Paris, 2002
- Weiss, Louise *Combats pour les femmes*, Albin Michel, Paris, 1979
- Weitz, Margaret, Collins, *Femmes: Recent Writings on French Women*, Boston, 1985
- Wijk, Margareth, *Guillaume Apollinaire et l'Esprit Nouveau*, Liber, Lund, 1982
- Yaguellou, Marina, *Les mots et les femmes* Petite bibliothèque, Payot, Paris, 2002

## Périodiques

- Catalogue de l'exposition au Louvre, *les Arts Paris*. 1400 sous Charles VI, Fayard 2004
- Le Figaro*, lundi 8 mars 2004
- Le Figaro*, jeudi 18 mars 2004
- Le Monde*, mercredi 28 janvier 2004
- Le Monde*, samedi 6 mars 2004
- Élaine Marks dans son article *Women and literature in France*, in *Signs* n°3 1978
- Le Monde Dossiers et Documents littéraires, Figures de femmes au XIX<sup>e</sup> siècle
- Le Nouvel Observateur nr 16-22, août 2007

## Autres documents

- Femmes savantes, savoir des femmes*, études réunies par Colette Nativel, Actes du Colloque de Chantilly, Droz, Genève 1999 [www.Sysiphe.org](http://www.Sysiphe.org)
- Wijk, Margareth, Interview avec Annie Ernaux, Vidéo, 1989
- [www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3215](http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3215)
- [www.voltaire-integral.com/Html/24/45-Filles.html](http://www.voltaire-integral.com/Html/24/45-Filles.html)
- <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k84283n>



# ÉTUDES ROMANES DE LUND

SÉRIE FONDÉE PAR ALF LOMBARD

ED. ALF LOMBARD

1. MALMBERG, BERTIL, *Le roman du Comte de Poitiers, poème français du XIIIe siècle*, publié avec introduction, notes et glossaire. 1940.
2. THORDSTEIN, ARVID, *Le bestiaire d'amour rimé, poème inédit du XIIIe siècle*, publié avec introduction, notes et glossaire. 1940.
3. NILSSON-EHLE, HANS, *Les adverbes en -ment compléments d'un verbe en français moderne. Étude de classement syntaxique et sémantique*. 1941.
4. SCHLYTER, BÖRJE, *La vie de Thomas Becket par Beneit. Poème anglo-normand du XIIe siècle*, publié d'après tous les manuscrits. 1941.
5. RONSJÖ, EINAR, *La vie de saint Nicolas par Wace. Poème religieux du XIIIe siècle*, publié d'après tous les manuscrits. 1942.
6. THORNÉ HAMMAR, EVA, *Le développement de sens du suffixe latin -bilis en français*. 1942.
7. MALMBERG, BERTIL, *Le système consonantique du français moderne. Études de phonétique et de phonologie*. 1944.
8. BRANDT, GUSTAF, *La concurrence entre soi et lui, eux, elle(s). Étude de syntaxe historique française*. 1944.
9. NILSSON-EHLE, HANS, *Les propositions complétives juxtaposées en italien moderne*. 1947.
10. MALMBERG, BERTIL, *Études sur la phonétique de l'espagnol parlé en Argentine*. 1950.
11. ANDERSSON, SVEN, *Études sur la syntaxe et la sémantique du mot français tout*. 1954.
12. BOSTRÖM, INGEMAR, *Les noms abstraits accompagnés d'un infinitif et combinés avec avoir. Étude historique sur la syntaxe des articles et des prépositions dans ce genre de constructions françaises*. 1957.
13. NEUMANN, SVEN-GÖSTA, *Recherches sur le français des XVe et XVIe siècles et sur sa codification par les théoriciens de l'époque*. 1959.
14. ANDERSSON, SVEN, *Nouvelles études sur la syntaxe et la sémantique du mot français tout*. 1961.

15. BORNÄS, GÖRAN, Trois contes français du XIIIe siècle, tirés du recueil des Vies des Pères. 1968.
16. JACOBSSON, HARRY, L'expression imagée dans Les Thibault de Roger Martin du Gard. 1968.
17. NILSSON, ELSA, Les termes relatifs et les propositions relatives en roumain moderne. Étude de syntaxe descriptive. 1969.
18. Mélanges de philologie offerts à Alf Lombard. 1969.
19. BRODIN, GRETA, Termini dimostrativi toscani. Studio storico di morfologia, sintassi e semantica. 1970.

ED. ÖSTEN SÖDERGÅRD

20. GUNNARSON, KJELL-ÅKE, Le complément de lieu dans le syntagme nominal. 1972.
21. WESTRIN, MAIBRIT, Étude sur la concurrence de davantage avec plus dans la période allant de 1200 à la Révolution. Comparaison avec l'usage actuel. 1973.
22. SCHLYTER, KERSTIN, Les énumérations des personnages dans la Chanson de Roland. Étude comparative. 1974.
23. ROBACH, INGER-BRITT, Étude socio-linguistique de la segmentation syntaxique du français parlé. 1974.
24. BRODIN, BRITA, Criaturas ficticias y su mundo, en « Rayuela » de Cortázar. 1975.
25. UNDHAGEN, LYDIA, Morale et les autres lexèmes formés sur le radical moral-étudiés dans des dictionnaires et dans des textes littéraires français de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Étude de sémantique structurale. 1975.
26. SANDQVIST, SVEN, Études syntaxiques sur la Chronique des Ducs de Normandie par Benoit. 1976.
27. SWAHN, SIGBRIT, Proust dans la recherche littéraire. Problèmes, méthodes, approches nouvelles. 1979.
28. LARSSON, EVA, La dislocation en français. Étude de syntaxe générative. 1979.
29. SWEDENBORG, EKY, Jean Barois de Roger Martin du Gard. Étude des manuscrits et des techniques narratives. 1979.
30. GRAUMANN, GUNNAR, « La guerre de Troie » aura lieu. La préparation de la pièce de Giraudoux. 1979.
31. KELLNER, SVEN, « Le Docteur Pascal » de Zola: Rétrospective des Rougon-Macquart, Livre de Documents, Roman à Thèse. 1980.
32. LLAVADOR, YVONNE, La poésie algérienne de langue française et la guerre d'Algérie. 1980.

33. BIRGANDER, PIA, Boris Vian romancier. Étude des techniques narratives. 1981.
34. GRELSSON, SIGVARD, Les adverbes en -ment. Étude psycho-mécanique et psycho-systématique. 1981.
35. JOSEFSON, EVA-KARIN, La vision citadine et sociale dans l'œuvre d'Emile Verhaeren. 1982.
36. WIJK, MARGARETH, Guillaume Apollinaire et l'esprit nouveau. 1982.
37. HEED, SVEN-ÅKE, Le coco du dada. Victor ou les Enfants au pouvoir de Roger Vitrac: texte et représentation. 1983.
38. ORFALI, INGRID, Fiction érogène à partir de Klossowski. 1983.
39. SANDQVIST, SVEN, Notes textuelles sur le Roman de Tristan de Bérroul. 1984.

ED. LARS LINDVALL

40. BORNÄS, GÖRAN, Ordre alphabétique et classement méthodique du lexique. Étude de quelques dictionnaires d'apprentissage français. 1986.
41. LARSSON, BJÖRN, La réception des Mandarins. Le roman de Simone de Beauvoir face à la critique littéraire en France. 1988.
42. SANDQVIST, SVEN, Le Dyalogue saint Gregore. Les Dialogues de saint Grégoire le Grand traduits en vers français à rimes léonines par un Normand anonyme du XIVE siècle. Édition avec introduction, notes et glossaire. 2 vol. 1989.
43. SANDQVIST, OLLE, La Vie saint Gregore. Poème normand du XIVE siècle, publié avec introduction, notes et glossaire. 1989.
44. ANGELFORS, CHRISTINA, La Double Conscience. La prise de conscience féminine chez Colette, Simone de Beauvoir et Marie Cardinal. 1989.
45. Actes du Xe Congrès des Romanistes Scandinaves, Lund, 10-14 août 1987, édités par LARS LINDVALL, 1990.

ED. SUZANNE SCHLYTER

46. SWAHN, SIGBRIT, Balzac et le merveilleux. Étude du roman balzacien 1822-1832. 1991.
47. ELGENIUS, BERNT, Studio sull'uso delle congiunzioni concessive nell'italiano del Novecento. 1991.
48. SANDQVIST, SVEN, La Vie de saint Évrroul. Poème normand du XIVE siècle, publié avec introduction, notes et glossaire. 1992.
49. HERMERÉN, INGRID, El uso de la forma en RA con valor no-subjunctivo en el español moderno. 1992.

50. LARSSON, BJÖRN, La place et le sens des adjectifs épithètes de valorisation positive. 1994.
51. EKBLAD, SVEN, Studi sui sottofondi strutturali nel Nome della rosa di Umberto Eco. Parte I. La Divina Commedia di Dante. 1994.
52. ZETTERBERG, ANDERS, Les propriétés des choses selon le Rosarius (B.N. f. fr. 12483). Édition revue et complétée par SVEN SANDQVIST. 1994.
53. EGERLAND, VERNER, The Syntax of Past Participles. A Generative Study on Nonfinite Constructions in Ancient and Modern Italian. 1996.
54. BENGTTSSON, ANDERS, La Vie de sainte Bathilde. Quatre versions en prose des XIIIe et XVe siècles, publiées avec introduction, notes et glossaire. 1996.
55. SANDQVIST, SVEN, Le Bestiaire et le Lapidaire du Rosarius (B.N. f. fr. 12483). 1996.
56. JÖNSSON, NILS-OLOF, La Vie de saint Germer et la Vie de saint Josse de Pierre de Beauvais. Deux poèmes du XIIIe siècle, publiés avec introduction, notes et glossaire. 1997.
57. LARSSON, BJÖRN, Le bon sens commun. Remarques sur le rôle de la (re)cognition intersubjective dans l'épistémologie et l'ontologie du sens. 1997.
58. WIBERG, EVA, Il riferimento temporale nel dialogo. Un confronto tra giovani bilingui italo-svedesi e giovani monolingui romani. 1997.
59. SANDBERG, VESTA, Temps et Traduction. Étude contrastive des temps de l'indicatif du français et du suédois. 1997.
60. DITVALL, CORALIA, Études sur la syntaxe et la sémantique de "tot" en roumain ancien et moderne. 1997.
61. BARDEL, CAMILLA, La negazione nell'italiano degli svedesi. Sequenze acquisizionali e influssi translinguistici. 2000.
62. CARIBONI KILLANDER, CARLA, De la théorie de la description à la description chez Julien Gracq. 2000.
63. FORNÉ, ANNA, La piratería textual. Un estudio hipertextual de Son vacas, somos puercos y El médico de los piratas de Carmen Boulosa. 2001.
64. LENNARTSSON, VIVI-ANNE, L'Effet-sincérité. L'Autobiographie littéraire vue à travers la critique journalistique. L'Exemple de La Force des choses de Simone de Beauvoir. 2001.
65. MÖRTE ALLING, ANNIKA, Le désir selon l'Autre. Étude du Rouge et le Noir et de la Chartreuse de Parme à la lumière du « désir triangulaire » de René Girard. 2003.
66. JARLSBO, JEANA, Ecriture et altérité dans trois romans de J. M. G. Le Clézio: Désert, Onitsha et La quarantaine. 2003.

67. GRANFELDT, JONAS, L'Acquisition des catégories fonctionnelles. Étude comparative du développement du DP français chez des enfants et des apprenants adultes. 2003.
68. WESTIN, EVA, Le récit conversationnel en situation exolingue de français - Formes, types et fonctions. 2003.
69. BÖRJESSON, ANNE, La syntaxe de seul et seulement. 2004.
70. WILHELMI, JUAN - ENKVIST, INGER, Literatura y Compromiso. Serie de estudios hispánicos. 2004.

ED. INGER ENKVIST, BJÖRN LARSSON, SUZANNE SCHLYTER

71. BERNARDINI, PETRA, L'italiano come prima e seconda (madre)lingua. Indagine longitudinale sullo sviluppo del DP. 2004.
72. ÁLVAREZ SALAMANNA, MARÍA DEL PILAR, De Sobremesa, 1887-1896. José Asunción Silva: El poeta novelista. 2004.
73. CONWAY, ÅSA, Le paragraphe oral en français L1, en suédois L1 et en français L2. Étude syntaxique, prosodique et discursive. 2005.
74. JABET, MARITA, L'omission de l'article et du pronom sujet dans le français abidjanais. 2005.
75. BOZIER, CHRISTINE, La sollicitation dans l'interaction exolingue en français. 2005.
76. WIKMAN, CHRISTINE, L'immagine pubblicitaria dell'olio d'oliva, della pasta e del caffè. Uno studio comparativo sulla ricezione. 2005.
77. ENKVIST, INGER – IZQUIERDO, JOSÉ MARÍA (ed), Aprender a pensar. Simposio internacional en la Universidad de Lund 2005. 2006.
78. GUNNARSSON, CECILIA, Fluidité, complexité et morphosyntaxe dans la production écrite en FLE. 2006.
79. DAICIU, VIOLETA, Enjeux idéologiques dans Le Conte du Graal de Chrétien de Troyes. 2007.
80. JOHANSSON, INGELA, El personaje femenino de la novela indigenista. 2008.
81. BACQUIN, MARI, Theseus de Cologne, édition partielle d'une chanson de geste du XIVe siècle. 2008.
82. LUTAS, LIVIU, Biblique des derniers gestes de Patrick Chamoiseau: Fantastique et histoire. 2008.
83. LEON-VEGAS, CAROLINA, Ausencia, prohibición y carencia, Estudio de los personajes masculinos y el deseo frustrado en tres obras de García Lorca. 2008.
84. ÅGREN, MALIN, À la recherche de la morphologie silencieuse: sur le développement du pluriel en français L2 écrit. 2008.

85. BERNARDINI, PETRA, EGERLAND, VERNER & GRANFELDT, JONAS, Mélanges plurilingues offerts à Suzanne Schlyter à l'occasion de son 65ème anniversaire.
86. JONSSON, PETTER, Tres lecturas de las novelas de Mario Vargas Llosa, Interpretación psicoanalítica de la producción novelesca de un autor. 2009.
87. THOMAS, ANITA, Les débutants parlent-ils à l'infinifif? Influence de l'input sur la production des verbes par des apprenants adultes du français. 2009

Margareth Wijk est professeur de français à l'université de Lund (Suède).

Son étude *Lecture ou confiture*, qui s'inscrit dans le domaine des "gender studies", nous invite à une promenade pleine de surprises à travers l'éducation des femmes, en France, au cours des âges.

On y fait tantôt la découverte d'une galerie de femmes remarquables, de Christine de Pisan à Simone Veil, tantôt du sotrisier des points de vue misogynes d'un Philippe de Navarre ou d'un Alexandre Dumas fils.

On s'arrête en cours de route plus longuement sur certains ouvrages pédagogiques, notamment ceux de Fénelon ou de Choderlos de Laclos.

Pour affiner l'observation, Margareth Wijk se livre à une analyse plus attentive de quelques œuvres littéraires, révélatrices des stéréotypes que véhicule, selon l'époque, la pensée française comme, par exemple, *L'école des femmes* de Molière... et de Gide, *Les jeunes filles* de Montherlant, *La femme gelée* d'Annie Ernaux sans oublier l'indispensable Simone de Beauvoir.

On reste étonné de voir comment la France, pays pourtant bien connu par le raffinement de sa culture, a si longtemps préféré voir les femmes se livrer à "la confection des confitures" plutôt que de s'adonner à la lecture, au savoir et à l'instruction.

Suédoise par le point de vue mais d'une grande acuité sur la littérature française, Margareth Wijk dresse un bilan où se peint souvent la déception mais où domine cet espoir: L'éducation, libérée des préjugés et stéréotypes, permettra d'accéder à une authentique égalité entre les hommes et les femmes.

Språk- och litteraturcentrum  
Lunds universitet

Centre de langues et de littérature  
Français

Box 201, SE-223 62 LUND, Sweden

ISSN 0347-0822

ISBN 978-91-978017-3-7